

*William Fielding*

L'AMI

DES

ENFANS,

PAR

M. BERQUIN.

---

NOUVELLE ÉDITION,

---

TOME QUATRIEME.

---



---

A LONDRES:

Chez J. STOCKDALE;  
B. LAW & FILS; J. JOHNSON; C. DILLY; J. SEWELL;  
F. & C. RIVINGTON; H. MURRAY; &  
W. CREECH, Edinburgh.

---

1794.





---

## L'AMI DES ENFANS.

---

### L'HOMME EST BIEN, COMME IL EST.

(*M. de Leyris porte un perroquet empaillé, & montant sur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher.*)

**J**E ne crois pas que cet espiègle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rein en sûreté contre ce petit garçon. (*Il remet le fauteuil à sa place & sort.*)

*Frédéric (entrant un moment après.)* Où est-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jaquot ? Il l'avoit dans les mains, lorsqu'il est entré ici, & je l'ai vu sortir les mains vuides.

(*Il regarde de tous côtés ; enfin, en levant les yeux, il aperçoit le perroquet suspendu au plancher.*) Ah ! bon ! le voilà.

(*Il prend d'ussitôt la course, & bondit de toutes ses forces ; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau.*) Si j'étois aussi lesté que notre Minet !

(*Il va prendre un fauteuil, monte dessus, & se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds, il saute, tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume in-folio de Plutarque, le met sur le fauteuil, grimpe sur le livre, tend le bras.*) Je ne saurai jamais l'attrapper. J'aurois pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Essayons en sautant.

(*Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever, Maurice entre dans le salon, l'aperçoit, & lui chante :*) Oh, comme il y viendra ! Oh, comme il y viendra ! Je te le donne en mille. Un petit bout-d'homme comme toi, atteindre là-haut ! Allons, descends, que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque, moi. (*Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les deux bras, & se voit encore fort loin de Jacquot.*)

Frédéric (*poussant un grand éclat de rire.*) Eh bien ! toi qui faisois le fier, je t'aurois cru aussi grand que le Saint Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

Maurice. Oui, mais si je montois sur le livre ? (*Il y monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil, en se moquant de lui.*)

Maurice. Ce n'est pas ma faute ; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant ? S'il y avoit eu quelques grands-hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot étoit à moi.

Frédéric. Je l'aurois bien eu le premier.

Maurice. Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

Frédéric. Oh, non ! pas plus que le renard de la fable ne se soucioit des raisins. Le perroquet est peut-être trop verd ? n'est-ce pas ?

Maurice. Je le vois aussi bien d'ici.

Frédéric. (*ironiquement.*) Oui, c'est le vrai point de vue. Ecoute, mon frere, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins ; & tu es plus vieux de trois ans.

Maurice. Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon ! Est-ce que tu voudrois te mesurer avec moi ?

Frédéric. Voyons un peu. (*Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, & tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, & s'aperçoit de la supercherie.*)

Maurice. Ah, le fripon ! je le crois bien de cette manière. Appuie des talons à terre.

(*Frédéric paroît alors bien au-dessous de son frere, & dit avec humeur, en frappant du pied :*) C'est bien triste d'être si petit !

M. de Leyris (*qui est rentré depuis un moment.*) Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas Frédéric ?

Frédéric.

*Frédéric.* Vous nous avez donc vu faire, mon papa ?

*M. de Leyris.* Non, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

*Maurice.* Si nous avions été aussi grands que vous, nous aurions vu des plus près notre pauvre Jacquot.

*M. de Leyris.* Oui, pour le tourmenter jusqu'après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

*Maurice.* Oh ! quel plaisir, mon papa, si j'étois de votre taille !

*M. de Leyris.* Je te connois : alors même tu ne serois pas content.

*Maurice.* Il est vrai que j'aimerois encore bien mieux être comme le géant qu'on montrait cet hiver à la foire.

*Frédéric.* Le beau Ragotin, vraiment ! Quand on fait des souhaits, & qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu fais notre plus haut cerisier ? Voilà comme je voudrois être grand, moi.

*M. de Leyris.* Et pourquoi donc ?

*Frédéric.* C'est que je n'aurois besoin ni d'échelle, ni de perche, lorsque les cerises viendroient à mûrir. Imagines-tu, mon frere, comme il seroit doux de porter sa tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, & de pouvoir cueillir les poires & les pêches, comme nous cueillons les groseilles. Cela ne seroit pas malheureux, au moins ?

*Maurice.* On pourroit aussi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troisième. (*En souriant.*) Il y auroit de quoi leur faire de belles frayeurs.

*Frédéric.* Je ne craindrois plus les voitures, quand j'irois dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter les jambes ; tiens comme cela. (*Il les écarte.*) Je verrois passer là-dessous les chevaux, le cocher, le carrosse, les domestiques, & je leur ferois de pitié.

*Maurice.* Tu fais la petite rivière qui coule au bas du jardin ? On a besoin d'un canot pour la traverser, où il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst ! d'une enjambée, ou d'un saut à pieds joints, on se trouveroit de l'autre côté.

*Frédéric.* Et puis l'on seroit bien plus fort, si l'on étoit si grand. Qu'il vint un ours à ma rencontre, en traversant la forêt, je lui tordrois le cou, comme à un pigeon, ou je le jetteroie à deux cens pieds en l'air, & il seroit si



occupé de sa chute en retombant, qu'il oublieroit de se relever.

*Maurice.* Il ne faudroit plus aussi de bœufs pour labourer la terre : on tireroit la charrue soi-même ; and en dix pas, on seroit au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçoient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travailloient ! Eh bien, avec un grand marteau, comme on pourroit alors en porter, un homme seul auroit fait toute leur besogne en un jour. N'est-il pas vrai, mon papa ?

*M. de Leyris.* Voilà qui est fort bon à dire ; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous ?

*Maurice.* Comment, des fous ?

*M. de Leyris.* Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

*Maurice.* Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent ?

*Frédéric.* Par exemple, ne seroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, & de faire d'un seul pas bien du chemin ?

*M. de Leyris.* Avant que je te réponde, dis-moi, en te donnant cette taille prodigieuse, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure, demeurât aussi petit qu'il l'est aujourd'hui ?

*Frédéric.* Sans doute, mon papa.

*Maurice.* Oui, rien que nous trois de géans.

*M. de Leyris.* Grand-merci, je suis content de ma taille, & je m'y tiens.

*Frédéric.* Il faudroit pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous, autrement ce seroit aux enfans de donner le fouet à leur pere.

*M. de Leyris.* Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

*Frédéric.* Oh ! non, je vous ferois grace. Je me souviendrais que vous m'en avez fait si souvent !

*Maurice.* Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

*M. de Leyris.* Non. Parlons pour vous seuls, & voyons ce qui en résulteroit. D'abord, Frédéric, si, comme tu le définois tout-à-l'heure, tu étois aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi, comment pourrois-tu te glisser dans notre verger qui est si plein ? Il te faudroit donc marcher



marcher à quatre pattes, & encore aurois-tu bien de la peine à y pénétrer.

*Frédéric.* Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gêneroit, je le briserois comme un tuyau de bled, pour me faire place.

*M. de Leyris.* Voilà un parti bien sensé. A mesure qu'il te faudroit plus de fruits pour satisfaire ton appétit, tu détruirois les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées se joignent & s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise, & ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi, tu serois obligé d'aller sans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu, quand il se présenteroit une épaisse forêt sur ton passage ? C'est là que tu aurois un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

*Frédéric.* Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

*Maurice.* Je déracinerois les chênes, comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'histoire.

*M. de Leyris.* Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendrait sans doute dans la tête de voyager.

*Frédéric.* Comment donc, mon papa ! je voudrois aller au bout de l'univers.

*M. de Leyris.* Tout d'une haleine, sans doute : car où trouverois-tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grands pour te recevoir ? Il te faudroit coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela seroit-il bien agréable ? Qu'en penses-tu, Frédéric ?

*Frédéric.* Hélas ! je me trouverois comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

*Maurice.* Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

*M. de Leyris.* Voilà qui est plus généreux, mais comment la terre suffiroit-elle à nourrir tant de monstrueux colosses ? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourroit-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, & il nous

faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeuner seulement.

*Maurice.* Oh ! c'est que je voudrois que les bœufs devinssent plus gros aussi.

*M. de Leyris.* Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie ?

*Maurice.* Vraiment, fort peu.

*M. de Leyris.* Je vois que faute de place, nous manquons bientôt de bétail.

*Maurice.* Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même-tems l'univers.

*M. de Leyris.* Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me semble. Pour te haussier de quelques coudées, tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination ; malgré cela, je pense toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

*Maurice.* Comment donc, s'il vous plaît ?

*M. de Leyris.* Sais-tu ce que c'est que la proportion ?

*Maurice.* Non, mon papa.

*M. de Leyris.* Mets-toi près de ton frere. Qui est le plus grand de vous deux ?

*Maurice.* Vous le voyez bien ; il ne me va pas à l'oreille.

*M. de Leyris.* Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

*Maurice.* C'est moi, par malheur.

*M. de Leyris.* Tu es donc à la fois grand & petit ?

*Maurice.* Non, je ne suis ni grand, ni petit, à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric, & petit pour vous.

*M. de Leyris.* Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne les sommes, serois-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frere, que tu ne l'es à présent pour l'un & pour l'autre ?

*Maurice.* Non, mon papa, ce seroit toujours la même difference.

*M. de Leyris.* Eh bien, voilà ce que c'est que la proportion, une gradation proportionnelle.

*Maurice.* Ah ! je conçois à présent.

*M. de Leyris.* En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où te es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisieme, en  
les

les regardant par la fenêtre; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau, encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air. Il feroit toujours beaucoup plus gros que toi.

*Maurice.* J'en conviens.

*M. de Leyris.* Frédéric, nous as-tu écoutes?

*Frédéric.* Oui, mon papa.

*M. de Leyris.* Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion?

*Frédéric.* Oh oui! c'est lorsque l'un devient grand, & que l'autre grandit aussi; en sorte que cela ne fait jamais ni plus, ni moins.

*M. de Leyris.* Pourrois-tu m'en donner un exemple?

*Frédéric.* Je crois bien qu'oui (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

*M. de Leyris.* A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu ferois devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier auroit grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

*Frédéric.* C'est clair.

*M. de Leyris.* Pourrois-tu alors cueillir les cerises avec la main comme tu cueilles les groseilles.

*Frédéric.* Non, mon papa, il me faudroit reprendre ma perche & mon échelle; non pas les mêmes, car il faudroit qu'elles fussent aussi plus grandes, à proportion.

*M. de Leyris.* Et les voitures passeroient-elles toujours entre tes jambes?

*Frédéric.* Non certes. Je ferois encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

*M. de Leyris.* Quels avantages auriez-vous donc retiré de ce bouleversement général que votre orgueil auroit introduit dans l'univers.

*Maurice.* Je ne fais guère.

*M. de Leyris.* Vos souhaits étoient donc insensés, puisqu'ils leur accomplissement n'auroit pu vous rendre plus heureux?

*Maurice.* Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il auroit mieux valu souhaiter d'être petits, petits, tout-à-fait petits.

*Frédéric.* Quoi, mon frere! comme les petits hommes de Gulliver?

*Maurice.* Certainement.

*M. de Leyris.* Ha, ha! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seroient tes motifs pour cette réduction?

*Maurice.* D'abord, c'est qu'on n'auroit jamais à craindre de disette. Une poignée de grain suffiroit pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

*M. de Leyris.* Effectivement, ce seroit une grande économie.

*Maurice.* Et puis il ne resteroit plus aucun sujet de guerre. Une place comme notre jardin, seroit assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudroit pour se mettre bien à leur aise, ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques ponces de terrain.

*M. de Leyris.* Je n'en répondrois guere, connoissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes, un si bel arrangement. Je vois reflleurir la paix & l'abondance; & graces à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

*Maurice.* Oh! ce n'est pas tout. Notre Précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat & de plus parfait que les grandes, que leur vue est bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr & plus exquis. Cela est-il vrai, mon papa?

*M. de Leyris.* Oui, en général.

*Maurice.* Ainsi l'homme verroit, entendroit, sentiroit une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

*M. de Leyris.* Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurois du regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire universel que nous nous sommes établis sur tout ce qui respire.

*Maurice.* Il ne seroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme regne encore plus par son intelligence que par sa force.

*M. de Leyris.* Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lullipucien le génie le plus vaste & le plus hardi. Donne-lui même nos inventions & nos arts au point de perfection où ils sont portés, crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, & d'imprimer le premier mouve-



mouvement à notre plus légère machine ? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds ?

*Maurice.* Oui, mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui ? C'est là que je vous attends.

*M. de Leyris.* Pour te confondre toi-même ; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulois lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine ; ses guerres, sans être moins fréquentes, ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins & des sensations plus délicates : & peut être qu'avec sa petitesse risible, il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

*Maurice.* Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

*Frédéric.* C'est que tu n'y entends rien, mon frere. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

*M. de Leyris.* Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi ?

*Frédéric.* Tout aussi bien qu'un autre.

*M. de Leyris.* Voyons ton plan, je te prie ; cela doit être curieux.

*Frédéric.* Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

*M. de Leyris.* Pourquoi donc ?

*Frédéric.* Voyez la piqure que je me suis faite au doigt. Cela ne paroît rien, & je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

*M. de Leyris.* Je te plains, mon pauvre ami.

*Frédéric.* Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant sur l'escalier ? Il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

*M. de Leyris.* Il est vrai.

*Frédéric.* Oh ! quel plaisir ce seroit de pouvoir jouer avec Azor, sans qu'il me mordit, & avec Minet, sans craindre ses égratignures ! Ensuite quand je serois grand, & que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles & des boulets ; & les sabres se briseroient sur ma tête, au lieu de l'entamer. Ne seroit-ce pas fort heureux ?

*M. de Leyris.* J'en conviens.

*Frédéric.* Il ne manqueroit plus rien à l'homme. Il seroit parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa ?

*M. de Leyris.* (Tirant une orange de sa poche. Tiens, Frédéric, sens cette orange.

*Frédéric.* Oh ! quelle bonne odeur ! Elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frere ?

*M. de Leyris.* Non, elle n'est pas pour toi.

*Maurice.* Pour moi, donc ?

*M. de Leyris.* Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

*Maurice.* Et à qui donc, s'il vous plaît ?

*M. de Leyris.* A cette figure de negre qui est sur ma cheminée.

*Frédéric.* Vous voulez rire, mon papa ? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

*M. de Leyris.* Elle est pourtant de bronze.

*Frédéric.* Et c'est précisément pour cela.

*M. de Leyris.* Quoi donc, tu aurois sacrifié la douceur de sentir, de manger & de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus ma cheminée ? Car tu n'aurois été bon qu'à y figurer.

*Frédéric.* Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

*M. de Leyris.* Et comment un corps de fer pourroit-il être animé par le sang & par ces liqueurs qui sont la source de la vie ? Comment ses nerfs pourroient-ils avoir cette souplesse & cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, & le plaisir de nos sens si délicieux.

*Frédéric.* C'est triste. Je vais que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frere.

*Maurice.* Mais, mon papa, vous qui vous entendez si bien à détruire nos systèmes, faites-nous-en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

*M. de Leyris.* Et pourquoi veux-tu que j'en fasse ? Je suis très-satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, & il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, & s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte,  
n'est

n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut ; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, & contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle, il ne fixe pas le soleil ; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance, & observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles, & veillent également à ses plaisirs & à sa sûreté. Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air, & défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, & dont il forme, par un mélange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, & les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail, des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous sa main les productions de tout l'univers. Les sciences élèvent son ame, & agrandissent son esprit ; les beaux arts adoucissent ses peines, & le délassent de ses labeurs. La mémoire & la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle, son cœur jouit encore dans les autres par la compassion & la bienfaisance, les liaisons du sang & de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, & l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élan- cer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, & d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions défordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

## L'ÉDUCATION A LA MODE.

## DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

MDE. BEAUMONT.

LEONOR, - Sa Niece.

DIDIER, - - Son Neveu.

M. VERTEUIL, Tuteur des deux Enfans.

M. DUPAS, - - Maître de Danse.

FINETTE, - - Femme-de-chambre

*La Scène se passe dans un Salon de l'Appartement de Mde. Beaumont.*

## SCENE I.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil.*

*Mde. Beaum.* **N**ON, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille !

*M. Vert.* Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route. . . .

*Mde. Beaum.* Quinze lieues ! un grand voyage !

*M. Vert.* Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

*Mde. Beaum.* Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution ?

*M. Vert.* Au desir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor & Didier.

*Mde. Beaum.* Ah ! Léonor ! Léonor ! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens ! tant d'esprit !

*M. Vert.* Vous m'inspirez une bien forte envie de la connoître. Où est-elle ? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

*Mde. Beaum.* Elle est encore à sa toilette.

*M. Vert.*



*M. Vert.* Comment ! à l'heure qu'il est ? Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension, chez vous, pour m'attendre ?

*Mde. Beaum.* Il étoit un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin ; & la femme-de-chambre n'a pu quitter un instant ma niece.

*M. Vert.* Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle je monterai chez sa sœur.

*Mde. Beaum.* Non, non, mon cher M. Verteuil ; vous pourriez lui causer quelque faiblesse, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

## SCENE II.

*M. Verteuil.*

*Mde. Beaumont* élève, à ce que je vois, sa niece, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'atiffier comme une poupée, & se tenir toujours en parade. Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels !

## SCENE III.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil.*

*Mde. Beaum.* Vous allez la voir descendre dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

*M. Vert.* Comment ! une plume ? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup ? Son impatience de me voir ne devoit-elle pas être aussi vive que la mienne.

*Mde. Beaum.* Aussi vive certainement. C'est le desir qu'elle auroit de vous plaire. . . .

*M. Vert.* Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

*Mde. Beaum.* (*d'un air impatient.*) Oh ! mon neveu ? Vous aurez toujours assez le tems de le voir.

*M. Vert.* Vous m'en parlez comme si je n'en devois pas recevoir une grande satisfaction.

*Mde. Beaum.* Ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais c'est que cela ne fait pas vivre.

*M. Vert.*

*M. Vert.* Comment donc ? Est-il impoli, sauvage, grossier ?

*Mde. Beaum.* Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse. . . . .

*M. Vert.* Si ce n'est que cela, il fera bien-tôt formé. Et son cœur ?

*Mde. Beaum.* Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manieres enchanteresses ? Je ne le vois pas souvent, lui.

*M. Vert.* Et pourquoi donc ?

*Mde. Beaum.* De peur de le détourner de ses études. Aussi-bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir vivre qu'on lui donne ; il ne fait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

*M. Vert.* C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

*Mde. Beaum.* Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

*M. Vert.* Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire, & se mettre en état de parler à son tour.

*Mde. Beaum.* Bon ! voulez vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés ? Oh ! il faut entendre jaser Léonor ! C'est une aisance, un esprit, une vivacité ! On a de la peine à suivre ses paroles.

*M. Vert.* Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur pere mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de tems encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, & régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

*Mde. Beaum.* O le plus fidele & le plus généreux des hommes ! Mon frere, jusques dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnoissance au nom de ses enfans ?

*M. Vert.*

*M. Vert.* Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne pere me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnoit à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans ; ses petits-fils m'appartiennent ; & ils ont droit, pendant ma vie, & après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les en enrichir.

*Mde. Beaum.* En ce cas Léonor, comme la plus aimable. . . .

*M. Vert.* Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités & les vertus qui décideront mes préférences.

*Mde. Beaum.* Ah ! la voici qui vient.

## SCENE IV.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonor (dans une parure au-dessus de son état & de son bien.)*

*M. Verteuil. (étonné.)* Comment ! c'est Léonor ?

*Mde. Beaum.* Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

*Léonor. (faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.)* C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, & je me suis coëffée moi même. Je suis echantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

*M. Vert. (allant vers elle, & lui tendant les bras.)* Et moi, ma chere Léonor. . . . *(Elle se détourne avec un air dédaigneux.)* Eh bien, est-ce que tu crains de me regarder comme ton pere ?

*Mde. Beaum.* Oui, Léonor, comme ton pere, & notre bienfaiteur. *(A M. Verteuil.)* Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie, & dans la réserve.

*M. Vert.* Elle ne les auroit point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-tems à satisfaire mon impatience.

*Léonor.* Pardonnez-moi, Monsieur, j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienséance.

*M. Ver-*

*M. Verteuil.* Une jeune Demoiselle doit être toujours en état de paroître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste & décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

*Mde. Beaumont.* Oui, mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande. . . . .

*M. Verteuil.* Une plume de moins, & quelque empressement de plus à venir audevant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans ; car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, & par mon amitié pour leur pere, de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, & m'accabler de leurs touchantes caresses.

*Mde. Beaum.* C'est la vénération dont vous l'avez d'abord faisie. . . . .

*M. Vert.* N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chere Léonor ? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'ose te tutoyer ? Je ne t'ai pas appelé autrement dans ton enfance ; les cinq années que j'ai passées sans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espere bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

*Léonor.* Ce fera beaucoup d'honneur pour moi.

*M. Vert.* Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue ! Une taille élégante, des manieres aisées un noble maintien. . . .

*Mde. Beaum.* Oh ! charmante ! adorable !

*M. Vert.* Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les graces de la pudeur & de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'ame, & la culture des talens de l'esprit.

*Mde. Beaum.* Oui, oui, des ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

*M. Vert.* Dans le grand monde, Madame ? Est-ce que Léonor doit s'y produire ? Je n'ai plus rien à desirer, si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie, & dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience & aux regards de Dieu.

*Mde. Beaum.* Oh sûrement ! cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter par-tout avec honneur. Viens, ma chere  
Léonor,



Léonor, fais-nous entendre quelque jolie piece sur ton claveffin.

Léonor. Non, ma tante, cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. Vert. Que dis-tu, ma chere enfant ? Je suis très-sensible au charme de la musique ; & je ne connois point d'amusement plus convenable à une jeune Demoiselle.

Mde. Beaum. Eh quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique ! Léonor, cette charmante ariette ! tu fais bien ? (*Léonor va d'un air boudeur au claveffin, prélude un moment, & commence une sonate.*)

Mde. Beaum. Non, non, il faut aussi chanter. Elle au une voix, M. Verteuil ! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert ! Mais elle a un peu d'amour-propre, & il faut se mettre à ses pieds.

M. Vert. J'espere bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor ?

Léonor. Vous n'avez qu'à ordonner, Monsieur.

M. Vert. Non, cela n'est pas dans mon caractère ; je t'en prie seulement.

Léonor. (*bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*) Je vous ai là une grande obligation.

Mde. Beaum. (*bas à Léonor.*) Au nom du Ciel, mon cœur, obéis ; ta fortune en dépend.

M. Vert. Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre. (*Léonor chante en s'accompagnant sur le Claveffin :*)

Vermeille rose,  
Que le Zéphir, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Mde. Beaumont s'écrie, en battant des mains*) Bravo ! bravo ! bravissimo !

M. Vert. En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurois pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Mde. Beaum. Eh bien, Monsieur, n'en sentez-vous pas la morale ? (*Elle chante :*)

Mais sur ta tige  
Tu vas languir  
Et te flétrir, &c.

C'est-

C'est-à-dire, qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talents, & ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

*M. Vert.* Croyez-moi, Madame, c'est-là, de préférence, qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il apperçoit un dessin suspendu à la tapisserie représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*)

*Mde. Beaum.* Ha, ha ! comment le trouvez-vous ?

*M. Vert.* Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

*Mde. Beaum.* Véritablement, il l'a un peu retouché.

*M. Vert.* Je crois qu'il auroit pu mieux faire encore en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une unction vertueuse, qui auroit élevé son ame, en perfectionnant son talent.

## SCENE V.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonor, Finette.*

*Finette.* (*à M. Verteuil.*) Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

*M. Verteuil* (*à Mde. Beaumont.*) Vous avez donc la bonté de me loger, Madame ?

*Mde. Beaum.* Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

*M. Vert.* Je vous en remercie. Je vais donner un coup-d'œil à mes affaires ; & je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

## SCENE VI.

*Mde. Beaumont, Léonor.*

*Léonor.* Bon ! le voilà dehors. Je respire.

*Mde. Beaum.* Doucement, doucement, Léonor qu'il ne puisse vous entendre.

*Léonor.* Qu'il m'entende, s'il veut. Je suis si piquée, que je briserois volontiers mon claveffin, & que je mettrois en pieces tous mes dessins & mes cahiers de musique.

*Mde. Beaum.* Calme-toi donc, mon enfant, tu as besoin ici de toute ta modération.

*Leonor.*

*Léonor.* C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

*Mde. Beaum.* Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

*Léonor.* Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne falloit pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

*Mde. Beaum.* Ma chere Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil ?

*Léonor.* Ma fortune ?

*Mde. Beaum.* Hélas ! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés ?

*Léonor.* Oh ! je le fais. Ce petits présens qu'il me fait de loin en loin, Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

*Mde. Beaum.* Ah ! ma chere enfant, sans lui, tu serois bien malheureuse. Ce que ton pere t'a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation.

*Léonor.* Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à M. Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frere ?

*Mde. Beaum.* C'est lui qui paie également sa pension & ses maîtres.

*Léonor.* Vous me l'aviez toujours caché.

*Mde. Beaum.* Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importoit cette connoissance ? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards & du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frere & toi avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

*Léonor.* Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur & du dépit !

*Mde. Beaum.* C'est aussi fort mal de sa part. Ecouter froidement ta voix brillante ! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin ! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

*Léonor.* Ah ! il les mérite mieux que moi, je le sens.

*A. de.*

*Mde. Beaumont.* Que dis-tu ? C'est bien peu te connoître. Et quelle seroit ta destinée ! Un homme fait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir ?

*Léonor.* Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurois dû apprendre des choses plus utiles que le dessein la danse & le claveffin.

*Mde. Beaumont.* Folle que tu es ! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune Demoiselle doit desirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société ? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions & des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

## SCENE VII.

*Mde. Beaumont, Léonor, Finette.*

*Finette.* Mademoiselle, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

*Mde. Beaumont.* Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

*Léonor.* Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil !

*Mde. Beaumont.* Comment donc ! il faut qu'il te voie danser. Tu dances avec tant de graces ! Tu lui tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

## SCENE VIII.

*Mde. Beaumont, Léonor, M. Dupas.*

*Mde. Beaumont.* (*à M. Dupas.*) N'est-il pas vrai, Monsieur, que ma niece danse comme un Ange ?

*M. Dupas* (*en s'inclinant.*) Comme un Ange, Madame, à vous obéir.

*Mde. Beaumont.* Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, Monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

*M. Dupas.* Oui, Madame, & le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paroît.*)



## SCENE IX.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonor, M. Dupas.*

*Mde. Beaumont (prenant M. Verteuil par la main.)* Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai Zéphir. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

*Léonor.* Mais je ne la danserai pas toute seule.

*Mde. Beaumont.* M. Dupas la dansera avec toi, je vais la frédonner. N'ayez pas peur ; je vous conduirai bien.

*M. Verteuil.* Permettez-moi, Madame de demander de préférence un menuet.

*M. Dupas.* Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même-tems.

*M. Verteuil.* Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, Monsieur, c'est de celles de Léonor.

*M. Dupas.* Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

*M. Verteuil.* De chaconne, dites-vous ? Fi donc !

*M. Dupas.* Quoi, Monsieur ! la haute danse !

*M. Verteuil.* Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

*M. Dupas.* Comme il vous plaira, Monsieur. Allons Mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de tems en tems pour lui dire :*) Portez votre tête plus haute. . . . Les epaules effacées. . . . Deployez mollement vos bras. . . . En cadence. . . . Un air noble, voyez-moi.

*M. Verteuil (quand le menuet est fini.)* Fort bien, Léonor, fort bien. (*à M. Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, & se retire.*)

*Léonor (bas à Mde. Beaumont.)* Eh bien, ma tante, vous voyez les grands complimens que j'ai reçus ?

*Mde. Beaumont.* Quoi, M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté ! Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage. . . .

*Mde. Verteuil.* Pardonnez-moi, Madame ; j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aie m'extasier sur un pas de danse ? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCENE

## SCENE X.

*Mde. Beaumont, M. Verteuil, Léonor. Didier.*

*Didier s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, & l'embrasse avec tendresse.)* Oh mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon pere, qu'elle joie j'ai de vous voir !

*Mde. Beaum.* Que veut dire cette pétulance ? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis ?

*M. Vert.* Laissez-le faire, Madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des réverences froides & compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles ! Oui, les voilà, ces traits nobles, & cette figure amiable qui distinguoient ton pere.

*Mde. Beaum.* Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas, & votre veste brodée ? On ne fait pas des visites en frac.

*Didier.* Mais, ma tante, pour m'habiller, il m'auroit fallu un peu de frisure. C'est un quart-d'heure, au moins que j'aurois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

*M. Vert.* J'aurois eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

*Mde. Beaum.* Eh bien, Monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur, ni à moi ? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

*Didier.* Daignez me pardonner, ma chere tante ; j'étois si joyeux d'embrasser mon tuteur ! *(à Léonor, en lui tendant la main.)* Tu ne m'en veux pas, Léonor ?

*Léonor (sèchement.)* Non, Monsieur.

*M. Vert.* Veuillez l'excuser, Madame, a ma considération. Je ferois fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

*Mde. Beaum. (à part.)* Je n'y saurois tenir plus longtemps. *(A. M. Verteuil.)* Voulez-vous bien permettre, Monsieur ? J'aurois quelques ordres à donner à la maison.

*M. Vert.* Ne vous gênez pas, Madame, je vous en supplie.

*Mde. Beaum. (bas à Léonor.)* Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien ? *(Haut.)* Suivez-moi, Léonor ; j'ai besoin de vous.

*Léonor.*

*Léonor.* Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

*M. Vert.* Très-volontiers, mon enfant, (*Mde. Beaumont sort avec un air de dépit.*)

## SCENE XI.

*M. Verteuil, Léonor, Didier:*

*M. Vert.* Eh bien, mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension ?

*Didier.* C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

*M. Vert.* Quelles sont à présent tes études ?

*Didier.* Le Grec & le Latin, d'abord, ensuite la géographie, l'histoire & les mathématiques.

*Léonor.* (*à part.*) Voilà bien des choses dont je favois à peine le nom.

*M. Vert.* Et y fais-tu quelques progrès ?

*Didier.* Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

*M. Vert.* Et le dessin, la danse, la musique ?

*Didier.* De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique & au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'Été. En revanche, pendant l'Hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

*M. Vert.* Voilà qui me paroît fort bien entendu.

*Didier.* D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur, & d'enrichir mon esprit de belles connoissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays & à mes semblables, & devenir heureux moi-même par ce moyen.

*M. Vert.* (*le prenant dans ses bras.*) Embrasse-moi, mon cher Didier.

*Léonor.* (*à part.*) Si c'est la l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

*Didier.* Oh ! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imaginerez peut être.

*M. Verteuil.*



*M. Verteuil.* Comment cela mon ami ?

*Didier.* Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, & je fais dans l'une ce que j'aurois dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes ; & je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

*M. Verteuil.* Et y retomberas-tu encore ?

*Didier.* Vraiment non, si j'y pense ; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

*M. Verteuil.* Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître les défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor ?

*Léonor.* Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée ; & que je n'ai pas les défauts de mon frere.

*M. Verteuil.* D'autres peut-être ?

*Léonor.* Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

*M. Verteuil.* Elle devrait être la première à les appercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

*Léonor.* (à part.) Le vilain homme ! il flatte mon frere ; & il n'a que des choses désagréables à me dire.

*M. Verteuil.* Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, & je serai bientôt de retour. (Il sort.)

*Didier.* Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-tems.

## SCENE XII.

*Léonor, Didier.*

*Léonor.* Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

*Didier.* Que dis-tu, Léonor ? Tout ce que tu as dans ton appartement, & sur ta personne, ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donneroit qu'une bagatelle, je serois toujours sensible à sa bonté.

*Léonor.* Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante ! . . . Je crois que je batterois tout l'univers.

*Didier.*



*Didier.* Comment ! & moi aussi ? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur ? (*il lui prend la main.*)

*Léonor.* Si tu avois été aussi maltraité !

*Didier.* Toi maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer : & je crois qu'elle mettroit volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

*Léonor.* Oui, mais M. Verteuil ! C'est un homme si grossier !

*Didier.* Comme tu parles, ma sœur ? Il est, au contraire, si indulgent ! si bon !

*Léonor.* Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui ; il méprise ce que je fais, & me parle de choses essentielles que j'aurois dû apprendre.

*Didier.* Ecoute, je crois qu'il a raison.

*Léonor.* Il a raison ? Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles ?

*Didier.* Je peux te le dire sans être bien savant.

*Léonor.* Oh oui, toi ! qu'est-ce donc ?

*Didier.* Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois !

*Léonor.* Sans doute, quand j'ai le tems.

*Didier.* Et que lis-tu alors ?

*Léonor.* Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

*Didier.* Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs ?

*Léonor.* Quand il y en auroit, où trouver un moment pour les lire ? Ma toilette du matin & mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze ; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique ; puis je m'habille pour le soir ; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons ; & puis nous voilà au bout de la journée.

*Didier.* Est-ce tous les jours la même chose ?

*Léonor.* Sans contredit.

*Didier.* Oh bien, mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi ; mais leur tems est tout autrement partagé que le tien.

*Léonor.* Comment donc mon frere ?

*Didier.* D'abord à six heures, l'été ; à sept heures, l'hiver, elles ont habillées pour tout le jour.

*Léonor.* Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée ?

*Didier.* Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

*Léonor.* A dix heures au lit ?

*Didier.* Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire, & de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette ; & vers midi elles s'occupent avec leur mere de tous les détails de la maison.

*Léonor.* (*d'un air de mépris.*) Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge ?

*Didier.* J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un fort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage ?

*Léonor.* Et l'après-midi s'occupent-elles encore ?

*Didier.* Pourquoi non ? Elles ont leur écriture, & leur claveffin. Le soir on se rassemble autour d'une table, & l'une d'elles lit à haute voix *les Conversations d'Emilie*, ou le *Theatre d'Education*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

*Léonor.* Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

*Didier.* Que dis-tu ? Elles s'amuseut mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi & reçoivent quelquefois des visites ; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

*Léonor.* Ah c'est apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

*Didier.* Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seroient de condition, ces instructions-là ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; & plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

*Léonor.* Tu m'épouvantes, mon frere. J'ignore absolument tout cela. A peine fais-je manier une aiguille. Ce pendant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous te nons de M. Verteuil.

*Didier.*

*Didier.* Tant pis, ma chère Léonor ; car s'il venoit à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre, . . . Mais peut-être que ma tante est riche ?

*Léonor.* Oh non, elle ne l'est pas. Elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine auroit-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

*Didier.* Je serois un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrois ma confiance en Dieu, & j'espère qu'il ne m'abandonneroit pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, & qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serois un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurois. Je m'instruirois tous les jours davantage ; & avec du courage & de la conduite, l'habitude du travail & de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

*Léonor.* Et moi, que me serviroient mon chant & mon claveffin, mon dessin & ma danse ? Je mourrois de misère avec ces vaines perfections.

*Didier.* Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir & à l'agrément.

*Léonor.* Oui, & quelquefois au chagrin : car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur. . . . Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

*Didier.* Et de quoi vous entretenez-vous donc ?

*Léonor.* De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre : mais tout cela est bientôt épuisé.

*Didier.* Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, & à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, & qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

*Léonor.* Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh ! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation.



## SCENE XIII.

*Mde. Beaumont, Léonor, Didier.*

*Mde. Beaum.* (qui a entendu les dernières paroles de Léonor.) Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate ? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier. . . .

*Didier.* Votre serviteur très-humble, ma chère tante, je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement.

(*Il sort.*)

## SCENE XIV.

*Mde. Beaumont, Léonor.*

*Mde. Beaum.* Ce petit coquin ! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison ! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation étoit négligée ?

*Léonor.* Cela est vrai aussi, ma tante. Les connoissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire ?

*Mde. Beaum.* Eh, ma divine Léonor ! que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes Demoiselles ?

*Léonor.* Oui, je fais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité ; mais celles qui ornent l'esprit, la Géographie, l'Histoire, le Calcul, en ai-je seulement une idée ?

*Mde. Beaum.* Pédanterie que tout cela ! Je serois au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes. Elles ne sont bonnes, tout à plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mene ?

*Léonor.* J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ou la navette ? Serois-je en état de conduire un ménage ?

*Mde. Beaum.* Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une cendrillon.

*Léonor.* Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombois dans la misère, quelles seroient mes ressources pour gagner ma vie ?

*Mde.*



*Mde. Beaum.* Oh! s'il ne tient qu'à cela, je puis, d'un seul mot, calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions.

*(Elle sort.)*

## SCENE XV.

*M. Verteuil, Léonor, Didier.*

*Didier.* *(courant à Léonor.)* Tiens, tiens, ma sœur, regarde. *(Il lui fait voir une montre.)*

*Léonor.* Comment! une montre d'or.

*Didier.* Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, & je reviens comme le vent.

*M. Vert.* Je le veux bien. Dis lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatteur puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, & t'empêcher de les confondre.

*Didier.* Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

*M. Vert.* Demande-lui congé pour la journée, & annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

*Didier.* Fort bien, fort bien. *(Il sort en courant.)*

## SCENE XVI.

*M. Verteuil, Léonor, (qui paroît triste & pensif.)*

*M. Vert.* Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pour-quoi cet air abattu?

*Léonor.* Ce n'est rien, Monsieur, rien du tout.

*M. Vert.* Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre?

*Léonor.* Elle lui durera long-tems, je crois! Il saura bien comment la gouverner!

*M. Vert.* Je viens de lui en apprendre la manière & ce n'est pas difficile. Tu fais qu'il en avoit grand besoin.

*Léonor (d'un ton ironique.)* Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

*M. Verteuil.* Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

*Léonor.* Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

*M. Verteuil.* Tant mieux ; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

*Léonor.* Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en fais rien.

*M. Verteuil.* Léonor ! Léonor ! Tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée. .  
(*Il lui donne un étui.*)

*Léonor (en rougissant.)* O M. Verteuil.

*M. Verteuil.* Eh bien ! Tu ne fais pas l'ouvrir ? (*Il l'ouvre lui-même, & en tire des boucles d'oreilles de diamans.*)  
Es-tu contente à-présent ?

*Léonor.* Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

*M. Verteuil.* Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnois, à ces soins, ton goût & sa tendresse. J'aurois seulement désiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même-tems de plus solides.

*Léonor.* Mon frere me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourroit m'instruire de ce que j'ignore ?

*M. Verteuil.* Je connois une digne personne qui prend en pension de jeunes Demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge & à ton sexe.

*Léonor.* Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

*M. Verteuil.* J'entends. Eh bien, je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

*Léonor.* Tous vos biens, M. Verteuil ?

*M. Verteuil.* Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

*Léonor.* Que me dites-vous ?

*M. Verteuil.* Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service ? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens ?

*Léonor.*

*Léonor.* Je ne l'ai jamais appris.

*M. Verteuil.* Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance & à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton pere pour les soudoyer ?

*Léonor.* Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

*M. Verteuil.* D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendroit pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur ? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

*Léonor.* Mais, mon frere Didier ?

*M. Verteuil.* Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, & de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frere aussi-tôt qu'il sera de retour.

(*Il sort.*)

## SCENE XVII.

*Léonor (seul.)*

Oh, quelle joie ! heritiere de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ! ce que ma tante desiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien savoir ce que va dire mon frere. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. *Elle sort sans être apperçue de M. Verteuil, ni de son frere.*

## SCENE XVIII.

*M. Verteuil, Didier.*

*M. Verteuil.* Ton maître est donc bien-aïse que je t'aie fait ce cadeau ?

*Didier.* Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté ; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

*M. Verteuil.* En quoi donc, mon ami ?



*Didier.* La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, & de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits ; mais si j'osois vous prier. . . .

*M. Vert.* Généreux enfant, va sois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

*Didier.* O mon cher M. Verteuil ! combien je vous remercie !

*M. Vert.* Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

*Didier.* Ah ! tant mieux ! tant mieux !

*M. Vert.* Je vois, avec regret, que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

*Didier.* Oui, ma chere tante imagine qu'un peu de dessin, de danse & de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

*M. Vert.* C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, & d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, & quel tems précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, & qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries & leurs mépris.

*Didier.* Oh, mon Dieu ! Vous me faites frémir pour elle.

*M. Vert.* Et puis qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil, & dépourvue de connoissances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre & l'économie dans une maison, renverseroit la fortune la mieux assurée, par le gout du luxe & une profonde incapacité, également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis & du respect de ses enfans. Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangere à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours ?

*Didier.* Oh ? je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés !

*M. Vert.* Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

*Didier*



*Didier.* Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence ; & j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

*M. Verteuil.* Je le voudrois ; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères ? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le tems où je ne serai plus.

*Didier.* Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non, vous vivrez encore long-tems pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir si-tôt un second pere.

*M. Verteuil.* Je suis sensible à ta tendresse ; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

*Didier (lui prenant la main.)* Oh ! je vous remercie mille & mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devoit vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chere sœur ! Je puis donc espérer de te voir heureuse !

*M. Verteuil.* Tu es un bien digne enfant ! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que jet'embrasse. — Moi, ne te rien laisser, & donner tout à ta sœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injustice ? Cette pensée étoit bien loin de mon esprit. Je voulois seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui feras mon héritier universel ; & je cours faire mon testament à ton avantage.

*Didier.* Non, non, M. Verteuil, gardez vos premieres intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux & plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles. Je serai un honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

*M. Verteuil.* Rassure-toi sur le compte de Léonor : je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

*Didier.* Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, & le reste pour ma sœur.

## SCENE XIX.

*M. Verteuil, Didier, Léonor, (qui s'élance hors du cabinet, & court se jeter au cou de son frere.)*

*Léonor.* O mon frere, mon cher Didier ! ai-je mérité de ta part ? . . . .

*Didier.* Tout, ma chere Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits, & à ceux de notre digne bienfaiteur.

*Léonor.* Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, & prendre mon frere pour modele.

*M. Verteuil.* Tu feras ton bonheur, si tu persis dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées ?

*Léonor.* Ah ! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux ; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il fera toujours mon guide & mon meilleur ami.

*Didier.* Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

*M. Verteuil.* De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un & l'autre ! O chers enfans ! je ne sens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avois donné le jour. Je crois voir votre pere qui, du haut du Ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (*Léonor & Didier lui serrent les mains, & les arrosent de larmes.*)

*Léonor.* Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

*M. Verteuil.* Je te la ferai bientôt connoître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects & votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur ; mais ses plus vifs desirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuse.

*Léonor.* Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

*M. Ver.*

*M. Vertueil.* Non, ma chere amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, & lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, & accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle, que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation & du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemençer tout son domaine ; mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

## LA BONNE MERE.

## IMITATION

*D'un Sonnet de Filicaja, Poete Italien.*

VOIS la tendre mere entourée  
Des enfans qu'elle a mis au jour !  
Auprès d'eux, son ame enivrée  
Tressaile & de joie & d'amour.  
Avec douceur sa main légère  
En flattant l'un, donne à son frere  
Une étreinte contre son cœur ;  
L'autre sur les genoux s'élance ;  
Son bras l'aide ; un pied qu'elle avance  
Sert encor de siege à sa sœur.

Dans un regard, une caresse,  
Dans leurs baisers, dans leurs soupirs,  
Son cœur fait lire avec adresse  
Tous leurs mille petits desirs.  
Ils parlent tous. Et sans rien dire,  
Elle répond par un sourire

A leurs mots demi-prononcés.  
 Elle veut prendre un air sévère,  
 Et l'on voit combien elle est mere  
 Dans ses yeux même courroucés.

C'est ainsi que la Providence  
 Veille sur le sort des humains,  
 Et que son amour leur dispense  
 Les trésors ouverts dans ses mains.  
 Les Grands, les Maîtres de la terre,  
 Le pauvre en son humble chaumière,  
 Elle écoute tous les mortels.  
 Et sa bonté constante & sûre  
 Partage à toute la nature  
 Ses dons & ses soins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuse  
 D'indifférence ou de rigueur,  
 Si quelquefois elle refuse  
 Une grace chère à son cœur!  
 Ce n'est que pour nourrir ton zèle,  
 Et pour te rendre plus fidele,  
 Qu'elle diffère à t'exaucer;  
 Ou plutôt sa bonté suprême  
 Te fait une grace, alors même  
 Qu'elle semble te refuser.

*Par M. DE BONNEVILLE. Edit.*

## L'EMPLOI DU TEMS.

**M**A RTIN, quoique simple compagnon, excelloit dans son métier. Il aspirait de tous ses desirs à devenir maître : mais il lui manquoit une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand, qui connoissoit son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans afin qu'il payât sa maîtrise, & qu'il achetât ce qui lui étoit nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On



On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyoit déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. Il avoit peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empreseroient de l'employer, & tout l'argent que son travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jettoient ces pensées, il apperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé ; qu'il falloit d'abord songer aux moyens de rembourser, au tems prescrit, les avances qu'on lui avoit faites ; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol, sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus & demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise, & me mettre en fonds : & je puis, en un jour, réparer cette petite breche par mon travail.

C'est ainsi que déjà le verre à la main, il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs. Mais hélas ! le pauvre homme ! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avoit goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit ; & il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sols de la même manière. Il devoit lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût de l'ivrognerie s'étoit si bien emparé de lui, qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, & les dépensa, comme il avoit fait le premier. Car, se disoit-il, à chaque seance, ce n'est que trente sols. Oh ! il m'en restera encore bien assez.

Telles étoient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison, qui, de tems-en-tems, se faisoit entendre. Il ne considéroit pas que sa fortune consistoit en cent écus pleins, & que du sage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile destination de la somme entière.

Vous

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvoit plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il l'étoit, de sa richesse actuelle, qui lui sembloit inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'appercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvoit plus atteindre son but, parce ce qu'il n'y avoit pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte & de remords, plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment, où dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, & il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toute sorte de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-tems impunies ; & une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avoit écouté la première fois les avis de sa raison, & les reproches de sa conscience ! tranquille aujourd'hui dans son état, il attendroit au sein de l'aisance & de l'honneur le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans, vous fremissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu ; & ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent, & ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore si leur égarement ne les pouvoit pas à se plonger dans l'abyme du désespoir.

## LE FORGERON.

**M.** DE CREMY passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre Forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenoit si tard à l'ouvrage, & s'il ne pouvoit gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le Forgeron, c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plutôt, & je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de foibles marques de mon attachement. Si je possédois quelque chose, je le partagerois avec lui ; mais je n'ai que mon enclume, & je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison ; & quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy ; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas ! Monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi ; mais je suis bien sûr qu'il en feroit autant, si j'étois à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus longtemps de ses occupations ; & lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cens livres : il la porta chez le Forgeron, dont il vouloit récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, & mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le Forgeron lui dit : Reprenez votre argent, Monsieur. Je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie ; & s'il m'en faut davantage, le marchand



chand me le donnera bien sur mon billet. Ce seroit, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le tems où je ne possédois que l'habit que j'ai sur-le-corps. Vous avez un milleur usage à faire de sette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir les affaires; & moi, je pourrai dormir alors tout mon saoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avoit donné; & il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

## L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

**M**ADAME de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venoit encore de perdre un procès, au fort duquel étoit attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restoit de meubles & de bijoux; & en ayant placé le prodoit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avoit-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidele des derniers debris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins & les maladies l'avoient rendue incapable de toute espece de travail; & après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance & des plaisirs, il ne lui restoit d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger, où elle avoit reçu la naissance, elle ne pouvoit solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avoit attiré dans sa nouvelle patrie, & dont elle avoit élevé la fortune par le credit de son mari. Mais cet homme,



homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusoit à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avoit adoptée pendant le cours de ses prospérités, & qu'elle n'avoit jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son Ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit été comblée par Mde. de Fonbonne, firent naître dans son cœur le desir généreux de lui en témoigner sa reconnoissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque Mde. de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asyle, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille ; & si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le desire encore plus dans vos peines.

Grace à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talents, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre & broder : avec de la santé & du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Mde. de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrasse Clotilde, & consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenu à son tour la mère par adoption de son ancienne protectrice. Elle ne se bornoit pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la consolait dans sa tristesse, la soulageoit dans ses infirmités, & s'efforçoit, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance & l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que Mde. de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits ; & lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur venoit aussi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'étoit montré si insensible à la voix du sang & de la reconnoissance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ses trésors, il avoit cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions,

Mais

Mais ces secours étoient venus trop tard. Mde. de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvoit ainsi dévolu au domaine du Prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse Orpheline.

Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, & je m déclare son protecteur & son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisoit sur-tout d'inspirer les sentimens qui la lui avoient méritée.

## LES BOTTES CROTTÉES.

**L**E jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentoit pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyoit l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi, lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, Monsieur, lui répondit Picard; aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le tems avoit été fort mauvais pendant toute la semaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, & Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avoit été interrompue la veille par une pluie affreuse; en sorte que ses bottes n'avoient pas encore eu le tems de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux: Picard, je vais monter

monter à cheval ; cours nettoyer mes bottes. Eh bien ! m'obéis-tu ? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, & continua tranquillement son déjeuner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, & l'accabler des injures les plus grossières. Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit Monsieur, que j'espérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin, voyant qu'il ne'n pouvoit rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marfan qui ne pouvoit comprendre pourquoi son domestique refusoit de remplir des fonctions comprises dans son emploi, & dont il s'acquittoit tous les jours, sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit passé entre Constantin & lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marfan ; & après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même-tems à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, Monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravalier des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête, & des égards généreux. Si cet état vous paroît vil, vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui, pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval ; le tems étoit devenu si serein ! Mais décrotter lui-même ses bottes ? Il ne pouvoit s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettoit pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les Cavaliers qu'il trouveroit sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité ; mais aucun n'osoit enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires : & Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.



## LES CAQUETS.

**A**URÉLIE, quoique d'un naturel assez doux, avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisoient pour former d'injustes soupçons ; & à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle couroit les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutoit même quelquefois les circonstances que lui avoit prêté son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris & les femmes, les freres & les sœurs, les maîtres & les domestiques étoient dans un état de guerre continu. La confiance étoit soudain bannie des sociétés où la petite fille entroit avec sa mere. On n'osoit plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère foible trembloient en sa présence, & n'en étoient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire étoit réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulut encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînoit au malheur de sa vie entière.

Aurélié étoit allée un jour la voir, & avoit passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes des toutes les jeunes Demoiselles de sa connoissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faite de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton



ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chere Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre toute entiere au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnois d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guere le tems de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chere cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable, qui veut rappeler le genre humain à la vertu, en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance univèrselle pour des travaux si généreux.

Aurélie qui se voyoit devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscretions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avoit causés, & résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avoit prise, d'envifager les choses du côté seul qui pouvoit fournir matiere à des interpretations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme & courageuse résolution ? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur, que vers les objets dignes de ses éloges ; & les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure & bien plus flatteuse. Elle étoit la premiere à presenter toutes les actions équivoques sous un point de vu qui les fit excuser. Lorsqu'elle ne pouvoit se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être, se disoit-elle, ne fais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'étoit susceptible d'aucune indulgence, elle plaignoit le coupable, rejettoit sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvoit commettre.

Cependant

Cependant elle fut bien long-tems encore à regagner les cœurs qu'elle avoit aliénés. Elle étoit déjà parvenue à l'âge de s'établir, & personne ne se présentoit pour l'épouser. On l'avoit évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avoit insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyoit déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage, & d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche, adressé à son pere, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un absent qu'on accusoit, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisoit avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, & mit à ses pieds la disposition de son cœur & de sa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, & de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime, & dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgence, les faiblesses de l'humanité ; propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle étoit prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le consacrer dans de pareilles vues, à l'instruction de mes jeunes amies, s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire : ce que je suis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.

## LE PERE DE FAMILLE.

### *Le Père de Famille.*

**V**OICI le premier moment où je te vois seul, mon Charles. (*Charles veut baiser la main de son pere : son pere l'embrasse tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis si long-tems que nous sommes séparés ?

*Charles.* Sans cesse tourmenté de mille & mille projets qui s'entre-détruisoient les uns les autres, j'ai vécu dans une irrésolution oisive, travaillant toujours, sans jamais rien

rien faire, comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente, qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

*Le Pere de Famille.* Je suis content de te voir desirer le travail, & un état assuré ; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre soit dans sa force, si l'on veut qu'il porte des fruits.

*Charles.* Est ce que la sagesse & les talens attendent toujours les années ? Est-il si extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans. . . .

*Le Pere de Famille.* Qui souvent a plus de connoissances & de vrai mérite, que des vieillards courbés sous le fardeau des ans ? D'accord. J'en conviens avec toi ; mais il est rare aussi que dans un âge si tendre, on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

*Charles.* Mais il est un tems où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne ; un feu dévorant nous brûle ; & dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes.

*Le Pere de Famille.* Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'existe, où tous vos pas sont enchaînés, où l'on a sans cesse à combattre l'envie, l'intérêt sordide, le caprice, la stupidité brutale, & de vils préjugés. Crois-moi, la vertu la plus active, un cœur honnête, & les plus sublimes vertus ne peuvent espérer aucun succès, si l'on n'a pas, avec une constance infatigable, une intelligence presque divine, qui sache pénétrer le fourbe & le méchant. Et ces qualités, si rares dans l'homme le plus sage, comment les soupçonner seulement dans le cœur brûlant & sauvage d'un jeune homme ? Sais-tu à quoi je compare cette conscience intime de vos forces ? à un flambeau que, sans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfans, les femmes, les vieillards, & dont le premier coup de vent éteint la lumière. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur, comme le feu dans les entrailles de la pierre ; toujours invisible, au premier choc l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis là cependant, ce n'est point pour te laisser plus longtemps sans de réelles occupations. Aujourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

*Charles.* De l'emploi ? O mon pere ! que je vous remercie !

*Le pere de Famille.* Sois persuadé que la plus grande joie d'un pere est de rendre ses enfans heureux.

*Charles.*



*Charles.* Je vous assure que si jamais le travail & la bonne volonté sont récompensés par le succès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

*Le Pere de Famille.* Je compte assez sur ton zele, pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins ; car la plus légère négligence peut avoir de suites funestes.

*Charles.* Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon Prince, & le bien de toute une nation.

*Le Pere de Famille.* C'est une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête & sensible ; & pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances, observe, étudie l'esprit de ta nation : cherche à découvrir sa force, sa foiblesse, & consulte toujours ceux dont un long age a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoissances ; ce qui arrive souvent à la jeunesse, remplie même de la meilleure volonté.

*Charles.* Je me suis formé des principes sûrs.

*Le Pere de Famille.* Garde-toi d'établir de nouveaux systèmes ; mais attaque les injustices & les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes, si tu crains des peines inutiles. En général ne fais guere sonner tes projets, & n'eleve point ta gloire sur l'imprudence de ses rivaux. Ne blâme personne, agis en silence.

*Charles.* J'ai souvent remarqué que le desir d'imiter d'un côté, & le desir de blâmer de l'autre, sont vices très-ordinaires ; & que ces imitateurs enthousiastes, ou ces critiques envieux, restent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, & déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

*Le Pere de Famille.* Je voudrois même. . . . Mais je commence à devenir si verbeux. C'est le cœur d'un pere qui s'épanche.

*Charles.* O mon pere ! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides, pour conduire les pas inexpérimentés, dans la noble carriere qui s'ouvre devant lui ; car vos sages conseils feront mes guides.

*Le Pere de Famille.* Eh bien, mon fils, sois donc toujours vrai. C'est la base de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné ; & si jamais quelque intrigant vouloit t'en persuader la nécessité, abandonne-

ab  
un  
em  
dé  
abu  
fils  
qu  
ent  
C  
par  
L  
plu  
quin  
occ  
c'est  
rite.  
être.  
A  
ne m  
étré  
Et p  
à tes  
ne p  
seins  
& si  
fera.  
U  
lence  
rive é  
défor  
de ses  
main  
mere  
To



abandonne le à ses remords, & regarde le toujours comme un ennemi caché de ton Souverain.

*Charles.* Que je sens mon cœur soulagé ! Comme je vais employer, pour ma patrie, toutes les observations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'éleverai la voix contre les abus !

*Le Pere de Famille.* Fort bien ; mais songe, songe, mon fils, que les hommes tendent en vain à la perfection, & que le grand art, le grand effort du génie, est de choisir entre plusieurs maux le moindre.

*Charles.* Aidé de vos leçons & de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

*Le Pere de Famille.* J'aimerois mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, & quitter une place où l'on est souvent nécessaire, pour en occuper une autre, dans laquelle on ne l'est pas autant, c'est trahir sa patrie, s'avilir, & dégrader son propre mérite. Etre grand, c'est être seulement tout ce qu'on doit être.

Au reste, ne t'imaginer pas que de cette manière tu ne rencontreras jamais d'obstacles ; tu succomberas peut-être, écrasé du poids de tes bienfaits ; tu resteras ignoré. Et par des discours envenimés, la calomnie prêterait même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais ne perds jamais courage ; marche hardiment dans tes desseins : un tems viendra où l'on recherchera tes conseils ; & si ton attente est trompée, la conscience de tes vertus sera toujours ta récompense.

*Traduit du Pere de Famille Allemand, par l'Edit.*

## JULIEN ET ROSINE.

UN jour que M. de Lorme s'amusoit à lire dans un coin du salon, où sa femme & sa fille travailloient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jetté en travers sur ses épaules, & l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite Maman, venez, venez vite chez la pauvre mere de Christophe & de Frédéric.

TOME IV.

D

Ah !

Ah ! Maman, ils n'ont rien mangé de la journée. Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim. Et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, & je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez.—Aussi-tôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, & qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner ; & puis, la pauvre mere Martin s'est mise à pleurer. . . . . Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille—*(en pleurant encore plus fort.)* Ah, ma sœur, si tu l'avois vue, tu aurois aussi pleuré je t'assure. Et Julien en se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mere attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien ; & le pere pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre.

Venez mes enfans, leur dit la mere en les serrant tous deux contre son cœur ; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe & leur mere éplorée, embrassoient les genoux de leur bienfaitrice ; Rosine tira doucement son frere par le pan de son habit, & lui dit bas, à l'oreille : Ecoute, tu fais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour le goûter.—Ah mon Dieu, s'écria Julien en se retournant tout-à-coup, cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, Baisse-toi. Et Rosine soulevant en câchete le chapeau de Frédéric qui s'étoit par hazard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avoit adroitement glissé par-dessous.

*Par l'Edit*

L  
pour  
Sop  
ce m  
Le  
donne  
Sop  
lui.  
Le  
Pere d

## LA SÉPARATION.

*Le Pere de Famille, Le Comte de Monheim entrant du côté opposé.*

*Le Comte de Monheim.* AVEZ-vous eu la bonté de réfléchir sur mes propositions ?

*Le Pere de Famille.* Non, car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres, qui se sont jurés une éternelle fidélité, & qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs sermens, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

*Le Comte de Monheim.* Aussi mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

*Le Pere de Famille sonne. Soit. (Un Domestique entre.)* Faites descendre ma fille. *(Le Domestique va pour sortir, le Pere de Famille le rappelle, & lui parle bas. Le Domestique sort.)*

*Le Comte de Monheim.* Agréez-vous les offres que j'a faites pour sa pension ?

*Le Pere de Famille.* Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, & j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

*Le Comte de Monheim.* Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

*Le Pere de Famille.* Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos desirs.

*Le Comte de Monheim (prenant la plume.)* J'aurai fini en deux mots. *(Il s'assied pour écrire.)*

*Sophie (arrive.)*

*Le Pere de Famille.* Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeller ?

*Sophie.* Oui ; & au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

*Le Pere de Famille.* Vous voulez donc absolument me donner ce chagrin ?

*Sophie.* Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

*Le Comte de Monheim. (Se leve, & donne un papier au Pere de Famille.)* Le voici.

*Le Pere de Famille.* Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, & le Comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce là votre volonté à l'un & à l'autre ?

*Sophie.* J'en suis très-contente.

*Le Comte de Monheim.* Certainement.

*Le Pere de Famille.* Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

*Sophie.* Mon pere. . . .

*Le Comte de Monheim.* Ma résolution est ferme.

*Le Pere de Famille.* Il faut donc bien, malgré moi, y consentir. Allez signer cet écrit. (*Ils signent.*) Voilà qui est donc terminé; cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux restera l'enfant ?

*Sophie.*

*Le C. de Monheim.* } ensemble { Je suis Mere.

Je suis Pere.

*Le Pere de Famille.* Cela est vrai.—Vos droits sont les mêmes, voilà pourquoi. . . .

*Sophie.* On m'arracheroit plutôt la vie que mon enfant.

*Le Comte de Monheim.* Le fils est à moi,—& je ne sentirai jamais. . . .

*Le Pere de Famille.* Voyez-vous, mes enfans, cela devoit vous apprendre—vous forcer à renoncer à vos cruels desfeins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant, ne sont point ennemis; ce ne peut être qu'un mal-entendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le Déchirer ?

*Le Comte de Monheim.* Gardez vous-en bien.

*Sophie.* Non, non, mon Pere.

*Le Pere de Famille.* Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux.

*Sophie.* Oh, je le veux bien.

*Le Comte de Monheim.* Et moi aussi.

(*Le Pere de Famille sort.*)

*Le Comte de Monheim.* Au reste, je souhaite que vous viviez heureuse, je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

*Sophie.* Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur, que vous trouviez jadis près de moi, & qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Pere de Famille rentre avec l'enfant, Sophie court au-devant de son fils, & le caresse.*) N'est-ce pas, tu restes avec moi ?

*Frédéric.* Oui Maman, oui ma chere Maman ?



*Le Comte de Monheim* (le prend dans ses bras.) Tu veux donc me quitter, mon fils ?

*Frédéric.* Non papa, je veux rester avec toi.

*Le Pere de Famille.* Mais, mon petit ami, ton Pere & ta Mere se séparent pour toujours, & il faut que tu leur dises, avec lequel des deux tu veux rester.

*Sophie.* C'est avec moi, n'est-il pas vrai ?

*Le Comte de Monheim.* Avec moi, mon enfant ?

*Frédéric.* Avec Papa & avec Maman. (*Ils se détournent tous deux ; le Pere de Famille s'en apperçoit. Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous ainsi tous deux l'air si fâché ? Vous Papa & Maman qui étiez autrefois si bons ! . . . (*d'un ton caressant & les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas. Vous resterez tous deux avec moi. *Le Pere & la Mere se baissant en même-tems pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement, & s'embrassent.*)

*Le Pere de Famille.* Je te remercie, Nature, tu ne m'as point abandonné !

*Le Comte de Monheim.* Veux-tu me pardonner ?

*Sophie.* J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec transport.*)

*Le Pere de Famille* (Soulève l'enfant dans ses bras pour qu'il les embrasse en même-tems tous les deux.) Voulez-vous encore vous séparer ?

*Sophie.* Non, mon Pere.

*Le Comte de Monheim.* Ce tendre lien nous réunit à jamais. Oui, je t'aime ; oui, je suis heureux.

*Le Pere de Famille.* (*essuyant ses larmes de ses mains.*) Mes enfans, ce sont les douces larmes d'un Pere.

*Traduit du Pere de Famille Allemand, par l'Edit.*

## L'ÉCOLE DES MARATRES.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.

MDE. DE FLEURY.

FABIEN,

PRISCILLE,

AGATHE,

CASIMIR,

PROSPER,

DUMONT,

} *Enfans de M. de Fleury.*} *Enfans de Mde. de Fleury.*  
*Domestique.**La Scene se passe dans le Jardin de M. de Fleury.*

## SCENE I.

*Fabien.*

**L**E voilà donc ce jardin, où je n'étois pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon, où j'allois si souvent déjeuner avec ma chere maman ! Ah ! si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux ! Elle me prendroit dans ses bras, elle me caresseroit ! Et moi que j'aurois de choses à lui dire ! Mais, hélas ! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chere mama, ne saurois-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton fabien ? Regarde. A ta place dans la maison, demeure à présent une Marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme ! Pauvre enfant ! que vais-je devenir ? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah ! je ne saurois y rester ; je ne veux que voir mon papa, & mes sœurs, les embrasser ; & puis je m'en irai, oui je m'en irai, je m'en irai.

SCENE

## SCENE II.

*Fabien, Dumont.*

*Dumont.* Est-ce vous, M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il.

*Fabien.* Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

*Dumont.* Fort bien, vraiment. Aucun Médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisannes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien ? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

*Fabien.* (*en s'essuyant les yeux.*) Moi, pleurer ?

*Dumont.* Oh ! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous ? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

*Fabien.* Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

*Dumont.* Ah ! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

*Fabien.* Je n'en serois point fâché, si j'avois retrouvé ici ma chère maman.

*Dumont.* Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer ? Vous en avez déjà une autre.

*Fabien.* Une Marâtre veux-tu dire ? Ah ! Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir ! Mais dis-moi, comment font mes pauvres sœurs ?

*Dumont.* Comment elles font ? Oh dame ! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerois pas de rester au lit. Elles paieroient cher leur sommeil.

*Fabien.* Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure ?

*Dumont.* Leur Marâtre fait y pourvoir. Il n'y a pas à repliquer : chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avois qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres ? Aussi, combien je la hais ! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi ; & vos sœurs travailloient de toutes leurs forces à ses côtés.

*Fabien.* Et à quoi donc ?

*Dumont.* A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

*Fabien.* On me l'avoit bien dit que les Marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin ? Où sont mes tulipes & mes œillets ? Je ne vois plus rien.

*Dumont.* Oh ! tout cela a été emporté.

*Fabien.* Et par qui ?

*Dumont.* Vraiment, par vos beaux-freres. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

*Fabien.* O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

*Dumont.* Tenez, les voici qui viennent.

### SCENE III.

*Casimir, Prosper, Fabien, Dumont.*

*Casimir (bas à Prosper.)* Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont ? Ah si c'étoit Fabien !

*Prosper. (bas à Dumont.)* Est-ce lui ?

*Dumont (sèchement.)* Oui, Messieurs.

*Casimir.* O mon frere, sois le bien-venu ! Nous avons bien désiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

*Fabien (en se détournant.)* Est-ce que nous nous connoissons depuis si long-tems, pour que vous veniez m'embrasser ?

*Casimir.* Nous ne nous connoissons pas encôre, mais nous sommes freres.

*Fabien.* Beaux freres, Monsieur, s'il vous plait.

*Casimir.* Eh, Fabien, laisse-là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman ; notre maman aime ton papa : est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres ? Ils sont mari & femme, pourquoi ne serions-nous pas freres ?

*Fabien.* Si nous sommes freres, avez vous plus de droit que moi dans ce jardin ?

*Prosper (à part.)* Oh, comme il est quéréleur ?

*Casimir.* Ton papa nous a permis d'y travailler.

*Fabien.* J'y étois avant vous, & certainement vous ne m'en chasserez pas.

*Prosper.*



*Prosper.* Allons-nous en, Casimir, qu'il rest-là tout seul avec sa mauvaise humeur.

*Casimir.* Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

*Prosper.* Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables ?

*Fabien.* Moi, je serois un méchant, dites-vous ?

*Prosper.* Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un. . . .

*Fabien.* (*s'avançant vers lui.*) Vous osez m'insulter, & dans mon jardin encore ?

*Prosper.* C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous ?

*Casimir* (*arrêtant Prosper.*) Y penses-tu, Prosper ? Te battre contre ton frere ? Viens, viens. N'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils. *Il l'entraîne avec lui.*)

*Prosper.* Eh bien, je cours le dire à maman.

## SCENE IV.

*Fabien, Dumont.*

*Fabien.* Hélas ! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mere. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mere saura bien tourner l'esprit de mon papa, & tout retombera sur moi seul. Ah, pauvre petit malheureux que je suis ! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre ?

*Dumont.* Il n'est que trop vrai ; mais n'ayez pas peur ; je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

*Fabien.* Oui, mais mon papa.

*Dumont.* Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je fais mille petites fredaines de ces Messieurs : je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de maniere qu'ils n'aurent pas beau jeu.

*Fabien.* Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami ?

*Dumont.* Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

*Fabien.* Ah ! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman ! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés ? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent ?

*Dumont.* C'est leur mere qui les a brodées.

*Fabien.* Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des Princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi ?

*Dumont.* Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

*Fabien.* N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs ?

*Dumont.* Certainement. Votre pere les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

*Fabien.* Oh ! il ne ma pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la compagne pour me laisser courir avec ce misérable furtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, & mon papa m'oublie. Ah ! *Dumont*, il ne me reste que toi.

*Dumont.* Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre Marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, & a lui baiser la main.

*Fabien.* Je ne pourrai jamais le faire.

*Dumont.* Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y seroit pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avois pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant de Madame votre mere ? C'étoit une femme cela ! Les choses ont bien changé ; il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

*Fabien.* Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré ?

*Dumont.* Eh, vous pleurez encore !

*Fabien.* Je ne veux donc pas l'aller trouver à présent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire ?

*Dumont.* Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez pensé à votre maman, & que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en sont venues aux yeux.

*Fabien.*

*Fabien.* Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec les enfans ?

*Dumont.* Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, & vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

## SCENE V.

*Mde. de Fleury, Fabien.*

*Mde. de Fleury (avec empressement.)* Où est-il ? où est-il ? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi mon cher Fabien ? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main ; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, & l'embrasse avec tendresse.*)

(*En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie ! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant !

*Fabien.* Je voudrois bien aussi pouvoir me réjouir ; mais, hélas !

*Mde. de Fleury.* Qu'est-ce donc, mon petit ami ? Tu me parois bien triste. *Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*

*Mde. de Fleury.* Tu te détournes tu pleures ? D'où viennent ces larmes ? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi ? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur ?

*Fabien.* Ce n'est rien, rien du tout.

*Mde. de Fleury.* C'en est trop pour affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, & qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser ?

*Fabien.* Que me dites-vous ? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman ? C'est elle que je pleure.

*Mde. de Fleury.* Il y a six mois que tu l'as perdue, & tu la pleures encore ?

*Fabien.* Ah ! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman, ma chere maman !

*Mde. de Fleury.* N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

*Fabien.*

*Fabien.* Non, non, au contraire, parlèns-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que si-tôt après votre mort, vos enfans vous eussent déjà oubliée.

*Mde. de Fleury.* Excellente petite créature ! *Elle l'embrasse.* Tu l'aimois donc bien ta maman ?

*Fabien.* Je le sens mieux encore, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit si bonne & si douce !

*Mde. de Fleury.* Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets ; ou plutôt je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, & te rendre les mêmes soins.

*Fabien.* Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle étoit ma mere, & vous n'êtes que ma Marâtre.

*Mde. de Fleury.* Pourquoi m'appelles-tu de ce nom ? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

*Fabien.* Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable & bien caressante. Mais vous avez des enfans à vous, & vous le aimerez toujours plus que moi.

*Mde. de Fleury.* Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, & tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

*Fabien.* Oh ! si cela pouvoit arriver sans oublier mamam !

*Mde. de Fleury.* Je ne demande pas que tu l'oublies ; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation & d'exemple à mes enfans. Viens, viens, je brûle de te les présenter.

*Fabien.* Oh ! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi ?

*Mde. de Fleury.* Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend ? J'en ferois au désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis, & attachés les uns aux autres, comme de véritables freres.

*Fabien.* Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir ! Mais où est mon papa ? où sont mes sœurs ? Faites les moi voir, que je les embrasse.

*Mde. de Fleury.* Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reste de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux  
te



te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

*Fabien.* Je veux bien qu'elles me parlent de vous ; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman. *(Ils sortent ensemble sans voir Prosper & Casimir qui s'avancent d'un autre côté.)*

## SCENE VI.

*Casimir, Prosper.*

*Prosper.* Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman ? Moi, l'ami de ce petit vaurien ? Je ne le ferai jamais. Aussi-tôt que son pere sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux & querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

*Casimir.* Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle ? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeois ?

*Prosper.* J'en aurois certainement du regret ; cependant comment faire ? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant. Je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir ; & s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-l'heure. . . .

*Casimir.* Que dis-tu Prosper ? J'espère que tu n'as pas envie de le battre.

*Prosper.* Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine ?

*Casimir.* Non certainement.

*Prosper.* Quel parti faut-il donc que je prenne ?

*Casimir.* Nous verrons dans le tems. Pour aujourd'hui, il seroit cruel de troubler la joie de son pere.

*Prosper.* Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plutôt sera le mieux.

*Casimir.* Mon frere, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

*Prosper.* D'où le fais-tu ? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

*Casimir.* Son pere & ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux & très complaisant, qui

qui n'avoit d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

*Prosper.* Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

*Casimir.* Il ne nous connoît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres*.

*Prosper.* Comment pouvoit-il le croire ? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

*Casimir.* Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

*Prosper.* Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur ?

*Casimir.* Il faut bien se pardonner quelque chose entre freres.

*Prosper.* Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

*Casimir.* Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

*Prosper.* Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

*Casimir.* Attendons-les, mon frere, & prenons part à leur joie.

*Prosper.* Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. *(Il sort.)*

*Casimir.* Eh bien, je te suis. *(En sortant.)* Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

## SCENE VII.

*Fabien, Priscille, Agathe.*

*Priscille.* *(en serrant la main de Fabien.)* Pourquoi t'affliger encore ? Hélas ! mon frere, toutes nos plaintes ne fauroient nous rendre notre maman.

*Fabien.* Mais au moins promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

*Priscille.* Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

*Fabien.* *(Prenant la main de Priscille & d'Agathe, & les regardant avec tendresse.)* Mes cheres sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

*Priscille.* Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

*Agathe.*

*Agathe.* Et moi aussi, mon frere. Nous pourrons à pre'sent jouer ensemble comme autrefois. Casimir & Prosper joueront aussi avec nous. Oh ! ce sera un plaisir ! un plaisir ! (*Elle frappe des mains & saute de joie.*)

*Fabien.* Vous pouvez bien laisser-là votre Prosper & votre Casimir.

*Priscille.* Comment donc, Fabien, est-ce que cela te feroit de la peine.

*Fabien.* Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mere, & à nous prendre ce qui nous appartient.

*Priscille.* Eux, mon frere ? Comment peux-tu le penser ?

*Agathe.* Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

*Fabien.* Et d'où te vient cela ?

*Agathe.* C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

*Priscille.* Regarde aussi se porte-feuille. On l'avoit donné à Casimir : il m'en a fait cadeau.

*Fabien.* Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

*Priscille & Agathe.* Contre toi ?

*Fabien.* Certainement. Je fais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déjà fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs ?

*Priscille.* A qui en as-tu donc ? Qui t'a enlevé tes fleurs ?

*Fabien.* Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

*Priscille.* Je ne fais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin ?

*Fabien.* Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes & mes œillets ?

*Priscille.* Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas sous les fenêtres de maman.

*Fabien.* Est-ce qu'il y a là un jardin ?

*Agathe.* Sûrement, & bien joli.

*Priscille.* Celui-ci étoit trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

*Fabien.* Et qui en est le maître ? Les deux enfans gâtés sans doute.

*Priscille.* Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

*Agathe.* Moi, tout comme les autres.

*Fabien.*

*Fabien.* Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi ?

*Priscille.* Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, & tu le trouveras tout couvert de fleurs.

*Agathe.* Tu verras. Il en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les especes, & toutes nouvelles.

*Fabien.* De qui me viennent elles donc ?

*Agathe.* De tes freres. Il y a un mois qu'ils passent tout le tems de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plate-bandes, & les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

*Fabien.* Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

*Priscille.* Oh ! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit aussi nous brouiller avec nos freres. Voyez, cet ingrat ! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, & il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

*Agathe.* Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, & qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

*Fabien.* Ah ! je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

*Priscille.* Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

*Fabien.* Oh non, puisque maman avoit des bontés pour lui.

*Priscille.* Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

*Agathe.* Viens seulement donner un coup-d'œil à ton jardin.

*Fabien.* Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir.

(*Agathe & Priscille le prennent par la main, & l'entraînent. Casimir & Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.*)

## SCENE VIII.

*Casimir, Prosper.*

(*Ils portent des assiettes de gâteaux & de fruits qu'ils vont poser sous le berceau voisin.*)

*Casimir.* Où est-il donc ?

*Prosper.* (tournant la tête de tous côtés.) Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœurs qui entre dans notre jardin ?

*Casimir.*



*Casimir.* Ah ! j'en suis bien-aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs !

*Prosper.* Bon ! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière ! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre-trop sèche ou trop humide ; que fais-je, moi ?

*Casimir.* Oui ; mais fais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

*Prosper.* C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu fais avec quelle joie j'attendois son arrivée, & comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

*Casimir.* Il est vrai ; mais comme je te l'ai dit, mon frere, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des consolations, & de le faire revenir dans nos bras par toute sorte de complaisances ?

*Prosper.* Tu as raison. Je n'y avois pas encore si bien songé.

*Casimir.* S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son pere & ses sœurs nous en aimeront davantage, & quel plaisir notre maman elle-même en ressentira. C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

*Prosper.* Ah ! j'avois tort, je le sens. Qu'il revienne, & je lui ferai tant d'amitiés qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

*Casimir.* Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos sœurs. Elles feront la paix entre nous.

*Prosper.* C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main. . . . Mais le voici qui revient.

*Casimir.* Vois-tu comme il a l'air content ?

## SCENE IX.

*Casimir, Prosper, Fabien, Priscille, Agathe.*

*Fabien (courant. se jeter dans les bras de Prosper & de Casimir.)* Ah, mes bon amis, mes freres ! vous devez être bien fâchés contre moi !

*Casimir.* Nous ? Pourquoi donc ?

*Prosper. (l'embrassant encore.)* Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

*Fabien.* Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

*Casimir.* Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

*Fabien.* Oh ! si je le suis ! mes bons freres, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis ; & tout ce que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

*Casimir.* Oui, oui, que tous soit commun, nos peines & nos plaisirs.

*Prosper.* Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. *(Ils s'embrassent.)*  
*(Priscille. & Agathe s'embrassent aussi, & laissent tomber des larmes d'attendrissement.)*

*Casimir.* Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

*Prosper.* Fabien, c'est à toi, de faire les honneurs du goûté. Tu es aujourd'hui le Roi de la fête.

*Fabien.* Oh ! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. *(Il présente à la ronde des gâteaux, & des fruits, & ils commencent à manger.)*

*Prosper.* Eh bien, cela n'est-il pas mieux que de se chanailler ensemble ?

*Agathe.* Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

*Casimir.* Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord !

*Priscille.*

*Priscille.* Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connoîtras, Fabien. . . . Mais tu l'as déjà vue ?

*Fabien.* Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

*Priscille.* Et comme elle nous aime à son tour.

*Agathe.* Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

*Priscille.* Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais, ne pouvoit guère s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque chose à nos habits ; & notre éducation étoit encore plus négligée.

*Agathe.* Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

*Priscille.* Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, & y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le tems de m'appercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

*Agathe.* Et moi, j'ai été malade, oh ! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne fais combien de gelée de groseille, & de cerises confites. Je serois déjà morte sans ses secours.

*Fabien.* O mes chères sœurs ! que me dites-vous ?

*Priscille.* Tu fais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains ? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet ; & nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

*Casimir. (à Fabien.)* Tiens vois-tu ces manchettes si joliment festonnées ? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, & son premier cadeau.

*Priscille.* Ah ! j'en ai été bien payée. Nas-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends-tu, Fabien ? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères, sans qu'ils travaillent aussi pour nous ; & ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

*Agathe.*

*Agathe.* Oh oui. Je veux te montrer le petit bateau de liege que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, & ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

*Prosper.* Puisque tu m'avois tricotté des jarretieres. . . .

*Agathe.* Vraiment, des jarretieres! je fais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien, si tu voyois certaine bourse à bandes verd & lilas! Tout le verd est de ma façon, au moins : demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

*Fabien.* Comment! vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

*Agathe.* (*embarrassée.*) Non, Fabien, elle n'est pas pour toi. . . . Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit neuf, & une veste brodée. Tu verras.

*Priscille.* Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

*Agathe.* C'est que j'avois tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frere.

*Fabien.* Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

*Priscille.* Si nous le sommes! qui pourroit manquer à notre bonheur? Notre maman est si bonne! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

*Agathe.* Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

*Priscille.* O mon Dieu! tu m'y fais penser. *Agathe.* Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

*Agathe.* J'en serois bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il fait les histoires de tous les petits garçons & de toutes les petites filles du monde. Ce seroit drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

*Priscille.* J'en serois bien-aïse, à cause de maman. Je voudrois que tout le monde connût sa bonté, & combien nous l'aimons.

*Casimir.* Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.

S C E N E



## SCENE X.

*M. de Fleury, Fabien, Priscille, Agathe, Casimir, Prosper.*

*M. de Fleury* (Qui s'est tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la scene précédente, se précipite au milieu d'eux, & s'écrie :) Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire & toute ma joie de me croire votre pere. Mais où est Fabien ?

*Fabien* (se jettant au cou de *M. de Fleury*.) Me voici, mon papa. O ! quelle joie de vous revoir !

*M. de Fleury*. Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien, es-tu content des freres que je t'ai donnés ?

*Fabien*. Oh ! je n'aurois jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

*Casimir*. Ce ne sera pas difficile, puisque nous le désirons aussi vivement de notre côté.

*Prosper*. Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

*Priscille*. J'auroi soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

*Agathe*. Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

*M. de Fleury*. J'en ai été le témoin, & mon ame en sera long-tems pénétrée. Mais elle ne sauroit suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chere épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (Il va prendre hors du berceau *Mde. de Fleury*, & l'amene devant ses enfans.)

## SCENE XI.

*M. & Mde. de Fleury, Fabien, Priscille, Agathe, Casimir, Prosper.*

*M. de Fleury*. La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur & le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser, n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il man-  
quoit

quoit aux uns une mere tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur & leur raison, de leur inspirer de sages principes, & de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un pere laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, & à leur former des établissemens honorables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union ; & c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chere épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfans, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, & par sa bonne conduite ?

*Mde. de Fleury.* Ma réponse est pour toi dans ces larmes, & pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

*M. de Fleury.* Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction, comme freres & sœurs.

*Ils se prennent tous par la main ; & tombant aux genoux de M. & de Mde. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :) Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.*

*M. de Fleury (se baissant sur eux, & les relevant.)* Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous ferez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frere, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité ; & vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

## LE LUTH DE LA MONTAGNE.

**D**U sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominant la ville de B. . . . je contemplois le paysage immense offert de tous côtés à mes regards. J'étois seul.

seul. J'avois laissé mon fidele A\*\*\*\* dans la ville voisine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avois destinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrois un hameau qui m'assuroit un asyle pour la nuit. Ainsi, libre d'inquiétude, & tout entier à mes sensations, je laissois égarer mon esprit dans la foule de ses vagues pensées, & ma vue dans les variétés d'une perspective admirable. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il falloit songer à la retraite. Déjà le soleil caché derriere le dos de la montagne opposée, ne fraploit de ses rayons d'or que les nuages flottans sur la cime chevelue des arbres qui la couronnent. Je descendois lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon, dont mes regards ne pouvoient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençoit à les couvrir de ses ombres transparentes, qui se rembrunissoient par degrés, jusqu'à ce que la Reine des nuits vint de nouveau ces éclairer des traits argentés de sa lumiere. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étoient dissipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourois d'une vaste pensée ces espaces infinis. Mes yeux éblouis par les balancemens de la terre, & par lesfeux étincelans des étoiles, alloient se reposer sur le bleu calme & pur du firmament. L'air étoit frais, sans que le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine. Etendu sur la mousse j'aurois peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du soleil, lorsque les sons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix ravissante vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouoit de mes sens enivrés & j'eprouvai le plaisir de me croire transporté par un songe dans un séjour d'enchantement. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne, m'écriai-je en me levant incertain encore ! Je tournai les yeux du côté d'où partoît la voix. J'aperçus à travers la verdure noirâtre des arbres les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paylan tenant dans ses bras un luth qu'il touchoit avec la plus grande légéreté ! Une femme assise à sa droite le regardoit d'un œil

œil plein de tendresse. A leurs pieds, sur le gazon, étoient dispersés de jeunes garçons & de jeunes filles, des femmes & des vieillards, tous dans une attitude d'admiration & de recueillement. Quelques enfans vinrent au devant de moi, me regarderent, & se dirent l'un à l'autre : Qui est ce Monsieur-là ? Le joueur de luth se retournoit lentement sans s'interrompre ; mais je ne pus résister au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main. Il me donna la sienne que je serrai avec transport. Tout le monde alors se leva, & vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux, & comment je m'y trouvois si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune payfan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de son exécution facile sur le luth, & du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, & de l'aisance avec laquelle il s'exprimoit. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec surprise. Je vous demande pardon, me répondit-il en souriant. Je suis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, Monsieur, je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, & je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, & reprit le silence.

Le jeune payfan se mit aussi-tôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire ; & il la chantoit avec une expression si tendre & si naïve, que dès les premiers couplets les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du Poëte rustique, capable de produire de si vives impressions sur des âmes peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches & naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu ; & au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs & des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se leva en essuyant ses yeux. Le bon soir fut souhaité cordialement de part & d'autre. Les voisins, avec leurs enfans, s'en allèrent. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avois pas

pa  
le  
do  
  
ou  
nie  
qu  
de  
pre  
qu  
ma  
ête  
foir  
l'a  
cet  
pit  
vier  
mo  
che  
pres  
dan  
jeun  
leur  
droi  
tenir  
pon  
j'ob  
tin,  
Je  
perç  
D  
en p  
que  
il y e  
ses v  
un n  
plove  
rope  
vous,  
vez p  
mens  
de sa  
naïve  
to



pas remarqué sur un siège de pierre, à côté de la porte, le jeune paysan, la femme assise auprès de lui, George, dont j'avois retenu le nom, & moi.

Il m'en coûtoit de m'arracher de la situation délicieuse où mon ame se trouvoit alors. J'étois resté assis le dernier. Je me levai enfin, & j'allai vers le jeune paysan, que j'embrassai avec tendresse. Qu'il est doux, lui dis-je, de rencontrer des personnes qui excitent la surprise au premier coup-d'œil, & qu'on finit par aimer au bout d'un quart-d'heure ! Il ne me répondit qu'en me serrant la main. Mon cher Monsieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paroît, content de nos plaisirs de la soirée ? Je suis bien-aise que vous ayez pris si vite de l'amitié pour mon Valinten. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon pere, interrompit George, qui revenoit en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que Monsieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin & la jeune paysanne, qu'il me présenta comme son épouse. Je leur demandai, si par complaisance pour moi, ils ne voudroient pas encore passer un quart-d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, Monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observois son mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyoit le desir de sa femme.

Je m'assis entre eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçoit le feuillage de ses rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter ? Depuis six mois, répondit-elle, & il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé, lui dis-je, avec un mouvement de surprise ?—Oui, Monsieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe ?—Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événements de votre vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh oui, mon ami, lui dit naïvement Louise. Ce Monsieur paroît le mériter si bien !

Et tu fais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir ! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances ; & c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussi tôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père étoit un des habitans les plus aisés du hameau ; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la misère : & il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la Justice. Ce vieillard que vous avez vu, & qui est le père de ma Louise, l'acheta, & vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux ; ses enfans me regardoient comme de leur famille : cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvois de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naissance, la vie solitaire que je menois sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeoient mon cœur ; & ma gaieté naturelle se changeoit insensiblement dans une profonde tristesse. Je passois des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenois dans les miennes, pour essuyer quelques larmes, & me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étois assis au plus haut de la montagne, & je chantois tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, & d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutoit. Il avoit attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, & de demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh oui, mon cher Monsieur, lui répondis-je ; il ne passe qu'à une lieue & demie d'ici. — Ne pourrais-tu pas m'y conduire ? — Je le voudrois ; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit ? — Ah, mes pauvres parens, ils sont bien loin ! — Et où donc ? — Ils ont vécu honnêtement sur la terre, ils sont heureux dans le Ciel.

Le son de ma voix avoit frappé cet homme ; ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions auxquelles j'eus le bonheur de satisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le pere de Louise. Lorsque je me disposois à retourner au pâturage, je vis George qui prenoit la conduite de mon troupeau ; & l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, & de Louise que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma situation n'étoit pas heureuse, & toutefois je ne partis qu'en versant des larmes ameres. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit se décider. Oui, c'est à toi surtout que j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur de ma jeunesse ! tu fais auprès de Dieu combien je l'ai prie pour toi pendant ta vie, & avec quels transports de reconnoissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommoit Lafont, & touchoit l'orgue d'une Paroisse de la ville prochaine. On jugeroit mal de ses talens par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournoient de leur route pour venir l'entendre ; mais il recevoit froidement leurs eloges, & n'en étoit que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de son pere, le plus habile Médecin du pays, une éducation qui l'auroit mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avoit conçue pour la musique. Il s'étoit marié à la fille de l'Organiste dont il occupoit la place, & n'avoit point eu d'enfans. Sa femme qu'il avoit perdue depuis plusieurs années, vivoit toujours au fond de son cœur. Cette image & ses livres étoient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïssoit point, & il faisoit beaucoup de bien en secret. Il étoit âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire & à écrire ; il prit ensuite plaisir à cultiver ma voix, & à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bernoit pas ses leçons à la musique ; il me donnoit à apprendre par cœur des morceaux choisis



de nos meilleurs Poètes dont il faisoit ses délices. Il s'étudioit à former à la fois mon cœur, mon esprit & mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu, sans attendre de prix pour ses soins, que de celui qui fait le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avois pu bannir de mon esprit ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour, c'étoit le premier de Mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie: il se leva de bonne heure, & me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne où je l'avois vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étois chargé devant le Ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je fais combien dans le fond de ton cœur, tu soupîres après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-là; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth: je t'ai appris à le toucher; tu as de la voix. Voyage. Par-tout où tu te feras entendre sans autres prétentions que d'un musicien ambulante, tu feras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent; mais sois économe & sage. Lorsque tu feras assez riche, reviens dans ton pays, & rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battoit à ce discours; il s'enflait de joie & d'espérance. Monsieur Lafont me prit dans ses bras, & me serra contre son sein en pleurant. C'étoient les premières larmes que je lui avois vu répandre, elles me firent une impression singulière. Il me fit aussi-tôt retourner sur nos pas, & me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres instructions, & deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne & l'Italie, vêtu en paysan de la montagne, & les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité



gularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma musique, sur-tout dans les capitales. Il est peu de Seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Par-tout j'étois bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnoit des concerts pour m'entendre ; & dans les villages, on faisoit, je crois, tout exprès des noces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étois séduit un instant ; mais lorsque je pensois à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissoient aussi-tôt, & il n'en restoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se presentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me sembloit y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayois d'exprimer mes sentimens ; & voici des couplets qu'ils m'ont inspiré.

Humble cabane de mon pere  
Témoin de mes premiers plaisirs,  
Du fond d'une terre étrangere,  
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,  
Et la montagne & le hameau,  
De ton agreste paysage  
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie  
S'ouvrir de superbes palais ;  
C'est toi, ma cabane chérie,  
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiete  
Dont ton nom seul saisit mon cœur,  
Si dans ta paisible retraite  
Le Ciel n'eût fixé mon bonheur ?

J'y vivrois donc libre & tranquille  
Après tant de pas incertains !  
Et Louise, en ce doux asyle,  
Viendrait partager mes destins !

O mon luth, qu'avec complaisance  
Je te sens frémir sous mes doigts !  
Si j'obtiens ma double espérance,  
C'est à tes sons que je le dois.

(Valentin chanta les couplets avec tant de charme & de sentiment, que toutes les idées fabuleuses d'Apollon se réveillèrent dans mon esprit. Il me sembloit entendre ce Dieu exilé sur la terre, soupirant après l'Olympe dans les vallons de la Thessalie. Je voulois parler, m'écrier ; ma langue demeuroid immobile. Valentin comprit mon silence & continua ainsi :)

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si désirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussi-tôt, & marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrais des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas ! je ne devois pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnoissance, & de le voir jouir du prix des ses soins. Il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe, & j'y fis vœu que mon premier enfant porteroit son nom, si j'avois le bonheur de devenir pere ! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnoître. Bientôt mon luth & le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son pere me donna sa main. J'achetai de lui la cabane & le champ de mon pere pour deux cens écus avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon pere, toute mon ambition est d'être comme lui un bon mari, un bon pere & un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche ; & je le reprends quelquefois pour me délasser, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce soir, ma famille & mes bons voisins.

Valentin

Valentin s'étoit arrêté à ces mots, & je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit, se tournoit insensiblement sur lui aussi-tôt qu'il eut achevé. Sa physionomie ouverte & animée, le contraste de ses habits & de ses discours, son attachement pour la cabane de son pere, & la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages & son talent, tout en faisoit à mes yeux une espece d'être enchanté, supérieur aux hommes ordinaires. Louisa me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassemens, & ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane, où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance & de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre & riant, & me montra le lit dont il vouloit bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guere à y trouver un sommeil profond, dans lequel venoient se renouveler, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée, & les sensations douces que je venois d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille, soit dans son travail, soit dans son repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manieres & dans les expressions, qui m'avoit tant surpris à son abord, & qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences & le respect de tous les habitans du hameau. Les graces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt & une variété qui me charment, & qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerois une vie heureuse auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? C'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois appercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pèlerinage sur cette montagne pour y revoir mes amis,

& remplir mon cœur des sentimens de paix & de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour & leur société.

---

## LE SERVICE INTÉRESSÉ.

*Matthieu.*

**B**ONJOUR, voisin Simon. J'aurois aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

*Simon.* Je ne demanderois pas mieux, voisin Matthieu ; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de bled au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

*Matthieu.* Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop basses.

*Simon.* Est il vrai, voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme seroit d'une belle humeur, si j'y manquois.

*Matthieu.* Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout frais de bonne moûture ; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

*Simon.* Oh ! votre farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

*Matthieu.* Quand elle le seroit cent fois plus ! C'est du bled que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

*Simon.* Eh, vraiment l'étoit-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi ; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

*Matthieu.* N'en soyez pas inquiet ; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

*Simon.* L'avoine est bien chère, voisin !

*Matthieu.* Il est vrai ; mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

*Simon.*



*Simon.* Nous allons avoir du brouillard ; les chemins seront glissants. Si vous alliez vous tordre le cou !

*Matthieu.* Il n'y a pas de danger ; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue ?

*Simon.* C'est que ma selle est en lambeaux, & que j'ai donné ma bride à raccommoder.

*Matthieu.* Heureusement j'ai une selle & une bride à la maison.

*Simon.* Votre selle n'ira jamais à ma jument.

*Matthieu.* Eh bien, j'emprunterai celle de René.

*Simon.* Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

*Matthieu.* Je passerai chez M. le Comte. Le valet d'écurie est de mes amis. Il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

*Simon.* Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument ; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyoit une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus, quand je voudrois la vendre.

*Matthieu.* Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart-d'heure.

*Simon.* Cela peut être, mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

*Matthieu.* Eh bien n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

*Simon.* Oui dà ! un maréchal de village pour ma jument. Je ne lui confierois pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du Roi au monde pour la bien chauffer.

*Matthieu.* Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, & je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas. (*Simon appercevant au loin son valet, il l'appelle :*) François ! François !

*François (en s'avançant.)* Que voulez-vous, maître ?

*Simon.* Tiens, voilà le voisin Matthieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu fais qu'elle a une écorchure sur le dos de la largeur de ma main .... (*Il lui fait signe de l'œil.*) Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh ! oui. Touchez là, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entre-aider dans

la vie. Si je vous avois refusé tout crument ; eh bien vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion ; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*) Eh bien, François, la plaie comment va-t-elle ?

*François.* Comment elle va, maître ? vous desiez de la largeur de votre main ! c'est de la largeur de mes épaules qu'il falloit dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compere Blaise, pour voiturier sa femme au marché.

*Simon.* Ah, mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette maniere. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas déobliger le compere Blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

*Matthieu.* J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'Intendant de Monseigneur, pour l'aller trouver sur le champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la foret. C'est à-peu-près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, & quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous ; car je pensois à vous employer pour l'exploitation. Mais. . .

*Simon.* Comment ! Quinze à vingt louis, dites-vous ?

*Matthieu.* Oui ; peut-être davantage ; cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

*Simon.* Vous m'offensez ; ma jument est toute à votre service. Hé, François, François, va dire au compere Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'h'ui ma jument ; que le voisin Matthieu en a besoin, & que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

*Matthieu.* Mais comment ferez-vous pour la farine ?

*Simon.* Oh ! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

*Matthieu.* Et votre selle qui est en lambeaux.

*Simon.* C'est de la vieille que je parlois. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrene.

*Matthieu.* Je ferai donc ferrer la jument à la ville.

*Simon.*

*Simon.* Vraiment j'avois oublié que le voisin l'avoit ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

*Matthieu.* Mais si la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François ?

*Simon.* Oh, je connois le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

*Matthieu.* Il faudroit donc qu'il la pansât un peu ; car depuis quinze jours. . . .

*Simon.* La panser ? je voudrois bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

*Matthieu.* Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avoit refusé la paille ?

*Simon.* C'est qu'elle s'étoit rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage, & de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

## LE DÉSORDRE ET LA MAL-PROPRETE'.

**U**RBAIN passoit, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux & officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres & ses parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun soin de ses livres & de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, & très-sale sur ses habits.

On l'avoit souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, & parce qu'il voyoit ses amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois résolu de se corriger ; mais l'habitude étoit devenue si forte, que c'étoit toujours le même désordre & la même malpropreté.

Il y avoit long-tems que son papa lui avoit promis, ainsi qu'à ses freres, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le tems se trouva un jour très-serein. Le vent étoit doux, la riviere tranquille. M. de Saint André résolut

d'en profiter. Il fit appeller ses enfans, leur annonça son projet ; & comme sa maison donnoit sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit ! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-tems attendue !

Ils étoient déjà prêts, lorsque M. de S. André revint pour les prendre. Ils sautoient de joie autour de lui. De son côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jettant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement !

L'un de ses bas étoit descendu sur le talon. L'autre se rouloit à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentoit pas mal uné colonne torse. Sa culotte avoit deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste étoit toute marquetée de taches de graisse & d'encre : & il manquoit à son surtout la moitié du collet.

M. de S. André vit avec peine qu'il ne pouvoit se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raison de croire que le pere d'un enfant si desordonné, devoit être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffroit ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'étoit pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit ; malheureusement il se trouvoit alors chez le tailleur ; & ce n'étoit pas pour peu de chose. Il ne s'agissoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraisseur devoit ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis ? Vous le devinez sans peine.

Ses freres qui avoient des habits propres, & dont tout l'équipage faisoit honneur à leur papa, monterent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames & les banderoles étoient bariolée de ces deux couleurs. Les matelots portoient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avoit dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre & un



un tambour, qui commencerent à jouer sur les instrumens une marche guerriere, aussi-tôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple assemblé sur le rivage, y répondoit par de joyeuses clameurs.

Urbain qui s'étoit fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, & qui paroissoit voler sur la surface des eaux, & que ses freres, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisoit tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restoit assis pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son foulier, il avoit déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart-d'heure, elle étoit déjà hors de son pied.

Ils se trouverent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit étoit venue; & l'herbe étoit si haute, qu'un agneau se seroit caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit. Ils s'en retournerent clopinant, s'appuyant l'un sur l'autre, & tous les deux fort tristes, Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avoit à se reprocher d'exposer son ami à la colere de ses parens.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée avec une seule boucle pour ses deux fouliers. Triste coup-d'œil pour un pere, qui voyoit par-là combien ses leçons avoient été vainement prodiguées!

M. de S. André payoit tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, & sur-tout à leur générosité. Les freres d'Urbain avoient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui, sa pension ne lui passoit presque jamais dans les mains, parce que son pere la retenoit tantôt pour lui acheter des boutons de manche,

un

un col, ou son chapeau qu'il avoit égarés, tantôt pour lui faire détacher ses habits, & réparer leur desordre.

Une bouclé d'argent est d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore, il avoit perdu celle de son camarade, & il falloit l'en dédommager tout de suite. Mais comment ? Ses pensions de la semaine n'auroient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son pere lui avoit fait apprendre à écrire, &, pour me servir de l'expression commune, il avoit une assez jolie main.

C'étoit le seul travail où il pût gagner quelque chose. Je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le pere de son ami étoit un Avocat célèbre, qui donnoit tous les jours un grand nombre de consultations. M. de S. André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avoit perdue.

Urbain passoit les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux, & tout griffonnés, tandis que ses freres alloient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh combien il soupira de son étourderie ! & combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le tems de faire bien des réflexions sur lui-même, & de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son experience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le monstrois, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui regne aujourd'hui dans sa parure, & l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire, autant que pour vous amuser.

## LE BOUQUET QUI NE SE FLETRIT JAMAIS.

*Agathe.*

**E**H bonjour, ma chere Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

*Eugénie.* Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

*Agathe.* J'en suis bien charmée ; le tems est si beau ! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers, quand la nature est riante.

*Eugénie.* Je le sens aussi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaser & courir ensemble !

*Agathe.* Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet.

*Eugénie.* Vraiment oui, c'est fort bien pensé. Nous pourrons y causer plus à notre aise.

*Agathe.* Je te demande seulement la permission de m'affec-  
toir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

*Eugénie.* A la bonne heure. Je t'aiderai même si tu veux.

*Agathe.* Oh non, je te remercie. Je ne voudrois pas qu'il y eût un seul point d'une autre main que de la mienne.

*Eugénie.* Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

*Agathe.* Tu l'as deviné.

*Eugénie.* Et l'ouvrage presse donc beaucoup ?

*Agathe.* Tu fais que c'est le 4 de ce mois le jour de Sainte Rosalie. Je ne me consolerois de ma vie, si ce tablier de filet n'étoit fait pour ce jour là.

*Eugénie.* Rosalie, dis-tu ? Je ne connois personne de ce nom-là parmi toutes les Demoiselles de notre société.

*Agathe.* C'est pour une de mes amies particulieres. Oh ! une tendre & excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

*Eugénie.* Et comment cela, s'il te plaît, ma chere Agathe ? Je meurs d'envie de le savoir.

*Agathe.* Dis-moi Eugénie, n'as-tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère ?

*Eugénie.*

*Eugénie.* Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point ? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine & acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde ; & la moindre familiarité te paroissoit un outrage. Aujourd'hui, tes manières sont simples & prévenantes. Tu as un air de complaisance & d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerais que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur, qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi ; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

*Agathe.* Je le suis aussi, ma chère amie. Ah ! j'étois bien à plaindre dans le tems dont tu parles. Je faisois également le désespoir de ma famille, & de tous ceux qui s'intéressoient à mon bonheur. La pauvre Demoiselle Brochon sur-tout, que je la faisois souffrir ! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendresse, qui remplissoit si bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère !

*Eugénie.* Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

*Agathe.* Tu ne fais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée qui, restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois, il y aura un an ; c'étoit le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je en moi-même. Je veux la surprendre avant qu'elle ne se leve. Je m'habillai toute seule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite Demoiselle m'avoit donnée au premier jour de l'an, (*elle serre la main d'Eugénie*) & je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre sur le lit de Mademoiselle Brochon. Je me glissai en cachette le long de la charmille ; & j'arrivai, sans que personne m'eût aperçue, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis trois des plus belles roses qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chevrefeuille, du jasmin & du myrthe. J'allois



lois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en passant devant l'ouverture, j'apperçois, en un coin du berceau, Mademoiselle Brochon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la pointe des pieds ; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, tourna la tête, m'aperçut, & me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le tems de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux en étoient encore mouillés. Mais ce n'étoient pas de ces larmes douces, comme je lui en avois souvent vu répandre au récit de quelque action généreuse de bienfaisance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, & passa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allées, sans qu'elle me dît un seul mot. De mon côté, je n'osois ouvrir la bouche, tant j'étois interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein ; & me regardant avec un air attendri, en jettant un coup d'œil sur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie : Je vois, ma chere Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les tristes pensées dont j'étois occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y étoit attaché. Oui, ma chere amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir ensuite tout entier aux nouveaux sentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étois tremblante & muette pendant qu'elle m'adressoit ce discours. C'étoit comme si ma conscience m'eût parlé tout haut par sa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cultivées par les exemples & les instructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir par un défaut capable d'empoisonner lui seul les plus excellentes qualités ? Je ne vous le nommerai point, après ce que je viens de vous dire ; son nom vous inspireroit peut-être trop d'horreur contre vous-même, & je ne veux pas vous mortifier. Il suffit que votre cœur vous le  
nomme

nomme en secret ; & je crois vous connoître assez pour être sûre que vous emploierez les plus nobles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des tems trop reculés. Faisons seulement l'examen de la conduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'est elle qui m'avoit plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeuner, pour étaler vos connoissances dans l'Histoire. Vous rappeliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du desir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfait de vous-même, que l'on craignit de vous donner des eloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même-tems de l'attention qu'on prêtoit à l'aimable petite Adélaïde ; comme tout le monde étoit enchanté des graces simples & naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite. Je vous voyois pâlir de dépit & d'envie ; je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, & qu'on se le faisoit passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur & de colere !

Enfin le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavestin, les fausses mesures, que peut-être faisieez-vous exprès, la déroutoient dans son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un pen plus juste, quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie !

Ah ! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes ; car ses paroles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer. Jamais je n'avois senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage ; mais elle vit bien ce qui se passoit dans mon cœur. Ses bras agités me presserent contre son sein avec une tendresse que je ne saurois te peindre. Je sentois ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étoient tournés vers le ciel.

L'élo-

L'éloquence de cette priere muette acheva de me troubler. Nous étions venues, sans nous en appercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres ecours, & ranima, par ses caresses, mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison, je lui dis en l'embrassant : séchez vos larmes, ma bonne amie, ce sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

Ma chere Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête, que par cette noble résolution. C'est le bouquet le plus propre à nous parer l'une & l'autre ; & j'espère qu'il ne se flétrira jamais.

Peu-à-peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le epos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulèrent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance, & d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avoit fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venoient de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chere amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres, & à moi-même. Je te laisse maintenant à penser, si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnoissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

*Eugénie.* O ma chere Agathe, heureusement j'ai du tems encore ? Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentoie à t'aimer.

## L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR,	} De l'Ecole.
LE DIRECTEUR,	
EUGENE, Fils du Gouverneur,	} Jeunes Eleves.
EDOUARD DE BELLECOMBE,	
ROGER,	
THEODORE,	

*La Scene se passe dans l'appartement du Gouverneur.*

## SCENE I.

*Le Gouverneur, Le Directeur.*

*(Le Gouverneur travaille assis devant un bureau.)*

*Le Directeur (frappant à la porte, & l'entre-ouvrant.)*

**M**ONSIEUR le Gouverneur, oserois-je vous interrompre pour un moment ?

*Le Gouverneur.* Entrez, Monsieur : vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

*Le Directeur.* Je viens vous instruire d'une chose assez étrange qui se passe depuis quelques jours dans l'Ecole.

*Le Gouverneur.* Qu'est-ce donc, je vous prie ! Vous m'effrayez.

*Le Directeur.* Rassurez-vous, Monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier Eleve, le jeune Edouard de Bellecombe ?

*Le Gouverneur.* Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le tems de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse & d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seroient mécontents de lui ?



*Le Directeur.* Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse & la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart de Eleves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades & moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

*Le Gouverneur.* Comment, vous, Monsieur ? J'en suis affligé.

*Le Directeur.* Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne fais ce qui se passe dans son cœur ; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

*Le Gouverneur.* Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations ?

*Le Directeur.* Le voici, Monsieur. Il est très-ardent à l'étude, & rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre & silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressemens ; il y répond même avec politesse : mais tout leur feu ne sauroit l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, Messieurs, & d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

*Le Gouverneur.* Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

*Le Directeur.* C'est l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable ?

*Le Gouverneur.* Oui, mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

*Le Directeur.* N'importe. Si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causoit les plus vifs regrets, se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentimens d'Edouard pour ses parens, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet ?

*Le*

*Le Gouverneur.* Vous enflammez ma curiosité Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

*Le Directeur.* Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ses repas qu'un peu de potage, du pain sec, & de l'eau ? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus austères, qu'Edouard ne s'en impose de lui-même.

*Le Gouverneur.* Que me dites-vous ? Cet enfant auroit dû naître à Sparte.

*Le Directeur.* D'accord ; mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un Militaire est de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui étoit présenté. Il ne répondoit à mes instances ou à mes ordres, qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes si touchantes... (*Il se détourne.*) Pardonnez, Monsieur, je crois que je pleure moi-même.

*Le Gouverneur.* Je me sens aussi tout ému de votre récit. Cependant cette désobéissance est coupable, & ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obstine davantage, quel qu'en soit le motif, il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une Ecole Militaire, est la soumission la plus exacte aux ordres des Maîtres & des Supérieurs.

*Le Directeur.* Voilà ce que je craignois, & ce qui m'a fait différer si long-tems de vous instruire. J'espérois vaincre sa résolution ; mais je l'ai trouvée aussi ferme que son cœur est impénétrable.

*Le Gouverneur.* Est-il possible qu'à son âge on ait assez d'empire sur ses sentimens, pour les dérober à des regards aussi exercés que les vôtres ?

*Le Directeur.* C'est, comme vous le disiez tout-à-l'heure, un digne Spartiate. Ses manieres, quoique dépouillées d'orgueil, & mêlées de douceur, sont aussi imposantes, que les discours sont précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'il inspire pour son secret, qu'on s'étonne de sa résistance, sans l'accuser d'obstination.

*Le Gouverneur.* Eh bien, je veux le sonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites, ajoute à la haute opinion que j'en avois conçue. Si je puis le porter à une  
confiance,

confidence, je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir.

*Le Directeur.* Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de succès, quoique je le desiré avec ardeur. Je crois sentir que je vous en devrai de la reconnaissance.

*Le Gouverneur.* Je veux d'abord interroger les deux Elèves que vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils ?

*Le Directeur.* Roger & Théodore. Mais M. Eugene, votre fils, pourroit encore mieux vous instruire.

*Le Gouverneur.* Comment ? est-ce qu'Edouard l'a intéressé ?

*Le Directeur.* Il s'en occupe, je crois, plus que de lui-même. J'ai observé qu'il l'étudioit en silence. Il ne vous en a donc pas encore entretenu ?

*Le Gouverneur.* Non, mais je lui fais bon gré de sa réserve, autant que de son attention. Elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, Monsieur, de me les amener tous les trois.

*Le Directeur.* J'aime mieux vous les envoyer ; ma présence les gêneroit peut-être. Vous en ferez plus libre avec eux.

*Le Gouverneur.* Vous avez raison. Je vous serois également obligé de me faire venir Edouard aussi-tôt qu'ils seront sortis. (*Le Directeur sort. Le Gouverneur le reconduit jusqu'à la porte.*)

## SCENE II.

*Le Gouverneur.* Je ne fais comment expliquer ce mystère. Il est naturel qu'Edouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parens. Un enfant d'une si grande espérance devoit leur être bien cher, & recevoir bien des marques de leur tendresse ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir sa douleur depuis dix jours, au milieu d'une jeunesse vive & ardente, occupée de tous les moyens de le distraire & de l'égayer ; qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain & de l'eau, voilà ce que je ne puis concevoir.

Le

Le service de la table se fait avec propreté, & ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son pere, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, & qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions, & plus je m'y perds. (*Il se promene pendant quelques momens en silence.*)

## SCENE III.

*Le Gouverneur, Eugene son fils, Roger, Théodore.*

*Eugene.* Me voici, mon papa, M. le Directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger & Théodore.

*Le Gouverneur.* Oui, mon fils. Je serois bien-aïse d'avoir un petit moment d'entretien avec ces Messieurs, & avec toi.

*Roger & Théodore.* C'est beaucoup d'honneur pour nous.

*Eugene.* Pour moi aussi, & du plaisir encore.

*Le Gouverneur (à Roger & à Théodore.)* Il m'est revenu que vous n'étiez guere satisfaits du nouveau camarade qu'on vous a donné.

*Roger.* S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard, ce Monsieur de. . . Eh bien donc, comment se nomme-t-il à présent ?

*Théodore.* Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne fais plus comment il s'appelle.

*Eugene.* Edouard de Bellecombe, Messieurs. Et je le crois encore meilleur à connoître que son nom.

*Roger.* Edouard, à la bonne heure. Edouard le Muet ?

*Eugene.* O mon papa ! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie ?

*Le Gouverneur.* M. Roger, qui vous a permis de distribuer des épithetes à vos camarades ?

*Roger.* Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendrait de la lune, je n'en serois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne & si pâle ? Il ne démentiroit pas son pays.

*Le*



*Le Gouverneur.* Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine ?

*Roger.* Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut, mais je ne saurois être son ami, puisqu'il ne parle pas, & qu'il n'est pas amusant.

*Théodore.* On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer, & se divertir.

*Roger.* Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer ?

*Eugène.* Ah ! ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine.

*Roger.* Eh bien n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux ? Bon ! plus nous lui faisons de fingeries, plus il gagnoit de tristesse. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table ; & il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

*Le Gouverneur.* Est-ce qu'il se sert d'une manière dégoûtante ?

*Roger.* Il faudroit qu'il fut bien mal-adroit. Il ne mange que du pain, & ne boit que de l'eau.

*Théodore.* Il fait le délicat, pour nous donner à croire qu'il avoit une table de Prince dans sa maison.

*Eugène.* Vous ne le connoissez guère, si vous croyez que c'est par orgueil. Je l'examinois l'autre jour, quand M. le Directeur vouloit lui servir d'un plat assez friand ; & je voyois, quoiqu'il baissât la tête, de grosses larmes qui rouloient dans ses yeux.

*Le Gouverneur.* Que me dis-tu, mon fils ?

*Roger.* Oui, il pleure quelquefois. Si Dom Quichotte revenoit au monde, il faudroit qu'ils se battissent ensemble, pour savoir à qui resteroit le surnom de *Chevalier de la Triste Figure*.

*Le Gouverneur.* Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin ?

*Roger.* C'est qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de *Théodore*. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

*Le Gouverneur.* Vous verriez donc, sans regret, *Edouard* s'éloigner de votre table ?

*Roger.* Oh Monsieur ! d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

*Eugene.* Eh bien, mon papa, faites-le mettre à la mine. Je ferai si content de l'avoir auprès de moi ! J'aurai bien soin de lui.

*Le Gouverneur.* Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces Messieurs ?

*Eugene.* Sûrement, je souffrirois de le voir chagrin ; mais je lui ferois tant d'amitiés ! Il ne seroit peut-être pas si malheureux, s'il voyoit qu'on est touché de sa peine.

*Le Gouverneur.* Aucun de vous ne sait-il d'où vient cette mélancolie ?

*Théodore.* Je n'ai pas songé à m'en informer.

*Roger.* A quoi bon vouloir apprendre des choses qui nous attristent ?

*Le Gouverneur.* Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit ?

*Eugene.* Hélas ! non, mon papa. J'aurois bien désiré savoir son secret, pour le soulager, s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas osé le presser davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans son cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore assez son ami, pour m'en faire part. C'est à moi de le mériter par mes services.

*Le Gouverneur.* Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

*Eugene.* C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivit la manière de vivre des autres ; & vous l'auriez reprimandé s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les Elèves de l'Ecole. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laisserai pas ignorer.

*Le Gouverneur (en embrassant son fils.)* Je n'en attends pas moins de toi, mon cher Eugene. Ta délicatesse me ravit. (*A Roger & à Théodore.*) Je suis fâché, Messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois souhaité que vous auriez témoigné plus d'égards & d'intérêt au jeune Edouard, en le voyant dans la tristesse. Allez retournez à vos amusemens. Il seroit dommage de les interrompre. Si votre caractère

Le  
vous

vous préserve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible & généreux.

## SCENE IV.

*Le Gouverneur, Eugene.*

*Le Gouverneur.* C'est toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs & si touchans ! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés !

*Eugene.* Eh ! mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard ! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, & déjà souffrir ! Je le fuyoï, comme les autres, dans le commencement. Je le croyois dédaigneux & sauvage. Mais quand j'ai vu sa constance & sa fermeté, sa douceur & sa politesse, je me suis senti entraîner vers lui. Peu-à-peu je lui ai donné toute mon amitié ; & je crois que je m'estimerois davantage, si je pouvois mériter la sienne.

*Le Gouverneur.* Tu fais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une défobéissance marquée ?

*Eugene.* A table, vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien. Tais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres ; & son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices ! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques & le dessin.

*Le Gouverneur.* A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles, ne peut être excusée dans aucune circonstance, & pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parens.

*Eugene.* O mon papa ! que dites-vous ? Pour une fantaisie légère, & qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, de le chasser comme un enfant vicieux ? Vous me renverrez donc avec lui ?

*Le Gouverneur.* Comment, Eugene ? D'où pourroit naître un attachement si singulier ?

*Eugène.* Je ne saurois vous le dire ; mais vous le sentirez vous-même, lorsque vous lui parlerez. Oui, je voudrois qu'il fût mon frère. Je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

*Le Gouverneur.* Il va se rendre ici. Je verrai s'il est digne d'inspirer de si vifs sentimens. Je souhaite, de tout mon cœur, que tu ne sois pas trompé dans tes idées ; & s'il en est ainsi, je te promets. . . Mais on frappe ; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle. (*Eugène sort.* *Le Gouverneur se leve, & va ouvrir la porte.* *Edouard, après s'être incliné, se présente avec une contenance noble & respectueuse.* *Le Gouverneur s'assied.* *Edouard se tient debout devant lui.*)

## SCENE V.

*Le Gouverneur, Edouard.*

*Le Gouverneur.* Savez-vous, M. de Bellecombe, pour quoi j'ai désiré de vous entretenir ?

*Edouard.* Oui, Monsieur ; je crains de l'avoir deviné.

*Le Gouverneur.* Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades, & que vous troublez leurs plaisirs par une humeur & une bizarrerie sans exemple à votre âge ?

*Edouard.* J'oserais vous dire avec respect, Monsieur, que ce ne sont là ni mes sentimens, ni mon intention.

*Le Gouverneur.* On a pris soin de vous instruire des règles du repas, auxquelles tous les Elèves doivent se conformer. Cependant vous ne vivez que de pain & d'eau.

*Edouard.* Il est vrai, Monsieur, je ne desire rien de plus.

*Le Gouverneur.* M. le Directeur vous a fait des représentations ; & vous avez continué votre manière de vivre.

*Edouard.* Oui, Monsieur.

*Le Gouverneur.* Croyez-vous en cela vous être bien conduit ?

*Edouard.* Non pas à vos yeux, je l'avoue.

*Le Gouverneur.* Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion ?

*Edouard.*



*Edouard.* Aussi peu que de recevoir vos louanges & vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en suis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été possible d'y céder. Le Ciel m'est témoin cependant que je ne suis pas si coupable.

*Le Gouverneur.* Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre cœur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raisons pour vous justifier ? N'avez-vous rien à me dire.

*Edouard.* Rien, Monsieur.

*Le Gouverneur.* Mais vous devez savoir que la désobéissance est d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseroient dans votre esprit.

*Edouard.* J'ai eu l'honneur de vous le dire moi même.

*Le Gouverneur.* Qu'on ne l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

*Edouard.* Ah ! je n'en aurai jamais.

*Le Gouverneur.* Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

*Edouard.* Me voilà prêt à la subir.

*Le Gouverneur.* Et ne l'êtes-vous pas à changer ?

*Edouard.* Il m'est impossible, Monsieur.

*Le Gouverneur.* Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette Ecole. Le Roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

*Edouard.* Que deviendrai-je donc, malheureux que je suis ? Voulez-vous que je sois un fardeau pour ma famille, un objet de honte pour moi, & de mépris pour les autres ? O mon Dieu ! tu sais si je l'ai mérité !

*Le Gouverneur (attendri.)* Si vous l'avez mérité ! quand vous ne me donnez aucune confiance. Edouard, pourriez-vous taire votre secret à votre père ? Je remplis ici les fonctions d'un père envers vous, & vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi ?

*Edouard.* Oh, si vous me prenez par ces sentimens, Monsieur le Gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je suis. Je peux résister à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

*Le Gouverneur.* Je viens donc enfin de me gagner un fils !

*Edouard (se précipitant dans ses bras.)* Vous voulez être mon second père ?

*Le Gouverneur.* Oui, mon cher Edouard, ne m'appellez plus que de ce nom.

*Edouard (lui prenant la main.)* Eh bien, mon pere, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre qu'il ne vit que de pain & d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoissons point d'autre, cinq enfans qui nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères & mes sœurs n'ont pas toujours un morceau de pain à tremper de leurs larmes ! Non, non, plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe ; & jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

*Le Gouverneur.* Quoi ! personne ne s'est intéressé pour votre famille ?

*Edouard.* Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé la plus grande partie de son bien au service, & le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, & il nous voit tous manquer des premiers besoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'histoire du Comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ses enfans, pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette histoire est toujours dans mon esprit. Je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de mes frères & de mes sœurs. Et l'on veut que je me réjouisse, lorsque mon cœur est noyé dans les larmes ! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans ! Si j'étois assez lâche, je ne m'appellerois plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père fera malheureux, dans quelque coin de la terre que je sois jetté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel, & sur le Roi qui laisse mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

*Le Gouverneur.* Que dites-vous, mon ami ? croyez que le Prince ignore votre situation ; qu'il l'auroit adoucie, s'il en étoit instruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connoître ; & comptez sur sa justice. Mon cher Edouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret ? vous auriez épargné dix jours je souffrances à votre famille.

*Edouard.*

*Edouard.* Vous croyez donc que je l'aurai sauvée, si jeune que je suis ?

*Le Gouverneur.* Vous êtes aujourd'hui son salut ; & j'espère que vous ferez sa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant ! que ne suis-je véritablement votre père !

*Edouard.* Oh ! c'est comme si vous l'étiez, par ma reconnaissance, & par mon amour. Regardez-moi seulement comme votre fils.

*Le Gouverneur (en lui serrant la main, & le regardant avec tendresse.)* Mon fils Edouard !

*Edouard.* Oui, je le suis. Vous êtes le père de toute ma famille. Gracias à vous, Elle pourra connoître le joie sur la terre. Mais nous avons été si long-tems malheureux ! Je n'ose espérer encore. . . .

*Le Gouverneur.* Espérer, mon fils ? ce seroit un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur & ma place. Quatre cens écus de pension pour M. de Bellecombe, & cent écus pour vous. *(en allant vers son bureau.)* Edouard, en voici d'avance, au nom du Roi, le premier quartier.

*Edouard (l'arrêtant.)* A moi ? à moi ? qu'en ai-je besoin ? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères & pour mes sœurs.

*Le Gouverneur.* Il saura qu'il les tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain & d'eau ?

*Edouard.* Puisque mon pere n'y sera plus réduit !

*Le Gouverneur.* Vous ferez joyeux avec vos camarades ?

*Edouard.* Puisque mon père sera joyeux avec sa femme & ses enfans !

*Le Gouverneur.* Eh bien, allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, & partir pour la Cour. Je verrai le Ministre ce matin même.

*Edouard.* O Monsieur ! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur !

*Le Gouverneur (en sauriant.)* Monsieur ? . . . Edouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils ?

*Edouard (se jettant à ses genoux, & les embrassant.)* O mon père ! mon père ! pardonnez. Je suis si hors de moi. . . .

*Le Gouverneur (Le relève, le serre dans ses bras, & le conduit doucement vers la porte.)* Allez, allez, laissez-moi

faul. J'ai besoin, autant que vous, de me remettre un moment.

*Edouard.* Je serai bientôt de retour avec ma lettre; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

*Le Gouverneur.* Non, mon fils, je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends. (*Edouard sort avec précipitation.*)

## SCÈNE VI.

*Le Gouverneur.* O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchans viennent te graver pour jamais dans mon souvenir! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les services! Un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays! mon fils que je trouve sensible à l'impression secrète de la vertu, & digne de l'ami qu'avoit su choisir son cœur. Mon Prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser, & une famille infortunée à secourir! Oui, je le connois, il remplira la promesse que j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'Etat ne lui permettoient pas de suivre les mouvemens de son ame juste & bienfaisante. (*Il se promène à grands pas, & voit entrer le Directeur.*)

## SCÈNE VII.

*Le Gouverneur, Le Directeur.*

*Le Gouverneur.* Ah, Monsieur le Directeur, accourez, venez partager les sentimens, les transports que j'éprouve.

*Le Directeur.* Qu'est-ce donc, Monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation qu'Edouard. Il vient de passer devant moi, courant d'un air égaré de plaisir. Il ne me voyoit pas; il n'étoit plus sur la terre. Ses yeux rayontoient d'une joie céleste au milieu de ses larmes. Je l'ai appelé, il étoit déjà loin.

*Le Gouverneur.* J'aurois voulu que vous eussiez été témoin de la scène qui s'est passée entre nous deux. C'est un de ces momens qu'on ne retrouve jamais une seconde fois dans la vie.

*Le*



*Le Directeur.* Votre espérance n'est donc pas trompée ? Vous l'avez emporté ? Vous savez secrète ?

*Le Gouverneur.* Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir : Que j'avois de peine a le tourmenter, & qu'il me résistoit noblement ! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes !

*Le Directeur.* Ja l'avois pressenti, sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

*Le Gouverneur.* Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendresse & de constance ? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père, qu'il s'imposoit de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportoit, & sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez vous d'un tel enfant ? Que pensez vous d'un père qui, dans le sein du malheur, a su lui former une ame aussi grande ? Quelle douce jouissance pour un Prince d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses Etats ! Monsieur le Directeur, je fais fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse ; mais j'en fais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce seroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de ses sujets, & de les lui raconter en présence de son fils. Je croirois élever son trône à une hauteur d'où il pourroit voir tous les gens de bien de son empire, & où tous les gens de bien pourroient le voir applaudir à leurs vertus, & les encourager. C'est ainsi que, sans les indignes apothéoses de la flatterie, un Prince seroit vraiment un dieu sur la terre.

*Le Directeur.* Le nôtre est digne que vous l'enflamiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

*Le Gouverneur.* Ce seroient les premiers malheureux, dignes de ses bienfaites, qu'il n'auroit pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Edourd. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoissance ! Nous nous sommes donnés les noms de père & de fils ; & je crois que nous en éprouvions les véritables sentimens. Mais il me semble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement : vous y trouverez Eugène. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un & l'autre. (*Edourd s'avance en courant.*)

*Le Gouverneur.* Oui, c'est lui. Qu'elle expression touchante anime sa physionomie !

## SCENE VIII.

*Le Gouverneur, Edouard.*

*Edouard (se jettant dans les bras du Gouverneur.)* Mon père, voici ma lettre. Voyez.

*Le Gouverneur.* Elle n'est pas cachetée, mon fils, Vous voulez donc que je la lise ?

*Edouard.* Si je le veux ? Lisez, lisez. Elle est pleine de vous.

*(Le Gouverneur lit :)*

“ Mon papa, maman, mes frères, mes sœurs, rassemblez-vous pour écouter cette lettre. Oh ! si je pouvois vous la porter, vous la lire moi-même ! Mais j'y suis ; je vous vois. Qu'avez-vous à pleurer ? Non vous ne vivrez plus de pain, d'eau & de larmes. Il y a donc sur la terre des âmes généreuses comme dans le Ciel ! Vous ne vouliez pas le croire ; & voilà pourtant celle de Gouverneur de notre Ecole qui en est une. Oui, mon papa, souffrez que je l'appelle mon père, comme vous. Il est aussi le vôtre ; c'est notre sauveur à tous. Il dit que le Roi va vous accorder une pension de quinze cens livres pour nous élever. Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y suis, comme j'y ferai. . . . ”

*(Le Gouverneur s'interrompt, & il voit Edouard à genoux les yeux & les bras élevés vers le Ciel, & le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse, & le relève.)*

Que faites-vous, mon ami ?

*Edouard.* J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

*Le Gouverneur.* Non, mon cher Edouard, gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes & vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin ; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie & la gloire.

*Edouard (avec feu.)* Moi, mon père ? Ah ! s'il étoit en mon pouvoir ? Hâtez-vous, parlez ; dites par quel moyen.

*Le Gouverneur.* Par votre amitié pour mon fils. *(Il court vers la porte de l'appartement.)* Eugène, venez embrasser votre frère.

SCENE

## SCENE IX.

*Le Gouverneur, Le Directeur, Edouard, Eugène.*

*(Les deux enfans se jettent dans les bras l'un de l'autre.)*

*Le Gouverneur.* Edouard, il est digne des sentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

*Edouard.* J'ai bien vu qu'il étoit sensible à mes souffrances.

*Eugène.* Ah ! tu n'en auras plus que je ne les partage, N'est-ce pas, Edouard ? Me le promets-tu ?

*Edouard (lui prenant la main, & la présentant avec la sienne au Gouverneur.)* Eh bien, Eugène lions-nous ensemble dans les mains de notre père. C'est entre nous à la vie & à la mort.

*Le Gouverneur.* Oui, mes enfans, je reçois vos vœux, & je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre histoire, où le guerriers s'unissoient par tous les nœuds de l'honneur & de l'amitié. Que Gaston & Bayard soient vos modèles ! Aimez-vous comme eux, servez, comme eux votre Roi, & mourez, s'il le faut, pour la patrie.

## LA MONTRE.

AU retour d'une visite qu'elle venoit de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentroit chez ses parens d'un air triste & pensif. Elle trouva ses frères & ses sœurs qui jouoient ensemble avec cette joie vive & pure dont le Ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, & de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paroissoit souffrir de l'air de gaieté qui régnoit autour d'elle, & ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisoit pour la tirer de son abattement. Son père qui l'aimoit avec tendresse, fut très inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractère. Il se fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, & lui

demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin, pressée plus vivement, elle lui dit que toutes les petites Demoiselles qu'elle venoit de voir chez son amie, avoient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur soire, quoique, sans vanité, aucun d'elles ne fût si avancée pour les talens & pour l'instruction. Elle cita surtout Mademoiselle de Richebourg, à qui son oncle avoit donné un montre d'or entourée de brillans. Oh ! quel plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si belle montre à son côté !

Voilà donc le sujet de ta peine, lui dit M. de Fonrose en souriant, Dieu merci, je respire. Je te croyois attaquée d'un mal plus sérieux. Que voudrois-tu donc faire d'une montre, ma chere Charlotte ?

*Charlotte.* Eh, mon papa ; ce qu'en font les autres. Je la porterois à ma ceinture, & je regarderois à tout moment l'heure qu'il est.

*M. de Fonrose.* A tout moment ? Tes quart-d'heure sont-ils si précieux ? ou est-ce que les jours de la soumission & de l'obéissance te paroîtroient si longs ?

*Charlotte.* Non, mon papa ; vous m'avez dit souvent que je suis dans la saison la plus heureuse de la vie.

*M. de Fonrose.* Si ce n'est donc que pour savoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin ?

*Charlotte.* Oui ; mais lorsqu'on est en-haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi pour leur demander l'heure. Il faut se détourner & descendre. C'est du tems perdu, au lieu qu'avec une montre, on voit cela tout de suite, sans importuner personne, & sans se déranger.

*M. de Fonrose.* Il est vrai que c'est fort commode, quand ce ne seroit que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie, lorsque, par politesse ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

*Charlotte.* Quel plaisir vous prenez toujours à me désoler par votre badinage !

*M. de Fonrose.* Eh bien, si tu veux que nous parlions plus sérieusement, avoue-moi avec franchise quel est le motif qui te fait désirer une montre avec tant ardeur.

*Charlotte.*



*Charlotte.* Je vous l'ai dit, mon papa.

*M. de Fonrose.* C'est le véritable que je demande. Tu fais que je ne me paie pas de raisons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus sincère amitié que toi même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté : Ho, ho ! voyez quelle belle montre a cette petite Demoiselle ! Il faut qu'elle soit bien riche ! Or, dis-moi si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres, & d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans ! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son père ? En considères-tu davantage celles qui sont plus riches que toi ? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connoitrois pas, au lieu de dire : Voilà une Demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte cette montre ! tu dirois plutôt ! Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette Demoiselle ! Si une montre peut faire honneur, c'est à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, & au goût de celui qui l'a commandée, ou choisie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris, s'il veut en tirer vanité.

*Charlotte.* Mais, mon papa, vous sembleriez toujours me parler comme si c'étoit par ce motif que je l'eusse désirée.

*M. de Fonrose.* Je ne te cacherais point que je le soupçonne terriblement. Tu ne veux pas en convenir encore ; à la bonne heure. Je me flatte de l'amener bientôt à cet aveu.

*Charlotte.* Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre soit un meuble bien utile, puisque vous en avez une, vous qui êtes si Philosophe !

*M. de Fonrose.* Il est vrai que je ne pourrois guère m'en passer. Tu fais que les occupations de mon cabinet sont interrompues par des devoirs publics, qui demandent de l'exactitude & de la ponctualité.

*Charlotte.* Et moi, n'ai-je pas aussi vingt exercices différens dans la journée ? Que diriez-vous, si je ne donnois pas à chacun la mesure du tems qu'il exige ?

*M. de Fonrose.* C'est juste. Tu vois que je ne suis pas obstiné. Quand on m'allègue des raisons frappantes, je m'y rends. Eh bien, chère fille, tu auras une montre.

*Charlotte.* Badinez-vous, mon papa ?

*M. de*

*M. de Fonrose.* Non certainement. Et dès ce jour même; pourvu que tu n'oublies pas de la prendre, quand tu sortiras.

*Charlotte.* Pouvez-vous me le demander? Oh! je suis bien tâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je suis allée chez Mademoiselle de Montreuil.

*M. de Fonrose.* Tu pourras y retourner demain.

*Charlotte.* Oui, vous avez raison. Mademoiselle de Richebourg y sera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

*M. de Fonrose.* Tu fais ma chambre à coucher? A côté de mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

*Charlotte.* Quoi! cette grande Patraque du tems du Roi Dagobert, qui lui servoit peut-être de casserole pour le dîner de ces chiens!

*M. de Fonrose.* Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisoit pas autrement du vivant de mon père. Je l'ai trouvé dans son héritage, & je me faisois un devoir de la garde pour moi-même. Mais, en te la donnant, elle ne sortira pas de la famille; & j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

*Charlotte.* Oui; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grandpapa?

*M. de Fonrose.* Eh, c'est-là précisément où je t'attendois. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguois avec tant d'importance n'est qu'un vain prétexte, dont ta vanité cherchoit à se couvrir, puisque cette montre te rendroit le même service que tu pourrois attendre d'une montre d'or, enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser des vains propos des autres? D'ailleurs ils ne pourroient que faire honneur à ton caractère. La solidité de la montre passeroit pour l'emblème de celle de tes goûts.

*Charlotte.* Mais ne pourrois-je pas en avoir une qui fût en même-tems solide, & d'une forme agréable?

*M. de Fonrose.* Tu crois donc que cela feroit ton bonheur?

*Charlotte.* Oui, mon papa; je me croirois fort heureuse.

*M. de Fonrose.* Je voudrois que ma fortune me permit de te convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles, est frivole & passagère. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderois

garderois guère plus ta montre, qu'au bout d'un mois, tu oublierois de la monter, & que bientôt elle ne feroit pas mieux réglée que ta folle imagination.

*Charlotte.* Ne pariez point, mon papa, vous perdriez, j'en suis sûre.

*M. de Fonrose.* Je ne veux pas aussi parier ; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit risquer l'épreuve, & qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

*Charlotte.* Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse ?

*M. de Fonrose.* Si je le pense, ma fille ? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placé la Providence, & des biens qu'elle nous a départi. Il n'est aucun état si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au Maître d'un vaste Royaume que les Provinces qui le bornent manquent à ses États pour les arrondir. De-là naissent entre les Princes ces guerres cruelles qui desolent la terre ; & entre les particuliers ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrèlent & les avillissent. Quels étoient tes propres sentimens envers Mademoiselle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à son côté ? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoient autrefois vers le sien ? Lui aurois-tu rendu, dans ce moment, ces services dont tu te ferois fait hier une joie si pure ? Mais cette inimitié secrète que sa montre t'inspiroit contre elle, ta montre ne l'inspireroit-elle pas contre toi à tes meilleures amies, & peut-être à tes frères & tes sœurs ? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur & du sang, les plus tendres affections de la nature ? Pourrois-tu te croire heureuse à ce prix.

*Charlotte.* O mon papa, vous me faites frissonner !

*M. de Fonrose.* Eh bien, ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits déraisonnables qui troublent ton repos ? Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition

tion où le Ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture saine & abondante, des vêtemens propres & commodes pour toutes les saisons ? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société ? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans ! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier & tes boucles d'oreilles de perles fausses ? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses ? Encore te faudra-t-il de plus des dentelles, de riches étoffes, & des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, & visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, & des ameublemens précieux ? Vois combien une première fantaisie satisfaite, engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusques à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, & regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumoient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te seroit arrivé à toi, à tes sœurs & à tes frères, si ma tendresse & mes réflexions ne m'avoient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse auroit peut-être ménagé mes forces, autant qu'il auroit flatte ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction & vos plaisirs, j'aurois été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin, quel auroit été mon sort & le vôtre ? Je vous aurois vu croître dans le desordre & la stupidité. Je n'aurois pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurois refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurois languï long-tems dans les mepris d'une

juste



juste misère. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur ses devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurois laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite ? J'aurois fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir & de la terreur ; & vos malédictions m'auroient poursuivi jusques au-delà de ma tombe.

O mon papa ! quelle étoit ma folie, s'écria Charlotte en se jettant à son cou ! Non, non, je ne veux plus de montre ; & si j'en avois une, je vous la rendrois à l'instant.

M de Fonrose charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment & de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa première gaieté ; & lorsqu'elle voyoit quelque bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre, que de lui porter la plus légère envie.

## CAROLINE.

L'AIMABLE petite Caroline dont je vous ai déjà parlé quelquefois, étoit allée à la campagne avec sa mère à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de souliers neufs ; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mère en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, & de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mère eut essayé les siens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire prendre mesure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-tems attendue, se retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée que Caroline reparoit tout-à-coup.

Où étiez-vous donc ma fille, lui dit sa mère ?

La,

Là, maman, répondit-elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas sortie, lorsque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien, est-ce que votre cordonnier vous fait pure ?

Non, maman ; mais il auroit bien vu à mes souliers que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire ; il auroit cru que je lui aurois ôté ma pratique. Le pauvre M. David ! il auroit été tout fâché !

## LES OIES SAUVAGES.

**L**E jeune Raimond voyoit un jour une troupe d'oies sauvages qui traversoient les airs à demi cachées dans les nues ; & il admiroit la hauteur & l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près de lui : Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez soin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre basse-cour : mais les oies sauvages, qui les nourrit ?

*M. de Laval.* Personne, mon ami.

*Raimond.* Comment font-elles donc pour vivre ?

*M. de Laval.* Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des aîles ?

*Raimond.* Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler ?

*M. de Laval.* C'est que toutes les bêtes apprivoisées font des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces & de leur instinct.

*Raimond.* Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

*M. de Laval.* Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin ; mais tu fais dans quelles vues ; pour les manger aussi-tôt qu'elles seront engraisées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la vie sociale. Un homme qui seroit assez lâche pour se reposer entièrement sur les autres du

du soin de sa subsistance, perdrait toute l'énergie de son esprit, & seroit obligé de se vendre pour un morceau de pain. Celui qui se sent au contraire assez de courage pour pourvoir de lui-même à ses nécessités, jouit d'une noble indépendance, & ne perd rien de la rigueur de son ame. Ce n'est pas que chacun de nous doive vivre à part, uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux, dont je te propose l'exemple, forment entre ceux des sociétés fort bien réglées. On les voit couvrir les œufs & soigner les petits des mères qui perdent la vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement, lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les autres, & leur faciliter le voyage. Raimond ces deux espèces d'oiseaux n'en formoient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a mis entre eux leur manière de vivre.

*Raimond.* O mon papa ! ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vive ceux qui savent fendre les airs !

## UN PETIT PLAISIR,

## CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

*Louise.*

**B**ONJOUR, ma petite maman. Voyez-vous ? nous sommes déjà prêtes. Oh ! si le bateau pouvoit arriver tout de suite !

*Mde. Delorme.* Patience, il n'est que six heures. Venez, nous pourrons en attendant, faire quelque tours dans le jardin.

*Henriette.* Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer, sans perdre une minute. *Elles courent dans le jardin, & entraînent leur mère vers l'allée.*

*Charlotte.* Ah, ma chère maman, comme le tems est beau ! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la rivière ! On diroit qu'il y jette des millions de diamans. Ce sera un plaisir !

plaisir ! un plaisir ! n'est-il pas vrai ? Quelle joie de revoir la bonne Marthe qui a servi si long-tems chez nous !

*Mde. Delorme.* Oui, mes enfans, elle sera bien-aïse de vous voir aussi, j'en suis sûre.

*Henriette.* Combien y a-t-il d'ici chez elle ? Nous serons à-peu près une heure sur l'eau : ensuite il y aura bien trois quarts-d'heure de marche ; car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

*Charlotte.* Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeuner. Et après cela, dites-nous encore, ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir ?

*Mde. Delorme.* Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueiller des fleurs, & attraper des papillons.

*Charlotte.* Laissez-moi vous conduire. J'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous menerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

*Mde. Delorme.* Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrions nous asseoir à l'ombre sur la rive, & je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

*Henriette.* Ah ! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires ?

*Mde. Delorme.* Tu verras.

*Charlotte.* Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée : & alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, & entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

*Henriette (qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.)* Le bateau ! le bateau ! Le voici qui vient, ! Où est Louise ? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend ? Louise (*Elle court vers elle.*) Louise ! le bateau ! le bateau !

*Louise. (accourt en sautant.)* Le bateau, ma sœur ! Oh ! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre sols. Il y a là-bas une femme & un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

*Mde. Delorme.* Où as-tu donc vu ces pauvres gens ?

*Louise.*



*Louise.* Le Jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du monde. Deux pauvres enfans sont venus à moi. Oh ! maman, comme ils sont déguenillés, & comme ils ont l'air d'avoir faim ! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin.

*Mde. Delorme.* Venez, mes amies, il faut les aller voir.

*Louise.* Oui, oui, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterois quelque chose. *(Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte un autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.)*

*Mde. Delorme.* *(Bas.)* O Dieu quelle misère *(Haut.)* Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc ?

*La pauvre Femme.* Du bord de la mer, ma bonne Dame. Mon mari étoit pêcheur ; on est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau de Roi. Il est revenu rongé de scorbut & de misère. Il avoit perdu ses forces, & ne pouvoit plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînoit trop long-tems. Nos créanciers ont pris ce qui nous restoit ; & comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de sa bouche, & de celle de ses enfans, pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin ; & quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussi tôt que je me suis un peu rétablie j'e n'ai pas voulu être plus long-tems à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une Dame que j'ai servie autrefois à Abbeville. Mais il y a bien loin encore, & je ne fais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

*Mde. Delorme.* Et quel est ce vieillard ?

*La pauvre Femme.* C'est mon père, ma bonne Dame. Il a toujours vécu avec nous, & je me faisois une joie de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Helas ! c'est sa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée ; mais la fatigue a enflammée

flammée la plaie. Sa jambe est toute enflée, & il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes douleurs. Si vous voulez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panser, & un morceau de pain pour mes pauvres enfans.

*Mde. Delorme.* Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre, Et asseyez-vous sur ces sieges. (*Elle s'éloigne avec ses filles qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné son attendrissement par des larmes. Louise a partagé entre les enfans des petits gâteaux qu'elle avoit dans sa poche pour le voyage. Henriette après avoir donné la main au vieillard pour le soutenir, est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue & d'épuisement.*)

*Mde. Delorme.* (*A ses filles en marchant vers la maison.*) Eh bien, que dites-vous de ces malheureux ? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garderobe de votre père chercher du linge, des bas & des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

*Charlotte.* Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misère. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils alloient tomber malades sur la route ! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres ! Si vous leur donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, & qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette Dame qu'ils vont chercher ?

*Mde. Delorme.* Me connois-tu assez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, si je le pouvois ; Mais, hélas ! ce n'est pas en mon pouvoir. Tu fais que nous ne sommes pas riches ; je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudroit pour cela ?

*Charlotte.* S'il ne falloit que ce que nous avons ?

*Henriette.* Ah ! ce seroit de bon cœur.

*Mde. Delorme.* Et combien avez-vous ?

*Charlotte.* J'ai six francs, moi.

*Henriette.* Moi, trois livres.

*Mde. Delorme.* Et toi, Louise.

*Louise.* Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sols que j'avois dans la poche du pauvre vieillard.

*Mde.*

*Mde. Delorme.* Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux. Cela ne suffiroit pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la somme.

*Charlotte.* Et lequel, s'il vous plaît ?

*Mde. Delorme.* Je n'ose vous le dire.

*Henriette.* Pourquoi donc ?

*Louise.* Dites, dites toujours, maman.

*Mde. Delorme.* Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-tems que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusée bien des choses pour en faire les frais. Car il ne faut pas seulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe, pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse : mais il vous appartient, & vous êtes libres d'en faire tel usage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il seroit possible d'avoir un charriot pour les pauvres gens, & de les défrayer sur la route jusques à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand ; je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

*Louise.* Oh ! ce seroit bien fâcheux.

*Mde. Delorme.* J'en aurois moi même quelque regret. Louise. va dire au batelier de préparer sa voile.

*Louise.* Tout-à-l'heure, maman. (*Elle reste, & regarde ses sœurs.*)

*Henriette.* Nous n'avons encore rien décidé.

*Charlotte.* Je fais bien ce que j'aurois à faire, pour moi.

*Henriette.* Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

*Louise.* Moi, mes sœurs ? Il n'y a que Marthe qui me fâche ; mais je lui écrirai.

*Charlotte.* (*avec joie.*) Eh bien maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

*Mde. Delorme.* Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le tems est beau, & quel plaisir nous aurions dans notre promenade !

*Charlotte.* Ah ! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendrait cette pensée : Tu te fais voiturier bien à ton aise, & toute une honnête famille meurt de lassitude par ta dureté !

*Henriette.*

*Henriette.* Ne sont-ils pas de la même espèce que nous ? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en passant.

*Mde. Delorme.* Tu ne dis rien, Louise ?

*Louise.* Maman, je pensois que tout notre plaisir n'est pas perdu. Nous accompagnerons la charrete un petit bout de chemin. Ce sera toujours une promenade.

*Mde. Delorme. (en les embrassant.)* O mes cheres filles ! qu'elle félicité pour moi de vous voir des cœurs si compatissans & si généreux ! Vous ne manquerez jamais de plaisirs sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations & de vos sacrifices. Venez ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance. *(Madame Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant sa journée. Les trois petites Demoiselles vont & viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vicillard. Henriette & Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mère.)*

*Henriette.* Ah, ma chere maman ! il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait & Louise, du pain. Ils se pressoient autour de leur mère, en frappant dans leurs mains de surprise & de joie.

*Louise.* Je craignois qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paroissent affamés.

*Charlotte.* Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau, jusqu'à ce qu'elle eut donnée à manger à son petit frère qui ne fait pas encore se nourrir tout seul.

*Mde. Delorme.* La pauvre fille est bien à plaindre. Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura pas le tems de s'instruire ; & la voilà pour toute sa vie une femme très-misérable : au lieu que si elle avoit le moyen d'apprendre un métier, elle pourroit un jour être fort utile à sa mere, & l'aider à nourrir les autres enfans.

*Louise.* Eh bien, maman, faites une chose. Mettez-la près de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre & tricoter, ensuite vendre son ouvrage, & en envoyer l'argent à sa famille.

*Henriette.* Ce n'est pas une mauvaise tournure, au moins, dont Louise s'est avisée.

*Charlotte.*



*Charlotte.* Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pensez-vous, si cette bonne fille alloit devenir fainéante comme la vicille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle en revint à mendier, & nous ne l'aurions servie en rien du tout.

*Mde. Delorme.* Mais savez-vous bien, mes enfans à quoi vous vous engagez ? Prenez-y garde.

*Charlotté.* A quoi donc, maman ?

*Mde. Delorme.* Jé vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison, il faudra lui donner des habits, & je n'en ai guères le moyen. Je me trouverois obligée de retrancher sur les vôtres ce que les siens pourroient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulois vous faire présent, vous ne pourriez en avoir que de toile : au lieu de plumes & de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout simple sur votre chapeau ; & je ne vois plus que la serge & l'étamine pour faire vos déshabillés.

*Charlotte.* J'avois pourtant dit à Rosalie que j'aurois bientôt un habit de soie tout comme elle.

*Henriette.* La toile ne pare jamais si bien, n'est-il pas vrai ?

*Mde. Delorme.* Non, sans doute.

*Henriette (après avoir fait quelques réflexions.)* Mais si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille seroit encore bien plus triste figure avec ses haillons.

*Charlotte.* Et puis, si elle les portoit plus long-tems, ne courroit-elle pas le risque de devenir malade ? Vous m'avez dit souvent que rien n'étoit si mal-sain que la malpropreté.

*Mde. Delorme.* Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi, Louise, que dis-tu de ma proposition ? Serois-tu contente de porter un habit de laine ?

*Louise.* Oh, très-contente, maman : on n'en faute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie.

*Mde. Delorme.* Voilà qui s'arrange à merveille ; cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrois la préférence ; mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger ; les soins

du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est à toi que je le destine, Henriette.

*Henriette.* Ah ! grand merci, maman.

*Mde. Delorme.* Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne fais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois, tu es vive & emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitois, je serois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien, oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance ?

*Henriette.* Oh, maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurois parié sur ma vie, que cela ne me seroit plus arrivé. Bon ! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chauffant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma sœur, & que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte ; mais c'étoit fait.

*Mde. Delorme.* Il est singulier que les enfans qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en aient presque jamais pour les autres. Vraiment, tu jouerois un joli personnage dans la société, si tu laissois invétérer en toi ce défaut !

*Henriette.* Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

*Charlotte.* Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverneur.

*Henriette.* Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, & qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente & plus douce envers une élève. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

*Mde. Delorme.* Avec de pareils sentimens, je ne suis plus inquiète de ta résolution. Ah cà, Louise, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises & ses bas.

*Louise.* Oh, je m'en charge de tout mon cœur ; je crainois qu'Henriette ne pût pour elle toute la besogne.

*Mde. Delorme.* Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

*Charlotte*

*Charlotte.* Oui, maman, je serai l'inspecteur général.

*Mde. Delorme.* Allons, mes filles, hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espère que leur joie vous servira d'encouragement & de récompense.

## MATILDE.

**V**OUS vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régnées cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêchées, pendant quelque tems, de répondre à votre flatteuse impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéressant, auquel elles ont données occasion.

J'étois à Windsor chez une jeune Dame, qui, par les principes éclairés qu'elle transmet à ses enfans, justifie si bien le choix qu'on a fait de sa respectable mère pour présider à l'éducation d'une auguste famille. Nous nous amusons à de petits jeux de société, lorsqu'il survint un orage furieux. Le tonnerre rouloît avec un fracas épouvantable, dont toute la maison étoit ébranlée, tandis que les éclairs sembloient à chaque instant l'embrâser. Une jeune Demoiselle de la Compagnie ne put se défendre de quelque émotion. On entendoit aussi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Matilde avoit disparue. Sa mère qui passoit dans la chambre voisine, l'aperçut agenouillée dans un coin.

*La Merc.* Que faites-vous-là, ma fille ?

*Matilde.* Oh ! rien, maman.

*La Merc.* Est-ce que vous êtes effrayée de l'orage ?

*Matilde.* Non, maman ; vous n'avez appris à ne pas le craindre ; & vous avez bien vu que je ne le craignois pas tout-à-l'heure.

*La Merc.* Pourquoi donc êtes-vous à genoux ?

*Matilde.* C'est que j'ai vu frissonner Elise, j'ai entendue crier Kitty ; cela m'a fait de la peine. Je priois Dieu pour elles, & pour tous ceux qui ont peur.

LA SUITE  
DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR *de l'Ecole Militaire.*

M. DE BELLECOMBE.

MDE. DE BELLECOMBE.

EDOUARD,

PORPHIRE,

TIMOLEON,

CECILE

JOSEPHINE,

LA PIPE, *vieux Sergent.*

} *leurs enfans.*

*La Scene se passe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.*

SCENE I.

*Porphire, Timoléon, Cécile, Joséphine, La Pipe.*

*(Cécile & Joséphine sont occupées l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table. Porphire fait l'exercice avec la béquille de la Pipe.)*

*La Pipe (à Porphire.)* APPRETEZ vos armes, — En joue. — Feu. — Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi ma béquille. *(A Cécile & à Joséphine, en allant vers elles.)* Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres.

*Cécile.* Y penses-tu, la Pipe ?

*Joséphine.* Des Demoiselles ?

*La Pipe.* Qu'importe ? Dans la maison d'un militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grace que sous un fusil.

*Cécile.*



*Cécile.* Oui, sur-tout quand c'est une béquille qui le représente.

*La Pipe.* Il est vrai; mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par-dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah! le pauvre la Pipe! Pauvre la Pipe! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mousquet! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

*Porphire.* Mais à ton âge, tu serois déjà retiré du service.

*La Pipe.* Qu'appellez-vous retiré? Je serois mort soldat, sans ma jambe de bois. Maudite jambe! Il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connois plus; je me sens près d'entrer en fureur.

*Timoléon.* Que veux-tu? c'est un fruit de la guerre.

*Joséphine.* Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

*La Pipe.* Oui, vous avez raison, je serois mieux d'en rire. Après tout, c'est ma Croix de S. Louis, à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée sous le feu, elle ne seroit pas aujourd'hui si sèche. J'en connois qui ne sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du canon; & je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux, vous servirez un jour. Ah! perdez-moi bras & jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contusion à votre honneur.

*Timoléon.* Va, je te le promets.

*Porphire.* Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

*La Pipe.* Oui, votre père & moi, Bellecombe & la Pipe! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous ferez toujours les premiers à votre devoir.

## SCENE II.

*Timoléon, Porphire, Cécile, Joséphine, La Pipe, M. de Bellecombe, (qui est entré vers la fin de la scène précédente.)*

*(Les enfans l'aperçoivent, courent vers lui, & crient à la fois :) Ah, mon papa! mon papa!*

*M. de Bellecombe (en les embrassant.)* Bonjour, mes bien-aimés. (*Il tend la main à la Pipe.*) Bonjour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

*La Pipe.* Oh, mon Capitaine, je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas; mais quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret.

*M. de Bellecombe.* Pourquoi donc, je te prie ?

*La Pipe.* C'est que je vois alors tout ce que cela produit. Oui, n'est-ce pas ? je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les renvoie un jour, comme vous, sans récompense, après avoir servi dans leurs plus belles années ?

*M. de Bellecombe.* A quoi bon me le rapeller, puisque moi-même j'ai cessé de m'en plaindre ?

*La Pipe.* Je m'en plaindrai pour vous & pour moi jusques à la mort. Mille bombes ! n'est-ce pas une horreur ! Me reformer, moi, la Pipe, pour une jambe de moins ! Un soldat est toujours bon, quand il lui reste le cœur & la tête. Si on craint que des estropiés ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles. Faites-m'en un corps à part. N'en déplaîse à Picardie, Champagne & Navarre, ce sera le premier de tous, j'en réponds.

*M. de Bellecombe (en souriant.)* Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure & de jeunesse !

*La Pipe.* Vous me fâchez de rire, quand vous devriez tempêter plus que moi. Je suis un pauvre hôte sans conséquence, que l'on croit ne devoir plus regarder, lorsqu'il n'a pas tous ses membres. Mais vous, d'un sang noble, vous qui vous êtes distingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de blessures, être renvoyé sans pension, lorsque vous avez une famille nombreuse à soutenir, cela crie vengeance à la terre & au ciel.

*M. de Bellecombe.* Je n'ai pas de reproches à me faire. Il en est de plus malheureux. (*Il se tourne vers ses enfans qui paroissent émus & troublés.*) Mes petits amis, vous avez assez travaillé ce matin pour prendre un peu de relâche. Allez embrasser votre maman.

*Les Enfans.* Oui, oui, mon papa, & nous reviendrons tout de suite à l'ouvrage.

## SCÈNE III.

*M. de Bellecombe, La Pipe.*

*M. de Bellecombe.* Mon ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables. Ce sentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames. Il les rendroit faux, misanthropes & personnels. D'ailleurs, ils sont destinés à vivre d'honneur & de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris ?

*La Pipe (avec un ton d'ironie.)* Vous avez raison de défendre les hommes ; ils vous ont bien traité, les ingrats.

*M. de Bellecombe.* Il en est plus de bons que de méchans ; & quand il n'y auroit que toi seul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

*La Pipe (en lui serrant tendrement la main.)* O mon Capitaine !

*M. de Bellecombe.* Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas à ton amitié que je dois la vie ?

*La Pipe.* Boa ! si je vous l'ai sauvée, je vous le devois bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous, la Pipe n'auroit été qu'un ivrogne, un querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'est vous qui en avez fait un brave homme. Je serois resté toute ma chienne de vie simple soldat, si l'on m'avoit laissé croupir dans mes vices. De guichet en guichet je me suis avancé. Dieu merci, me voilà sergent. Au moyen de ce titre, on est, je crois, quelque chose dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de Colonel. Mais, ô maudit boulet ! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les grades ?

*M. de Bellecombe.* Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos, cela vaut bien les honneurs.

*La Pipe.* Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai souffrir. La récolte de votre petit champ vous a manquée cette année. Je vous suis peut-être à charge, mon Capitaine ?

*M. de Bellecombe.* Que dis-tu, mon ami ? Un enfant l'est-il jamais à son père ; & n'es-tu pas un de mes enfans ?

fans ? Dieu merci, j'aurai du pain encore : si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, & autant que moi.

*La Pipe.* Eh bien, je la prendrai : mais j'espère que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

*M. de Bellecombe.* Tant mieux. J'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc ?

*La Pipe.* Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer de lui tricoter des bas pour les vendre ?

*M. de Bellecombe.* C'est bien, cela t'occupera du moins.

*La Pipe.* Comment, c'est bien ? quel plaisir d'affommer ce drôle de ma béquille !

*M. de Bellecombe.* Je me flatte que ce n'est pas là ce bon travail dont tu me parlois que d'affommer les gens ?

*La Pipe.* Ce seroit toujours cent fois mieux. Vraiment, il seroit beau voir la Pipe tricoter comme une femme ? Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée : Tu peux donc travailler ? J'allai chez un fourbisseur. Je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames, & les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres & des épées ; & puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon Capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

*M. de Bellecombe.* Non, mon ami, garde-les pour toi. Un coup de vin est de tems en tems nécessaire à ton âge.

*La Pipe.* Du vin ? Oh ! je ne m'y jouerai plus. Nous nous connoissons trop bien l'un & l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

*M. de Bellecombe.* Tu peux avoir d'autres besoins ; moi, je n'en ai aucun.

*La Pipe.* Oui, lorsque vous manquez de tout ! lorsque vous ne vivez que de pain & d'eau avec votre famille ! C'est aussi trop fier, mon Capitaine. Vous me refusez, parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe ! qui m'a empêché d'être un Chevert !

*M. de Bellecombe.* Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de personne au monde, ce ne seroit que du Roi ou de toi.

*La Pipe.* Comment ! Tous les deux sur la même ligne ?

*M. de*



*M. de Bellecombe.* Mon Roi n'est que mon Maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami; & tu es le seul que j'aie sur la terre.

*La Pipe* (*se jettant dans ses bras.*) Eh bien, mon ami Capitaine, prenez donc mes dix fols.

*M. de Bellecombe.* Je t'ai dit que je n'en avois pas besoin, je ne t'ai pas trompé. Mais écoute. Il peut venir un tems où une plus forte somme me seroit nécessaire. Fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

*La Pipe.* Oh, je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, & mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac; & je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de casser ma Pipe.

*M. de Bellecombe.* Fort bien, mon enfant. Vas-en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir Madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

*La Pipe.* Oui, mon Capitaine. Aussi-bien j'ai besoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la pensée d'une bataille.

SCENE IV.

*M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe.*

*Mde. de Bellecombe.* Que s'est-il passé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfans. Il m'a semblé voir sur leurs traits une altération qui ne leur est pas ordinaire. Je n'ai pas voulue leur en demander la cause; j'ai mieux aimée venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami. Nous est-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puisse adoucir dans ton ame par mes consolations.

*M. de Bellecombe.* Non, chere épouse, avec les secours que je trouve dans ta tendresse, je puis supporter tous les malheurs; & s'il m'en survenoit d'imprévus, je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais rassure-toi. Notre condition, graces à Dieu, n'est pas empirée.

*Mde. de Bellecombe.* D'où peut donc venir cet air de tristesse que j'ai remarqué dans nos enfans?

*M. de Bellecombe.* C'est que notre vieux soldat, par un excès de zèle & de amitié s'est emporté, en leur présence, jusqu'à des plaintes amères sur l'injustice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inspirât du découragement ; & je te les ai envoyées pour en effacer l'impression par tes caresses.

*Mde. de Bellecombe.* Les pauvres petits malheureux ! Hélas ! ils ne savent pas à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre !

*M. de Bellecombe.* J'espère que leur sort ne fera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusques ici du moins je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

*Mde. de Bellecombe.* Quoi ! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer ?

*M. de Bellecombe.* Ils ne les ont jamais connues : elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auroient-elles servies qu'à les amollir, à énerver leurs forces comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste, & de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusemens puériles & frivoles, ils savent déjà trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le Ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience & sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je chère épouse ? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrâce l'état dans lequel le Ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde, aurions-nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime & de respect que nous a donné l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur ? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherchés des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, & qui, peut-être, les eussent aggravées par leurs perfidies, tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance, & par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers alimens de la vie ! Nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons chaque jour de leurs progrès

progrès & de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles & généreux qu'ils expriment déjà, sont notre ouvrage. Ce sont nos leçons & nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle. Et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

*Mde. de Bellecombe.* O cher & digne époux, comme je sens mon ame s'élever par ton courage.

*M. de Bellecombe.* C'est ta constance qui, jusqu'à présent, l'a soutenue. Livré à moi seul, j'aurois succombé sous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, & vaincre toutes les foiblesses de ton sexe, pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi ?

*Mde. de Bellecombe.* Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices. Ils ne font rien pour une mère. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois, à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfans ! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la Cour ? Penses-tu que de nouvelles démarches ne seroient pas enfin plus heureuses ?

*M. de Bellecombe.* Tu fais quel a été le succès des premières. Si je n'ai pu rien obtenir, lorsque mes services récents parloient en ma faveur, si le traître qui m'abusoit par les dehors de l'amitié, a refusé lâchement d'appuyer mes justes demandes, de peur d'user son crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années ? La longueur même de mon silence serviroit de prétexte à de cruels refus. Ils rouvriroient des plaies à peine refermées dans mon cœur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets ; je n'irai pus du reste n'acheter que des remords.

*Mde. de Bellecombe.* Quoi, mon ami. . .

*M. de Bellecombe.* Oui, quand il ne m'en coûteroit que le tems précieux que je déroberois à l'instruction de mes fils. Si j'osois me permettre quelques espérances, & qu'elles fussent encore trompées, je sens que je ne pourrois y survivre, ou je traînerois des jours insupportables dans l'amertume & dans le désespoir. Non, chere épouse, n'imitons

pas les pères qui croient avoir tout fait, en abandonnant, avec regret, à l'éducation de leurs enfans une partie de leur superflu. C'est par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre sang. Vivons de pain, & qu'ils soient dignes de nous !

*Mde. de Bellecombe.* Ils le feront, mon ami, nous n'avons pas engendré des monstres.

*M. de Bellecombe.* J'ai déjà conçu cet espoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte & sensible, de la franchise, du courage & de l'élévation, toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs, les plus puissans sur de grands caractères, des obstacles à vaincre, & par-là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, sur-tout depuis deux ans, se livrer à l'étude, & en dévorer les plus épineuses difficultés ! Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action ! Je voyois sa pensée le porter sans cesse dans les plus beaux siècles de Sparte & de Rome, pour y rechercher avec avidité jusqu'aux moindres détails de l'enfance des Héros. Comme les premières années de Cyrus ainsi que de Bayard l'enflammoient d'une émulation de tempérance, de grandeur d'ame & de fermeté. Je crois qu'il ne lui manquoit qu'une circonstance heureuse pour moutrer déjà ce qu'il peut un jour.

*Mde. de Bellecombe.* Mais dans la position où il se trouve, quand est-ce que cette circonstance pourra s'offrir ?

*M. de Bellecombe.* Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand cœur la fait naître, lorsqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

## SCENE V.

*M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Porphire, Timoléon, Cécile, Joséphine.*

*Porphire.* Mon papa, vous parliez, je crois, de mon frère ?

*M. de Bellecombe.* Il est vrai, mon fils. Tu fais qu'il n'est pas un moment dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

*Joséphine.* Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles ?

*M. de*



*M. de Bellecombe.* Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez pour savoir tout ce qu'il fait, sans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il songe à me donner des marques de sa tendresse par son exactitude à ses exercices, & son application à ses travaux. Porphire, j'espère que sa bonne conduite te servira dans quelque tems de recommandation pour être admis dans l'Ecole.

*Porphire.* Mon papa, je dois y entrer avant mon frère. Je veux à mon tour avoir une bonne porte pour lui.

*M. de Bellecombe.* Je comptois en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens & sans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous surpasser à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi, vous voyez d'un côté quelle honte, & de l'autre, quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

*Porphire.* Mais, mon papa, la Pipe disoit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services ?

*Timoléon.* Je suis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

*Joséphine.* Oui ; je voudrois bien savoir pourquoi le Roi vous a laissé dans l'oubli ?

*M. de Bellecombe.* C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses, ou que les charges de sa Couronne gênent ses généreuses dispositions. D'ailleurs j'ai négligé de solliciter sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeler ses yeux sur moi ; & c'est alors que je jouirois doublement de ses bienfaits.

*Porphire.* Oh, s'il ne tient qu'à mon courage. . .

*Timoléon.* Quoi ! nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous !

*M. de Bellecombe.* Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtée à votre mere & à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, & même avec une joie bien vive. Le Ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vous alliez le tromper  
un

un jour ! si le fruit de tant de peines devoit être perdu ! Comment vous présenter cette affreuse image ? Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mère à la désolation, & votre père descendant avec déshonneur dans le tombeau.

*Porphire.* Non, non, C'est nous offenser que de craindre.

*Timoléon.* Oui, si vous nous aimez, soyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

*M. de Bellecombe.* J'ai mis en vous mon existence entière. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre au mourir.

*Porphire.* Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines !

*Timoléon.* Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir !

*M. de Bellecombe.* Eh bien, J'en reçois devant le Ciel cette assurance ; & je n'ai plus rien à désirer. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

*Cécile.* O mon papa ! Que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux.

*M. de Bellecombe.* Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir au sein de ma retraite des joies douces & paisibles d'un père. Que manqueroit il un jour à ma félicité, si tandis que mes fils honoreront ma vieillesse par leurs talens & leurs grandes actions, mes filles la soulageront par leurs soins, & la pareront de leurs vertus ? Si je les voyois se rendre dignes des nobles établissemens que leur nom & la gloire de leurs frères peuvent leur procurer ? (*Il va prendre par la main Madame de Bellecombe, que l'excès de sa sensibilité a rendue muette pendant toute cette scène.*) O chère Epouse ! conçois-tu nos transports ! Voir l'honneur & la joie se repandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître !

*Porphire.* Vous ne dites rien, maman ?

*Cécile.* Maman, vous pleurez ?

*M. de Bellecombe.* C'est de joie, mes enfans. je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre père vient de se peindre.

*Porphire.* Oh, nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes sœurs jurons-le tous ensemble à ses genoux. J'en réponds au nom d'Edouard, comme pour moi-même. (*Il tombent aux genoux de leur mère, qui les relève & les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, & les serre contre son cœur.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

*M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Porphire, Timoléon, Cécile, Joséphine, La Pipe.*

*La Pipe (en se précipitant dans la chambre.)* O mon Capitaine, mon Capitaine !

*M. de Bellecombe.* Qu'est-ce, mon ami ?

*La Pipe.* Je viens de le voir. Il arrive.

*M. de Bellecombe.* Qui donc ?

*La Pipe.* Lui, vous dis-je ; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon Capitaine.

*M. de Bellecombe.* Edouard ?

*Mde. de Bellecombe.* Mon fils ?

*Porphire.* Mon frère ?

*Cécile & Joséphine.* Où est-il donc ? Où est-il donc ?

*Timoléon.* O mon cher la Pipe ! est-ce bien vrai ?

*La Pipe.* Quand je vous le dis. Il a failli me renverser par terre, en se jettant sur moi. Il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant ! toujours le même ! Il me fuit. Il va monter.

*Mde. de Bellecombe.* Pourquoi revient-il ? O Ciel ! il n'y a que dix jours qu'il est dans son école. L'en aurait-on déjà. . . . .

*M. de Bellecombe (l'interrompant.)* Que dites-vous, Madame ? Soupçonner mon Edouard. Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé.

*Mde. de Bellecombe.* Pardonne à mon inquiétude. Cependant que devons-nous penser, mon ami ?

*M. de Bellecombe.* Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'est point. (*Il court à sa rencontre.*)

SCÈNE VII.

*M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Edouard, Porphire, Timoléon, Cécil, Joséphine, La Pipe.*

*Edouard (se jettant dans les bras de son père.)* O mon papa, mon papa ! quelle joie de vous revoir.

*M. de Bellecombe.* Embrasse-moi, mon fils ! Encore une fois ! quel est donc le sujet qui te ramène auprès de nous ?

*Edouard.*

*Edouard.* Il est là-dedans. Lisez, Lisez. (*Il lui donne des papiers.*)

(*Il court ensuite à sa mère, & se précipitant à son cou :*)

O ma chère maman ! vous ferez bien contente. (*Il se retourne vers ses frères & ses sœurs, & les embrasse.*) Bonjour mes frères. Bonjour mes petites sœurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas ? Vous ne ferez pas fâchés de mon retour, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

*Joséphine.* Oh, nous en sommes déjà bien-aîsés, sans le savoir.

*Edouard.* J'avois écrit à mon papa pour lui annoncer de bonnes nouvelles. Mais j'ai tant prié le Gouverneur qu'il m'a permis de les apporter moi-même. Cela ne vaut-il pas mieux ?

*Cécile.* Oh, sûrement, sûrement.

*M. de Bellecombe* (*interrompant sa lecture.*) Que vois-je ! Une pension de douze cens livres pour moi, & de trois cens pour mon fils, que le Roi nous accorde !

*Mde. de Bellecombe.* O Ciel ! est-il possible ?

*La Pipe.* Mille bombes ! Si c'étoit vrai !

*Tous les Enfants.* Comment ! comment, mon papa !

*M. de Bellecombe* (*d'un ton calme.*) Tiens chère épouse lis toi même. (*Avec transport.*) Quel est cet homme généreux qui a daigné porter mes services au pied du trône, quand tout le monde sembloit m'abandonner ? Le Roi fait donc enfin que je ne l'ai pas servi sans gloire. O mon Prince ! je pouvois vivre heureux privé de tes dons ; mais non de ton estime. Edouard, à qui dois-je ce noble bienfait ?

## SCÈNE VIII.

*Le Gouverneur de l'Ecole Militaire, Eugène son fils, M. de Bellecombe, Mde. de Bellecombe, Edouard, Porphire, Timoléon, Cécile, Joséphine, La Pipe.*

(*Edouard court vers la porte, sort avec précipitation, & rentre aussi-tôt, en tenant le Gouverneur par la main.*)

*Edouard.* Le voici, le voici, mon papa ! Voici notre bienfaiteur, & mon second père ! Voyez aussi mon frère Eugène que je vous présente. Un nouveau fils pour vous & pour maman.

*Le*



*Le Gouverneur.* Daïgnez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une manière si brusque. Je n'aurois pas voulu perdre la scène attendrissante dont je suis témoin.

*M. de Bellecombe.* Jouissez-en, Monsieur, puisqu'elle est votre ouvrage.

*Mde. de Bellecombe.* Je sens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

*Le Gouverneur.* Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle. Mais je n'en suis pas le héros. C'est à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

*Mde. de Bellecombe.* A mon fils ?

*M. de Bellecombe.* A mon Edouard ?

*Le Gouverneur.* Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former son cœur & son esprit. Il s'en privoit à son tour pour acquitter, à votre insu sa reconnaissance. Pardonnez, Monsieur, si je parois instruit d'un secret de l'intérieur de votre maison. Votre fils ne l'a point trahi. C'est moi qui l'ai surpris dans le fond de son cœur. Depuis son entrée à l'Ecole, il ne vouloit prendre que les plus grossiers alimens. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. Ce n'est qu'en m'insinuant dans son ame par des caresses, que je l'ai pénétré. Il ne vouloit pas être plus heureux que son pere, qui avoit tant souffert pour lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en faire instruire notre juste Monarque. Le tendre sacrifice de votre fils parloit tout seul en votre faveur. De plus, votre nom se trouvoit avec une distinction flatteuse dans sa mémoire. Il a dit (ce sont ses propres paroles :) Qu'il s'estimoit heureux de pouvoir récompenser vos anciens services, & le soin que vous preniez de lui former, dans vos enfans, des sujets d'une si grande espérance. Le digne Ministre m'a même rapporté que tandis que ces mots sortoient de sa bouche, une de ses larmes avoit coulée sur votre brevet.

*M. de Bellecombe.* O Monsieur, pardonnez à la foiblesse de la nature ! J'avois des forces pour supporter le malheur. Je n'en ai point pour résister à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'est donc ainsi que tu fais aimer ton pere !

*Edouard.* Ah ! je n'ai fait pour vous qu'un moment, ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années. (*Il se retourne vers sa mere, & la voit prête à s'évanouir.*) Ma-

man, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à présent que vous êtes riche. Ma petite pension est pour vous. (*Mde. de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, & l'accable des plus tendres caresses.*)

*Le Gouverneur.* Dieu! quel tableau touchant! Mon brave Edouard, vous souviendrez-vous que je veux être aussi votre père?

*Edouard.* Oh, toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugene. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

*Eugene.* Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.*)

*Le Gouverneur.* J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous pour lui faire respirer les sentimens & les vertus qui regnent dans votre maison. Il avoit su démêler, avant moi, le cœur d'Edouard; & c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

*M. de Bellecombe.* Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son pere.

*Le Gouverneur.* J'ambitionnois le titre que vous m'offrez. En voici, de ma part, le gage. (*Il lui tend la main.*)

*La Pipe.* Oh, je n'y puis tenir plus long-tems. *Il laisse tomber sa béquille & se jette sur leurs mains, qu'il presse dans les siennes.* Excusez-moi, Monsieur: mais où mon Capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes un brave homme. C'est moi qui vous le dis; & la Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

*M. de Bellecombe.* Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein d'honneur; & le mouvement de son affection ne peut vous être indifférent. Hélas! elle m'a consolé de bien des peines.

*Le Gouverneur.* S'il en est ainsi, je reçois ses sentimens avec plaisir. Oui, mon ami, touchez là. Tous les guerriers sont frères.

*La Pipe (avec transport.)* O mon autre bonne jambe! où es-tu? que je puisse danser de joie pour tout le bonheur de cette journée!

N. B. *On a cru faire plaisir au Lecteur de rapporter ici, dans toute sa simplicité, l'anecdote intéressante qui fait le sujet du drame qu'on vient de lire, & de celui du mois précédent. Il est bon de prévenir que le nom de Bellecombe dont on a fait usage, est un nom supposé*

## LE BON FILS.

UN enfant de très-bonne naissance, placé à l'Ecole militaire, se contentoit, depuis plusieurs jours, de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le Gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève ? & après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, & de se conformer à l'usage de l'Ecole, voyant, qu'il ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas ! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais ; la voici : Dans la maison de mon père je mangeois du pain noir en petite quantité ; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe, le pain y est bon, blanc & à discrétion. Je trouve que je fais la grande chère, je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père & de ma mère.

M. P. D. & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité & la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D. si Monsieur votre père a servi, n'a-t-il pas de pension ? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a sollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, & il a mieux aimé languir, que de faire des dettes à Versailles. Eh bien, dit M. P. D. si le fait est aussi prouvé, qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cens livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset ; recevez, pour

pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi ; & quant à Monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D. nous en trouverons le moyen. Ah Monsieur, repartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance ; cet argent me deviendrait inutile, & il fera grand bien à mon père pour ses autres enfans.

---

## LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

**M.** DE FRÉVILLE étoit un après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans. Lucien. Charlotte, Denise & S. Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, M. de Vermont, de Feuilleragues & de Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces Messieurs, & se rejouirent de leur arrivée. Ils prêtoient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs & si amusans, que le soir, & même la nuit étoient déjà venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en étoit aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendoit toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avoit donné l'ordre à Lucien son fils aîné, mais Lucien l'avoit fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise, & Denise à S. Felix. Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une seconde fois, & aucun d'eux ne bougeoit de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui sembloit leur demander si c'étoit à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siège. Enfin, ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres.



autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, & la poussa brusquement, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre, & à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sossies prirent la fuite, en poussant des hurlemens d'effroi. Qui est la donc, s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience ? Moi, Monsieur, répondit une voix sourde, qui sembloit sortir du plancher. — Et qui êtes-vous ? — C'est le garçon perruquier, Monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succéderent au morne silence qui venoit de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux ; & bientôt on aperçut à leur clarté la boîte à perruque tout en pièces, & la malheureuse perruque renversée à terre, qui chauffoit, comme une large pantoufle, l'un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut apaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfans sur leur poltronnerie, & leur demanda de quoi ils avoient eu peur. Ils ne le savoient pas eux-mêmes ; car ils étoient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avoit laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, & qu'il avoit été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres & de revenans.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point ; & l'on examina d'où pouvoit provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination qui ne demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rapetissant à son gré. Alors le sentiment de leur foiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, & les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seroient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

C'est

C'est comme si je le voyois, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher ; alors je fais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage ! C'est pour cela que tu m'aurois laissé toucher la porte, si je ne t'avois poussé.

Il te sied bien de parler de ma peur, repliqua Lucien, toi qui t'es allé cacher derrière S. Félix.

Et S. Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que dans toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, & qu'on peut s'en préserver en reconnoissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce propos une histoire assez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux, se rangèrent en cercle autour de lui ; & M. de Fréville commença en ces mots :

Dans la maison de mon père, il y avoit une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'étoit déjà mis à table, & l'on ne voyoit venir le vin ni la servante. Ma mère d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeller elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, & personne ne répondoit à ses questions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, & de descendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout-à-coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds s'étoient embarrassés. Ma lumière s'éteint ; & cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile & glacée.

Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, & nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels ; elle reprend peu-à-peu ses esprits : mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras : Ah ! la voilà, la voilà encore !

core ! Qui donc, lui demanda ma mère ? — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montrait, & nous vîmes effectivement quelque chose de blanc & de long suspendu dans un coin. N'est-ce que cela, s'écria la cuisinière, en poussant un grand éclat de rire ? Eh, c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais ! & je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussitôt détacher l'enveloppe, & présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à la convaincre de sa ridicule méprise. Elle s'obstinait à soutenir que le fantôme l'avait renversée d'un coup-d'œil effrayant ; qu'elle avait voulu se suaver, qu'il l'avait poursuivie & accrochée par sa jupe &, qu'il lui avait ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savoit plus ce qui lui étoit arrivé depuis ce moment.

Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'étoit passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout-à-coup : & comme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'imagina qu'elle étoit retenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, & elle crut que le fantôme le lui avoit arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres & d'apparitions. Il fut un tems d'ignorance, où ces idées se mêlant à des sentimens superstitieux, portoient la foiblesse & l'effroi dans tous les esprits. Graces au Ciel, elles sont bannies des villes ; mais elles régnerent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de forcières & d'esprits malins. En voici un exemple fort pàissant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin avec Etienne & Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horison. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour se rafraîchir ; & comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne & Suzette  
s'en



s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avoient vu faire aux marionnettes, & les répétant pour s'amuser. Tout-à-coup vers le milieu d'un sentier qui venoit tendre au grand chemin par la coin d'un petit bois, ils apperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitoit sur la terre. & qui sembloit danser en s'élevant & s'abaissant tour-à-tour. Thomas, autrefois soldat, leur avoit souvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement & les ténèbres, portoit quelque forme effrayante; & qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces instructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout son corps, & glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, & lui déclara qu'elle vouloit voir la chose de près. Son frère eut beau lui protester que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, & s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec sa lanterne, cherchoit quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, il en avoit enlevé sa bourse; & depuis un quart-d'heure, il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, & la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aube-épine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle qui l'avoit tant fait rire; & tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisoient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, & loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenoit plus sombre, & le pauvre Etienne ne paroïssoit point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, & courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, se tournant de tous côtés, & l'appellant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, & ils trouverent Etienne dans un fossé profond,

prof  
boue  
tout  
Et  
Tho  
Al  
vers  
tomb  
pour  
m'on  
cris &  
Son  
tienne  
avent  
perdu  
jouer  
La  
appel  
plus e  
Je r  
des re  
depuis  
chemin  
lence;  
lendem  
avec la  
dans un  
Je v  
coup d  
e milie  
grande  
en me  
conduir  
l'engou  
e mon  
ue je te  
gauche.  
tant d'  
e m'eu  
omme  
pa route  
à je vo  
s arrive  
TOME



profond, dont il ne pouvoit sortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds ; & il avoit le visage & les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment, diantre, t'es-tu fourré là dedans, lui dit Thomas, en l'aidant à s'en tirer ?

Ah, mon père, c'est que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivoit ; & je suis tombé dans cette fosse. Je voulois en sortir ; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang : & là-dessus il recommença ses cris & ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux, lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvoit se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinelle qu'elle savoit déjà faire jouer si adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenois un soir d'une tournée que j'avois faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il étoit tombé depuis midi une pluie affreuse qui avoit rompue tous les chemins. Elle se précipitoit encore avec la même violence ; mais comme il me falloit rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venois de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusques vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avois un grand manteau rouge. Je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant un petite ouverture pour voir à me conduire, & pour respirer. De peur que l'ouragan ne m'engouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir : en sorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, se trouvoit sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade, bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût emporté. Je continuai ma route au galop, & j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après, j'y arrivai mes trois poltrons pâles, & plus morts que vifs.

Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre tout dégoûtant de sang, qui portoit sa tête en feu sous son bras. Il étoit monté, disoient-ils, sur un cheval noir par devant, & gris par derrierer qui n'avoit pas laissé tout boiteux qu'il étoit, de monte, tout droit la montagne, avec une vitesse extraordinaire. Ils avoient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, & il s'y trouvoit près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches & leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des délagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; & m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il auroit fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte, & de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras; je dépouillai mon manteau, & je parus à ses yeux tel qu'il m'avoit vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vîmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs, sur-tout, encore frappés de la première impression, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, & par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement alloit peut-être de ville en ville répandre, pour des siècles, une frayeur superstitieuse dans toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle rélation aux commeres de mon pays dans une aventure nocturne, qui m'est arrivée lors de ma première jeunesse.

Je venois d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le tems des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il falloit traverser une vaste gallerie, & je n'avois d'autre lumière, pour y guider mes pas, que les faibles rayons de la lune, obscurcis par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvroit sur la grande allée

du jardin, je vis une masse informe qui se glissoit le long des arbres. La lune qui la frappoit obliquement d'une sombre lueur, lui donnoit une apparence effrayante, celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps seroit courbée en avant. A mesure qu'il s'éloignoit, je le voyois se rapetisser par degrés; tout-à-coup il sembla se partager en deux. Une moitié paroissoit immobile & morte; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitoit autour d'elle. Comme aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, & me dit d'une voix suppliante: Ah! Monsieur, Monsieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de résolution, & m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je? un voleur, sans doute?—Eh non, Monsieur Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah! c'est toi, répondis-je? Que fais-tu donc? J'allai le joindre, & j'aperçus un grand sac debout contre la muraille qu'il chargeoit sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette stature monstrueuse, & pourquoi il m'avoit paru se partager en deux lorsqu'il avoit jetté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier. Il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher. Mais n'en dites rien, je vous en supplie. On pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le sac, mais vers la petite ruelle qui passoit au bout du jardin: & puis il ne falloit sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'instruisis mon oncle de ce manège. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avoit une fausse clef; & que de cette manière, il avoit plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.



Si lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi, & m'eut appelé par mon nom, je n'avois pas surmonté ma première frayeur, & que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serois-je pas tourmenté pendant toute la nuit ? Cette image m'auroit peut-être poursuivi le reste de ma vie, & m'auroit rendu foible & peureux, si même n'avoit attaqué mes nerfs, & dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, & j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, sur-tout dans les ténébres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit & de talens, avoit pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de claveffin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demouroit dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi ; mais dont les goûts étoient plus tournés vers la dissipation, employoit ce tems à forger dans sa tête mille nouvelles espiègleries. Il s'étoit apperçu que Charles rentroit le plus souvent tout seul au logis, & quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçoit, à l'insçu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînoit jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendoit un long crêpe de deuil ; & dans ce grotesque attirail, il se place debout, à l'entrée de la maison, pour attendre son frère. Celui-ci revenoit dans la joie innocente de son âge, fredonnant l'air qu'il venoit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il apperçut le colosse monstrueux qui agitoit ses bras, & marchoit à lui pour le repousser. Frappe d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout-à-coup par terre sans connoissance. Auguste qui n'avoit pas prévu les suites de son détestable badinage, dépouille aussi-tôt son épouvantail, & se jette à corps perdu sur son frère, en lui prodiguant les plus tendres caresses, & tous les secours qu'il crut propres à le ranimer.



nimer. Mais hélas ! le petit malheureux étoit déjà comme mort. Ses parens accourent, & parviennent enfin à le rappeler au sentiment de la vie. Il ouvre les yeux, & les regarde d'un air stupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans sa bouche, elle ne rend plus que des sons inarticulés. Le voilà sourd, muet & insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, & tout l'art des Médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parens. Il seroit peut-être à désirer pour eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs & de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce tems, il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger, ni dormir. Ses larmes l'épuisent & ses remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche où s'arrête d'un pas égaré ; il tord ses mains, s'arrache les cheveux, & maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus l'un & l'autre, & je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infortuné.

---

 LE TRICTRAC.

**M.** DE PONTIS venoit d'acheter pour Sophie & pour Adrien un petit Trictrac de bois d'acajou, avec des dames d'ébene & d'ivoire, trois jettons de nacre, deux cornets de maroquin, & quelques paires de jolis dés anglais.

Les enfans ne connoissoient pas encore ce jeu. Ils prièrent leur papa de leur en donner les premières leçons. M. de Pontis, qui se mêloit volontiers à tous leurs plaisirs, s'en fit un de les satisfaire. Il jouoit alternativement avec l'un & avec l'autre ; & celui qui ne jouoit pas, regardoit la partie pour s'instruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptoient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés sur les dés. Je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement. J'aime mieux vous

apprendre qu'au bout d'un mois, ils savoient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer seuls ensemble. Sophie étoit de la première force de son âge pour le *petit Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournoit toutes ses prétentions vers le *Jean de retour*. Peu-à-peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grands difficultés.

Il étoit un jour témoin de leur partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avoit perdu la tête, & sembloit jouer à reculons. Sophie, qui se possédoit à merveille, menoit la bredouille grand train.

Adrien, en faisant rouler les dés dans son cornet, avant de les pousser ne manquoit jamais de nommer les points qu'il lui auroit fallu pour battre, ou pour remplir. Cinq & quatre ! fix & trois ! Point du tout. C'étoit deux & as, terne, ou double deux qui venoient. Il frappoit du pied contre terre, fracassoit les dames, jettoit le cornet après les dés, & s'écrioit : Voyez si l'on peut être plus malheureux ! C'est bien jouer de guignon.

Sophie, au contraire, sans appeler ses dés, cherchoit à s'en procurer un grand nombre de favorables. Se voyoit elle trompée dans son attente ? Au lieu de se troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchissoit sur le moyen de parer à cet accident. Il lui arrivoit quelquefois d'en tirer de nouvelles ressources ; & l'on étoit tout surpris de lui voir rétablir, en un clin d'œil, le jeu le plus désespéré.

Lorsque la victoire se fut déclarée pour elle avec tous les honneurs du triomphe, elle sortit, par modestie, pour se dérober à sa gloire. Adrien, honteux de sa défaite, n'osoit lever les yeux sur son papa. M. de Pontis lui dit froidement : Adrien, tu as bien mérité de perdre cette partie.

*Adrien.* Il est vrai, mon papa, celle-là, & toutes les autres, pour jouer contre quelqu'un qui a tant de bonheur.

*M. de Pontis.* Il sembleroit, à t'entendre, que c'est le hazard qui décide absolument de tout à ce jeu.

*Adrien.* Non, mon papa. Mais on n'amène que des points faits exprès, comme Sophie ?

*M. de Pontis.* Il étoit difficile qu'elle en eût de contraires, de la manière dont elle avoit su disposer ses dames. Tu n'as fait attention qu'à ses dés, au lieu de remarquer la marche de son jeu. Que dirois-tu d'un jardinier qui  
gouvernant

gouvernant ses arbres au hazard & sans accommoder ses travaux aux Variétés des saisons, se plaindrait de ce que ses fruits ne réussissent pas comme ceux de son voisin, attentif à profiter de toutes ces circonstances pour l'avantage de sa culture ?

*Adrien.* Oh, mon papa, c'est bien différent.

*M. de Pontis.* Et en quoi ? Voyons.

*Adrien.* Je ne peux pas vous le dire, mais je le sens bien.

*M. de Pontis.* Je suis honteux pour toi de te voir employer ces ressources des petits esprits pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaise cause. As-tu réellement vu dans la comparaison que je viens d'employer quelque chose qui l'empêche de se rapporter au sujet dont il étoit question ? Je veux que tu me le dises.

*Adrien.* Eh bien non, mon papa, je n'y avois seulement pas réfléchi. C'étoit pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

*M. de Pontis.* Tu vois ce que l'on gagne à ces lâches détours. On n'avoit que le tort d'un défaut de justesse dans l'esprit, & l'on y joint le tort beaucoup plus condamnable d'un défaut de justice dans le cœur. En employant ce foible subterfuge auprès de quelqu'un de raisonnable, crois-tu qu'il en soit la dupe ? Jamais. Il n'y voit que de la petitesse après de la déraison. On auroit pu d'abord attendre au moins de lui de la pitié ; il ne ressent plus que du mépris, sans compter celui qu'on doit s'inspirer à soi-même.

*Adrien.* Mon père, c'est bien dur ce que vous me dites-là.

*M. de Pontis.* Tu fais que je suis sans ménagement pour tout ce qui peut tenir du plus loin à l'injustice où à la bassesse. On ne reçoit ces leçons que d'un père, & je les donne avec amitié, pour qu'un autre n'ait pas occasion de te les donner avec aigreur. L'aveu que tu m'as fait à la première instance, & d'un mouvement franc de ton ame, me persuade que tu n'auras jamais besoin d'un autre avis. Viens m'embrasser, Adrien.

*Adrien.* De tout mon cœur, mon papa, je sens que vous me sauvez bien des affronts.

*M. de Pontis.* Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaison dont j'avois fait usage. Nous pourrons, j'espère, en tirer une instruction plus étendue.

*Adrien.* Voyons, voyons, mon papa ; je ne vous ferai point de mauvaise chicane. Mais si je la vois tant soit peu clocher, vous permettrez bien. . . .

*M. de Pontis.* Je ne demande pas mieux, mon ami. Je serai charmé de te voir des idées plus justes. Crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque satisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne se fait point sans un grand amour pour la vérité, sans un vif sentiment de justice ; & la raison qui fait se relever d'une chute, est tout près d'en venir à ne plus broncher.

*Adrien.* Je vois qu'il me faut encore long-tems tenir la bride ferrée à la mienne.

*M. de Pontis.* Fort bien ; mais lâche un peu les rênes à ton imagination pour me suivre. Je te disois qu'un joueur de trictrac doit faire pour son jeu, comme un jardinier habile pour son jardin. Si l'un ne songe d'abord qu'à donner une belle tige à son arbre, & à bien développer ses branches pour y recueillir plus de fruits, l'autre ne s'occupe au commencement qu'à fourrir ses cases, & à placer ses dames dans un ordre avantageux, pour faire aisément son plein, le ménager lorsqu'il est fait, & en tirer le plus grand nombre de points qu'il puisse rapporter. L'événement des dés ne dépend pas plus de l'un, que les variations du tems ne dépendent de l'autre. Mais ce qui dépend également de tous les deux, c'est de se tenir en garde contre les incertitudes, de n'y exposer qu'avec précaution l'objet de leurs travaux. Le cours d'une partie est mêlé de hazards favorables ou contraires, comme celui d'une saison d'influences malignes ou bienfaisantes. Les chances heureuses ressemblent à ces chaleurs douces, qui préparent la fertilité, & les revers subits de fortune à ces tempêtes soudaines qui menacent la végétation. L'habileté suprême est de prévoir ces vicissitudes, de découvrir à propos l'un son jeu, l'autre son espalier, lorsqu'il n'y a point de danger à craindre, pour hâter leur croissance, & de les garantir ensuite avec soin, lorsque la partie ou le tems deviennent orageux.

*Adrien.* Fort bien, mon papa, jusqu'ici tout cadre à merveille. Mais dans une partie de trictrac, un bon joueur ne profite pas seulement de ses propres avantages, il profite encore des fautes & des écoles de son adversaire, au lieu que le jardinier joue tout seul dans votre comparaison ?

*M. de*



*M. de Pontis.* Il est vrai ; mais une comparaison ne peut jamais embrasser tous les rapports. La mienne se borne à ceux que je viens d'indiquer.

*Adrien.* Croyez-vous ? Eh bien, je vais la pousser plus loin, moi. Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui fait le mieux conduire son jeu, en aura de plus précoces, de plus beaux, & en plus grand nombre : il les vendra mieux, si les autres par ignorance ou par des écoles en ont moins à vendre ; & c'est lui qui gagnera la partie.

*M. de Pontis.* Comment donc ? voilà qui est fort juste, mon fils. Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raisonnable, où l'on ne cherche pas à se tendre des pièges l'un à l'autre, par une méprisable vanité, mais à s'instruire mutuellement, & à s'éclairer par un échange de lumières. Je n'avois apperçu qu'une des faces de l'objet que je te présentais. En y attirant tes regards, je t'ai donné l'occasion d'en appercevoir une qui m'avoit échappé, & qui pourroit m'en faire découvrir d'autres à mon tour. Les sciences ne se sont ainsi formées que par l'assemblage graduel de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleroient devant des réverbères à mille facettes inégales, mais dont chacune réfléchirait vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'est le faisceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumière qu'on voit briller au point de leur réunion. Je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connoître, par leurs rapports avec d'autres qui te sont déjà familiers, à les bien confronter ensemble, & à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche, ou les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde & la plus sûre. C'est elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homère, les Milton, les Arioste & les Voltaire à l'étude profonde du cœur humain, les Shakespeare, les Molière, les Racine & les Lafontaine ; à la recherche de l'origine de nos idées, les Locke, les Clarke & les Condillac ; à l'observation infinie de la nature, les Aristote, les Bonnet & les Buffon ; à la méditation des loix du développement de la société & des empires, les Montesquieu, les Rousseau,

les Fergufon & les Mably enfin, a la pénétration des mystères de l'ordre sublime de l'univers, les Copernic, les Newton, les Képler, les Halley, les Bernouilli, les Euler, les d'Alembert & les Franklyn, tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connoissances, dont je me plais a te citer déjà les noms & la gloire, pour t'inspirer la noble ardeur de t'instruire un jour dans leurs ouvrages immortels.

## L'INNOCENCE RECONNUE.

### PREMIERE PARTIE.

**L**AISSEZ-LA ces méchantes âmes ;  
 Eh ! quimporte leurs faux discours ?  
 Epoux, n'en croyez que vos femmes.  
 Dormez en pa'x sur vos amours.  
 Pour de faux bruits, faut-il contre elles  
 Armer votre cœur prévenu ?  
 Tel qui vous les dit infidèles,  
 Ne se plaint que de leur vertu.

Un exemple en est dans l'Histoire,  
 Je le consacre dans ce Chant.  
 Il est doux d'acquérir sa gloire  
 A peindre un tableau si touchant !  
 Mais que font ces palmes flatteuses,  
 Sans un prix plus cher à mon cœur ?  
 Femmes, foyez toutes heureuses,  
 Et rien ne manque à mon bonheur.

Belle en sa fleur d'adolescence,  
 Fille des Princes du Brabant,  
 Geneviève avoit l'innocence,  
 Et les mœurs simples d'un enfant.  
 Vingt Barons s'offroient lui plaire,  
 Siffroi Palatin, eut ses vœux ;  
 Aux nœuds d'Amour, Hymen son frère  
 Joignit bientôt de plus saints nœuds.

Un amant près de sa maîtresse,  
C'est le portrait de nos époux.  
Ces premiers feux de leur tendresse,  
Comme ils sont vifs, comme ils sont doux  
Soins caressans, muet langage,  
Nouveau délice chaque jour.  
Une colombe, en leur ménage,  
Auroit pris des leçons d'amour.

Mais l'époux reçoit des nouvelles ;  
Adieu son innocent plaisir.  
Pour combattre les infidèles,  
L'ordre est pressant, il faut partir.  
Cruels assauts que dans son âme  
L'amour vient livrer à l'honneur !  
L'honneur est beau ? mais fruir sa femme,  
Ce seul penser lui fend le cœur.

Doucement un jour il se leve  
Aux premiers rayons du soleil,  
Regarde en pleurant Geneviève,  
Qui repose en un doux sommeil ;  
Et plus d'une si chère image  
Il voudroit repaître ses yeux,  
Plus il craint d'user son courage,  
S'il ose risquer des adieux.

Il va, revient : à sa oreille  
La Gloire jette un cri guerrier ;  
Il part. Geneviève s'éveille :  
Il presse au loin son beau coursier.  
O Geneviève ! qu'elle épreuve  
Pour un cœur neuf comme le tien !  
Te trouver ainsi demi-veuve  
Aux premiers jours de ton hymen

Epris dès long-tems de ses charmes,  
Son Intendant brûle en secret ;  
Il la voit plus belle en ses larmes,  
Il tente un criminel projet.  
Geneviève de son audace  
Ne le prend qu'avec douceur ;  
Et lui, pour prix de cette-grâce,  
Veut la couvrir de déshonneur.

## L'INNOCENCE RECONNUE.

Moins triste, un jour, par un message  
 Elle mandoit à son époux :  
 " Mon sein, cher ami, porte un gage  
 " Que votre amour me rend bien doux.  
 " Non, Seigneur, mande le Fauffaire,  
 " La perfide trompe vos feux ;  
 " Son fruit est un fruit adultère :  
 " Lisez ses complots amoureux."

Sans qu'un regret troublât son âme,  
 Le Comte eût vu ses biens périr ;  
 Sans donner des pleurs qu'à sa femme  
 Il auroit vu ses jours finir ;  
 Mais que cette femme adorée  
 Verse l'opprobre sur son front !  
 Quelle horreur ! Son âme navrée  
 Frémit de rage à cet affront.

Dans son premier feu de vengeance,  
 Inaccessible à tout remord,  
 Il veut qu'on lave son offense :  
 Sa femme est vouée à la mort.  
 L'ordre est parti. Son cœur murmure,  
 Par un autre ordre il s'en départ.  
 " Qu'on sauve, dit-il, la parjure ?"  
 Ah, malheureux ! il est trop tard.

## II. PARTIE.

Avant la grâce, hélas ! le traître  
 A reçu l'ordre rigoureux ;  
 Il se hâte, il connoît son maître,  
 Il craint un retour généreux.  
 Geneviève vient d'être mère,  
 Elle nourrit son bel enfant ;  
 Foible appui contre la colère  
 Allumée au cœur d'un méchant !

A deux brigands couverts de crimes  
 L'ordre est donné. Dans la forêt  
 Ils traînent leurs tendres victimes.  
 L'enfant est nud, le fer est prêt.

" Vou-



“ Voudriez-vous, leur dit Geneviève,  
“ Me tuer deux fois, mes amis ?  
“ Ah ! par pitié, que votre glaive  
“ M'égorge au moins avant mon fils.”

O doux pouvoir de l'innocence !  
L'un des féroces assassins  
Leve son bras, son bras balance,  
Le poignard échappe à ses mains.  
“ Eh ! quelle foiblesse mon âme  
“ Ressent pour la première fois !  
“ Je ne puis tuer cette femme ! . . . .  
“ Allez, sauvez-vous dans ces bois.”

La pauvre mère, presque morte,  
Se leve, court à son enfant,  
Par la forêt soudain l'emporte,  
Pressé sur son cœur palpitant.  
Comme en sa joie elle l'embrasse  
Ce triste fruit de ses amours,  
Cet innocent qui lui retrace  
Le cruel qu'elle aime toujours !

Mais bientôt quelle inquiétude  
En ses transports la vient saisir ?  
Par cette vaste solitude,  
Foibles tous deux, que devenir ?  
Le jour fuit. Elle erre tremblante !  
Son enfant crie, il meurt de faim.  
Mais quoi ! le trouble & l'épouvante  
Ont tari le lait de son sein.

Comment vous dire ses alarmes ?  
Comment la peindre en sa douleur,  
Abreuvant son fils de ses larmes,  
Et le réchauffant sur son cœur ?  
S'il se plaint, cent vives atteintes  
Déchirent ses sens éperdus ;  
Et s'il cesse un moment ses plaintes,  
Elle croit qu'il n'est déjà plus.

Cœurs sensibles ! que ses entrailles  
Souffrirent dans la longue nuit !  
Le jour renaît. Dans les broussailles  
Elle va chercher quelque fruit.

Elle

## L'INNOCENCE RECONNUE.

Elle revient. Qu'apperçoit-elle ?  
 Uni Biche accourt vers l'enfant ;  
 Il presse sa douce mammelle ;  
 Près d'eux bondit un jeune fan.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère  
 Est un bel ouvrage du tien !  
 Son fils peut vivre, elle l'espère ;  
 Ses propres maux ne lui sont rien.  
 Dans le creux d'un rocher sauvage  
 La Biche accompagne ses pas,  
 Dans sa main vient brouter l'herbage,  
 Et nourrir l'enfant dans ses bras.

Et voilà donc la destinée  
 Qui va remplir ses plus beaux ans !  
 Seule en ces bois, abandonnée  
 Au milieu des loups dévorans,  
 Des fruits verts sont sa nourriture !  
 Une mousse humide est son lit ;  
 Les ennuis, les vents, la froidure  
 Sont les hôtes de son réduit.

Songes de la douce espérance  
 Portez-lui du moins vos secours !  
 Geneviève attends en silence,  
 Tu peux retrouver tes beaux jours.  
 Si Dieu nous frappe, c'est un père ;  
 Il chérit toujours ses enfans.  
 Console-toi. Son bras sévère  
 N'est roidi que sur les méchans.

## III. PARTIE.

AINSI que l'Intendant lui-même,  
 Comptant sa femme au rang des morts,  
 Siffroi de sa rigueur extrême  
 Commence à sentir un remords !  
 S'il la chasse de sa mémoire,  
 Geneviève y revient toujours ;  
 Mais plus souvent il n'ose croire  
 Qu'elle ait pu trahir ses amours.

Rongé d'ennuis, las de la vie,  
Il veut périr dans les combats ;  
Mais le sort trahit son envie,  
La mort qu'il cherche fuit ses pas.  
Le bras fatigué de carnage,  
Il est pris & chargé de fers,  
Traîné sept ans dans l'esclavage,  
Libre enfin, repasse les mers.

Il arrive les yeux en larmes,  
Rien ne peut calmer son ennui ;  
Ces lieux, jadis si pleins de charmes,  
Las ! qu'ils sont tristes aujourd'hui !  
Que ce palais est solitaire !  
Qu'ils sont mornes ces beaux festins !  
Eh quoi donc, sa longue misère  
Ne peut assouvir les destins !

Près de finir ses jours infâmes  
L'Intendant perfide a tremblé :  
Et son imposture & ses trames,  
Un écrit a tout dévoilé.  
A cette lecture accablante  
Que devient le pâle Siffroi ?  
" Ciel ! ma femme étoit innocente,  
" Et son bourreau, cruel ! c'est moi."

Dès-lors une effroyable image  
S'attache à ses yeux, le poursuit,  
Le jour, le croise à son passage,  
Elle est sur sa couche, la nuit.  
Il voit Geneviève égorgée,  
Tenant son fils mort sur son sein,  
Entend crier l'ombre outragée :  
" Barbare époux, père assassin !"

Tantôt ces images funèbres  
Semblent accabler ses esprits,  
Tantôt il court dans les ténèbres,  
Appellant sa femme & son fils.  
Il n'a de trêve, dans sa peine,  
Que lorsqu'au sein des bois profonds,  
Un courrier rapide l'entraîne  
Sur les pas des cerfs vagabonds.

## L'INNOCENCE RECONNUE.

Un jour une Biche est atteinte  
 D'un trait qu'il adresse à son flanc,  
 Il la fuit, guidé par la teinte  
 Que l'herbe reçoit de son sang.  
 Il voit une femme sauvage  
 Qui, sortant du fond d'un taillis,  
 Court à la Biche, & la foulage ;  
 Un enfant la fuit à grands cris.

Sur cette femme demi-nue  
 A peine il arrête les yeux,  
 Elle rougit, baisse la vue,  
 Se voile de ses longs cheveux.

“ Dans cette déserte demeure,  
 “ Malheureuse, que faites-vous ?  
 “ — Depuis sept ans, Seigneur, j'y pleure  
 “ Les fureurs d'un cruel époux.

“ — Votre époux ? Eh, pour quelle injure ?  
 “ — D'un faux soupçon préoccupé,  
 “ Las ! . . . — Eh bien ? — Il me croit parjure ;  
 “ Par un méchant il fut trompé.  
 “ — Quoi ! vous seriez . . . — Je suis . . . — Achève.  
 “ Quel est ton pays ? — Le Brabant.  
 “ Et ton nom ? — Je suis Geneviève.  
 “ — Oh ! c'est ma femme & mon enfant.”

“ Oui, c'est vous ! ” Il dit, il s'élance,  
 Il les prend, les serre en ses bras.  
 “ Je fais, je fais votre innocence.  
 “ Vous tremblez ? Oh ! ne craignez pas.  
 “ Pour mon erreur lâche & cruelle  
 “ Que vous devez bien me hair !  
 “ — Cher époux, tu me crois fidèle,  
 “ Tous mes maux viennent de finir.”

Mais autour d'eux déjà s'empresse  
 La foule ardente des chasseurs.

“ Amis, voilà votre Maîtresse,  
 “ Pour qui nous versions tant de pleurs.  
 “ Voyez mon fils. C'est mon image  
 “ Qui respire dans tous ses traits,  
 “ Allons, sur un lit de feuillage,  
 “ Qu'on les emporte en mon palais.”



Ils marchent. Siffroi vient derriere,  
 Tenant sa femme sur son sein ;  
 Puis vient la Biche nourriciere,  
 Que l'enfant flatte de sa main.  
 Allez, famille fortunée,  
 Vos malheurs ont cesse leur cours,  
 Allez, couple heureux, l'Hymenée  
 Vous rend vos premieres amours.

## LA TENDRE MERE.

*Lettre de M. de Tercy à Mde. de Tercy.*

MADAME,

CETTE lettre vous causera peut-être quelque surprise. Peut être aussi l'attendiez-vous de moi. Quoi qu'il en soit, elle est devenue nécessaire ; & j'en viens, sans autre préparation, au sujet qui me force de vous l'écrire.

Vous pouvez vous souvenir encore d'un tems où je vous aimois, & où vous paroissiez répondre à ma tendresse. Ce tems n'est plus. Vous avez cru pouvoir placer vos affections dans un objet plus digne de vous. Puisque vous en espérez votre bonheur, je ne veux point le détruire. Nous sommes libres. Retirez-vous sur vos terres, je reste dans les miennes. Je vous donne huit jours pour cet arrangement. Je me tiendrai loin de vous dans cet intervalle, pour vous sauver de mes reproches, & vous épargner un trouble dont il ne me convient pas d'être témoin. Quant à mes trois enfans, vous pouvez vous tranquilliser sur leur fort. Après sa conduite, leur mère ne doit plus avoir de communication avec eux, & je trouverai, sans elle, le moyen de les faire élever convenablement à leur naissance. Recevez pour toujours mes adieux. Jouissez en paix de votre nouvelle destinée, & cherchez, autant qu'il vous sera possible, à effacer de votre mémoire le souvenir de celui qui se disoit autrefois votre tendre époux, & qui n'est à présent que

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

ADRIEN DE TERCY.

*Réponse*

*Réponse de Mde. de Tercy à la lettre précédente.*

MONSIEUR,

JE chercherois vainement à vous peindre tous les mouvemens que votre lettre a excités dans mon âme. Vous voulez-vous séparer de moi. Puisque vous jugez cet éclat nécessaire, je me sou mets à vos idées. Si quel qu'un m'avoit dit lors de notre union, qu'elle n'abouti roit qu'à une rupture scandaleuse, je n'aurois certainement pu me persuader que cet événement fût même possible. Cependant il est arrivé. Dans mon malheur, il me reste une consolation, c'est qu'il est encore dans le ciel un Dieu qui fait porter au grand jour l'innocence. Ma conscience me déclare exempt de tout reproche. Mon cœur ne con noît aucun de ces objets que vous appelez dignes de moi. Il n'a jamais écouté que vous seul, je vous le proteste, non par des sermens, mais par une simple affirmation, que mon ame prononce avec calme & fermeté. Je ne veux faire aucun effort pour vous convaincre de votre injustice. Je suivrai patiemment le chemin par où le Ciel me conduit. Il m'a jusques à présent comblé de faveurs. J'e spère qu'il voudra bien me les continuer. Il est cruel pour moi qu'on m'arrache tous mes enfans. Je pourrois dire qu'une mère qui leur donna le jour avec douleur, a sur eux plus de droits que leur père ; & les loix m'en ac corderoient au moins un. Mais je ne vous ferai pas l'af front de les invoquer. Je me figurerai, avec résignation, que Dieu vient de me les enlever par la mort, ou que je meurs moi-même, & qu'ils vont bientôt me suivre. Adieu ; vivez heureux, injuste & toujours cher époux. Le jour & la nuit, je prierai le Ciel que, pour votre repos, il fasse tomber de vos yeux le voile qui les couvre, afin que vous puissiez voir quelle honnête & fidèle épouse vous avez par-dessus toutes les femmes, dans

Votre désolée, mais innocente

AME'LIE.

*Mde. de Tercy Henriette, Sophie & Caroline.*

*Henriette.* Nous voici, maman, que nous voulez-vous ?

*Mde. de Tercy.* Venez, mes filles, asseyez-vous près de moi. J'ai quelque chose à vous dire.

*Caroline.*

*Caroline.* Prends-moi sur tes genoux, je te prie, maman. (*Mde. de Tercy prend Caroline dans ses bras, la serre tendrement sur son sein, & laisse échapper quelques larmes.*)

*Henriette.* Qu'avez-vous donc, maman ? vous pleurez.

*Sophie.* Je n'ai rien fait, au moins que je sache, pour te fâcher contre moi.

*Caroline.* Ni moi non plus, maman, je t'assure. (*Mde. de Tercy secoue la tête, sans pouvoir répondre. Ses larmes & ses sanglots recommencent avec plus de violence. Les trois enfans se mettent à pleurer, & crient ensemble, en la pressant de leurs mains :*) Maman, ma chere maman !

*Mde. de Tercy (en contraignant ses pleurs.)* Tranquillisez-vous, je vous en conjure. Ne pleurez point. Vous me désolez.

*Henriette.* Pourquoi donc avez-vous pleurée la première ? Pourquoi pleuriez-vous hier, avant-hier, tous les jours, depuis la lettre de mon papa ?

*Mde. de Tercy.* Ne me le demande point, ma chere fille, tu le sauras un jour. Tout ce que je puis vous apprendre, mes enfans, c'est que demain je suis obligée de vous quitter.

*Sophie.* Et tu ne m'emmenes pas cette fois, comme tu me l'avois promis. Henriette t'a bien accompagnée dans l'autre voyage.

*Mde. de Tercy.* Plût au Ciel que je pusse vous emporter toutes dans mes bras ! Mais, hélas ! ce n'est pas en mon pouvoir.

*Henriette.* Au moins, reviendrez-vous bientôt maman !

*Sophie.* Et m'apporteras-tu quelque chose de bien joli, quand tu reviendras ?

*Caroline.* Et aussi à moi, je t'en prie ! Une grande poupée qui roule !

*Henriette.* Quoi, mes sœurs, vous voyez que maman est triste, & vous lui parlez de joujoux ! Ah ! si j'osois. . . . .

*Mde. de Tercy.* Que veux-tu dire, ma chere fille ?

*Henriette (en sanglottant.)* Vous ne reviendrez pas, je le sens. Vous êtes toujours chagrine de nous quitter ; mais vous ne pleurez pas comme aujourd'hui, quand ce n'est que pour un petit voyage.

*Mde. de Tercy.* Ne te fais pas de ces frayeurs, Henriette. En moins de six semaines, je serai de retour auprès de vous.

*Sophie.*

*Sophie.* O mon Dieu ! que ferons-nous si long-tems toutes seules ?

*Caroline.* Tu le fais, maman je ne fais jamais jouer si bien, quand tu n'y es pas.

*Mde. de Tercy.* Votre papa revient demain.

*Henriette.* Et vous ne ferez pas ici pour le recevoir ?

*Sophie.* Oh, il fera bien fâché que tu n'y sois pas.

*Caroline.* Demeure au moins pour lui, je te prie, maman.

*Mde. de Tercy.* Il n'en fera que plus aise de me voir à mon retour. Quelques semaines seront bientôt passées.

*Henriette.* Vous ne voulez pas nous le dire ; mais je fais que mon papa. . . . .

*Mde. de Tercy.* Mon enfant, tu me déchires le cœur. Je souffre bien assez de me séparer de vous. Tranquillise-toi, je t'en conjure, nous nous reverrons bientôt. Reçois-en ce baiser pour gage.

*Henriette (en se jettant à son cou.)* Oh, si c'étoit vrai !

*Mde. de Tercy.* Tu verras, tu verras. Je te le promets. Je ne t'ai jamais trompée. Portez-vous bien, mes chères filles, & ne cherchez qu'à vous amuser en m'attendant. (*Elle les embrasse l'une près l'autre.*) Henriette, Sophie, vous qui êtes les deux aînées, prenez bien garde qu'il n'arrive aucun accident à ma Caroline. Aimez-moi toujours. De mon côté, je penserai continuellement à vous. Adieu, chers enfans. (*Elle s'arrache tout-à-coup de leurs bras, & les laisse toutes les trois immobiles de douleur, & poussant de hauts cris.*)

*Lettre de M. de Tercy à Mde. de Villiers.*

MA CHÈRE ET DIGNE AMIE,

JE vous envoie, comme vous me le permettez, mes trois filles. Je vous conjure de leur prodiguer vos plus tendres soins. Qu'elles trouvent en vous une seconde mère. Après l'événement odieux qui leur a fait perdre celle que leur avoit donné la nature, je regarde comme un bienfait du Ciel, que vous daigniez généreusement vous charger de veiller sur leur éducation. Je sens de quel poids est le fardeau que je vous impose, & combien peu je suis en état de m'acquitter jamais envers vous de  
la



la moindre partie de ma reconnoissance. Mais que n'ose pas un père pour ses enfans ! Daignez donc pardonner à l'indiscretion d'un cœur paternel ; & disposez dans tous les tems de moi, & de tout ce qui m'appartient. Une chose que je ne saurois jamais assez vous recommander, ma digne amie, c'est le choix d'une bonne gouvernante. Tâchez d'en trouver une selon mes principes & les vôtres. Il en est si peu qui soient propres à d'autre emploi que d'habiller & déshabiller des poupées. Plutôt que de livrer mes enfans à des êtres de cette nature, j'irois les porter dans une campagne déserte, pour y végéter sans aucune espèce d'éducation. Mais comme les ames dignes l'une de l'autre savent s'attirer mutuellement par une sympathie secrète, j'espère que dans une aussi grande ville que Rouen, vous parviendrez à decouvrir une femme qui ait assez d'honnêteté, de connoissances & de raison pour élever mes filles selon mes desirs. Je vous donne un pouvoir illimité sur le sort que vous jugerez à propos de lui faire, je ne ménagerai rien pour un objet si important. J'attends avec la plus vive impatience de vos nouvelles. Je verrois avec beaucoup de plaisir que vous voulussiez bien charger de quelque partie de notre correspondance Henriette, ma fille aînée, pour la former de bonne heure à écrire. Il est en votre pouvoir, ma digne amie, de me rendre plus supportable le malheur que j'éprouve, & de me faire goûter, dans mes enfans, la joie que m'a ravie mon infidèle épouse. J'appelle cette douce espérance dans mon cœur, pour en chasser les chagrins qui le possèdent, & pouvoir vous exprimer les sentimens d'estime & de reconnoissance avec lesquels je suis & ferai toute ma vie,

Votre ami à toute épreuve

ADRIEN DE TERCY.

*Mde. de Tercy, Justine sa femme-de-chambre, Comtois son laquais.*

*Comtois (en trant.)* Madame la Baronne vous souhaite le bonjour. Voici sa réponse. *(Il lui présente un billet.)*

*Mde. de Tercy.* C'est bon. Faites venir la Brie & vous remontrez avec lui. *(Comtois sort. Mde. de Tercy ouvre le billet,*

*billet, & le lit tout bas.)* Dieu soit loué ! j'ai réussi.  
*(A sa femme-de-chambre.)* Tiens, lis, Justine.

*Justine (lit tout haut.)* "C'est avec plaisir que je reçois la femme-de-chambre que vous me recommandez. Une personne à qui vous rendez un témoignage si avantageux, doit être un sujet rare ; & je vous remercie de la préférence. Elle peut entrer dès ce moment chez moi."

*Justine (en lui rendant le billet d'une main tremblante)* Bon Dieu, Madame, que vous ai-je fait ? *(En pleurant)* Vous me renvoyez de votre service. En quoi l'ai-je donc mérité ?

*Mde. de Tercy.* En rien, ma pauvre Justine, tu es une excellente fille ; & si le Ciel dispose autrement de mon sort, je n'en aurai jamais d'autre que toi. Mais à présent je ne puis te garder. Il faut nous séparer absolument. Console-toi ; j'espère que je ne tarderai guère à te reprendre. Je t'aurois donné de quoi vivre seule en attendant ce jour ; mais j'ai craint les dangers auxquels pourroient t'exposer ta jeunesse & ton inexpérience. Tu seras traitée chez Madame la Baronne avec autant de douceur qu'auprès de moi. Je lui ai fait en ta faveur les recommandations les plus pressantes. Voici un petit cadeau pour me rappeler à ton souvenir. Tu trouveras aussi dans le bas de mon armoire quelques nippes dont je te fais présent. Va, ma pauvre amie, ne pleure point devant mes yeux ; ils sont assez rassasiés de larmes. Lorsque tu auras fait ton paquet, je te reverrai encore une fois.

*Justine (tordant ses mains.)* O Dieu ! faut-il je vous quitte ! Non, je ne puis me passer de vous servir : je vous suivrai par-tout.

*Mde. de Tercy (avec fermeté.)* Je vous en prie, Justine ; si vous avez pour moi quelque attachement, ne me tourmentez pas de vos plaintes. Laissez-moi seule. J'ai besoin de quelque repos. *(D'une voix plus douce.)* Va, ma pauvre amie, je t'ai dit que je te reverrois encore avant de nous séparer.

*Justine.* O ma digne & bonne maîtresse ! *(Elle sort en poussant de profonde soupirs.)*

*Mde. de Tercy, La Brie son cocher, Comtois son laquais.*

*La Brie.* Me voice, Madame, est-ce pour mettre vos chevaux ?

*Mde. de Tercy.* Non, La Brie, Attendez. (*A Comtois.*) Que vous est-il dû de vos gages ?

*Comtois.* Le dernier quartier seulement, Madame.

*Mde. de Tercy.* Le voici, & une demi année par-dessus, pour vous donner le tems de vous bien placer. Mes affaires m'obligent de m'éloigner de ma maison. Je suis très-contente de votre service ; & vous pouvez produire par-tout cette attestation que je vous en donne. Vous êtes jeune, & vous avez su vous former à votre état. Il vous sera facile de trouver une condition. Adieu. (*Le domestique sort avec un air de trouble & de chagrin.*)

*La Brie (les mains jointes.)* Ah ! Madame, je ne puis croire que mon tour aille venir.

*Mde. de Tercy.* Je tremble moi-même de vous le déclarer.

*La Brie.* Quoi, Madame, moi qui vous ai vu naître, moi qui vous ai suivie de chez M. votre père, moi que vous regardiez, disiez-vous, comme de votre dot ! Me renvoyer après tant d'années ! Pensez-vous que je vous sois moins attaché, à cause de ma vieillesse ? Hélas ! je n'ai ni femme ni enfans. Je ne tiens qu'à vous dans ce monde. Que voulez-vous que je devienne ?

*Mde. de Tercy.* Mon cher & honnête le Brie, croyez qu'il en coûte bien à mon cœur. Mais, vous le voyez, j'ai renvoyé ma femme-de-chambre & mon domestique. Je ne dois plus avoir personne auprès de moi.

*La Brie (avec feu.)* Ma bonne maîtresse, est-ce que les affaires de M. de Tercy feroient dérangées ? Ah ! je tiens de vos bontés de quoi nourrir long-tems vos chevaux. Laissez-moi mourir sur mon siége en vous conduisant.

*Mde. de Tercy.* Cette preuve de votre attachement m'est bien sensible. J'en suis pénétrée jusqu'au fond du cœur. Mais rassurez-vous. M. de Tercy gouverne sa fortune en homme sage, & ne laisse rien manquer à mes besoins. Cela est si vrai, que je vous donne mes trois chevaux, & que je vous assure une petite pension pour toute votre vie.

*La*

*La Brie.* A moi, à moi ? Que voulez-vous que je fasse de ces richesses ? Je n'en mourrois que plutôt du regret de perdre celle qui me les auroit données. Non, jamais, jamais.

*Mde. de Tercy.* Je l'exige de vous pour ma satisfaction. Je veux me rejouir de vous avoir procuré du repos & de l'aisance pour le reste de votre vieillesse. (*La Brie veut prendre le bas de sa robe pour la baiser. Elle lui donne à baiser sa main.*) Allez, mon enfant, j'ai besoin d'être seule.

*La Brie.* Que je vous souhaite au moins mille & mille bénédictions du Ciel. Je suis vieux, ma je ne me sens encore que trop jeune pour avoir le tems de vous pleurer.

*Mde. de Villiers, Mde. Lambert, vêtue d'une robe de serge noire.*

*Mde. Lambert.* Pardonnez, Madame, si je prends la liberté de venir vous interrompre. J'ai appris que vous cherchiez une gouvernante pour trois jeunes Demoiselles. Quoique je me croie bien éloignée de posséder les qualités nécessaires pour des fonctions si délicates, la situation où je me trouve, m'engage à vous proposer du moins d'en faire un essai.

*Mde. de Villiers.* Puis-je vous demander qui vous êtes, Madame, & quel est votre nom ?

*Mde. Lambert.* Je m'appelle Lambert. Je suis la veuve infortunée d'un homme que j'aimois, & que j'aime encore plus que moi-même. Dans la douleur qui m'accable, ce seroit une consolation pour moi de pouvoir employer mon tems à l'éducation de trois enfans bien nés. Je vous conjure, Madame, si vous n'avez déjà pris d'engagement avec personne, de vouloir bien me confier cet emploi, j'espère que vous ferez contente de mon zèle. Je ne demande aucun salaire. Je suis au-dessus de tous les besoins. C'est seulement une occupation que je cherche, pour me distraire de l'idée de mes malheurs.

*Mde. de Villiers.* Un motif si touchant me pénètre du plus vif intérêt pour vos peines. Vous n'avez donc point d'enfans, Madame ?

*Mde. Lambert (avec émotion.)* J'en avois qui faisoient toute ma joie & tout mon espoir. Mais, hélas ! ma cruelle destinée me les a ravés.

*Mde.*



*Mde. de Villiers.* Je vous plains du fond de mon cœur. Vous me paroissez une mère bien tendre, & vous auriez mérité de voir vivre vos enfans, pour prix de votre amour.

*Mde. Lambert (avec un soupir.)* Ah ! ils vivent encore, ils vivent. Mais ils n'en sont pas moins perdus pour moi. (*Il lui échappe des larmes.*)

*Mde. de Villiers.* Je ne puis vous comprendre, Madame. Certainement, ou votre douleur vous égare, ou vous avez un sentiment secret que vous étouffez. Craindriez-vous de me le découvrir ? Peut-être ferois-je en état de vous donner quelques consolations.

*Mde. Lambert.* Vous seule au monde le pouvez, Madame.

*Mde. de Villiers.* Moi seule ? Et comment ? Parlez. Que desirez-vous de moi ? Il n'est rien que je ne me sente portée à faire pour vous.

*Mde. Lambert.* Faites-moi donc gouvernante des trois jeunes Demoiselles.

*Mde. de Villiers.* Est-ce là tout ce que vous desirez ?

*Mde. Lambert.* Rien, rien de plus, & je suis heureuse.

*Mde. de Villiers.* Je ne puis revenir de l'étonnement où vous me plongez. Tout cet entretien me paroît comme un songe. Quoique vous ne me jugiez pas digne de votre confiance, je sens que vous vous emparez de la mienne. Je vais faire appeler les trois jeunes Demoiselles. Voudriez-vous bien faire en ma présence une première épreuve de vos dispositions pour l'emploi que vous recherchez ? Si, comme je n'en doute pas, vous justifiez l'idée que j'en ai conçue, je vous remets aussi-tôt vos élèves.

*Mde. Lambert (avec transport.)* O ma noble bienfaitrice ! je ne puis contenir l'excès de ma joie. Ainsi, j'ai votre parole ?

*Mde. de Villiers.* Oui, sous la condition que je vous ai proposée.

*Mde. Lambert.* Je n'en demande pas davantage. Gracias au ciel & à vous, j'ai encore mes enfans.

*Mde. de Villiers (avec surprise.)* Vos enfans, Madame ? Quels enfans ?

*Mde. Lambert.* Mes trois filles, les Demoiselles de Tercy. Vous voyez leur malheureuse & innocente mère, que son époux vouloit leur arracher. J'ai abandonnée mes biens ; j'ai déguisée mon nom & mon état, pour vivre auprès de mes enfans. J'ai craint de me découvrir à vos

yeux avant d'avoir obtenu votre promesse. Je sais ce que mon époux vous a écrit de moi ; mais je me flatte que le parti que je viens d'embrasser vous a déjà convaincue de mon innocence. Une bonne mère ne peut pas être une mauvaise épouse.

*Mde. de Villiers (en l'embrassant.)* O tendre & courageuse femme ! Je n'ai point de parole pour vous exprimer ma joie & mon admiration. Comment pouvoit-il me tomber dans l'esprit de chercher sous ce triste déguisement Mde. de Tercy.

*Mde. Lambert.* Cette métamorphose ne m'a rien coûté ; & je suis résolue à la soutenir constamment. Personne au monde, excepté vous, ne saura qui je suis. Ne craignez point de vous compromettre. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne laisser jamais échapper mon secret de ma bouche.

*Mde. de Villiers.* Je vous promets la même discrétion. Mais vos filles ? . . . .

*Mde. Lambert.* Il me fera certainement cruel de me cacher à leurs yeux, & de me dérober à ma propre tendresse. Mais il ne me reste pas d'autre moyen. Aidez-moi seulement à jouer mon personnage. Lorsque la méprise sera une fois établie, elle se soutiendra d'elle-même. Je n'ai d'inquiétude que de la part de ma fille aînée, Henriette.

*Mde. de Villiers.* Je ne puis attendre plus long-tems cette scène extraordinaire. Je vais les appeler. (*Elle sort & renire aussi-tôt avec les trois petites Demoiselles qui font une révérence gracieuse à Mde. Lambert, & la consultent avec une attention mêlée de surprise & d'embarras.*)

*Mde. de Villiers.* Mesdemoiselles, c'est pour vous présenter Mde. Lambert, la gouvernante que je vous ai choisie. Je me flatte que vous en ferez satisfaite. Je crois pouvoir vous répondre de ses soins & de son amitié. Mais aussi tout le respect & toute l'obéissance que vous rendiez à Madame votre mère. . . . .

*Henriette (en se jettant dans ses bras.)* Hé ! c'est notre maman !

*Sophie & Caroline.* Ah ! maman, maman ! vous voilà de retour. (*Elles sautent autour d'elle, lui baissent les mains, & l'accablent de caresses. Mde. Lambert cherche à leur en imposer par un maintien froid & sérieux.*)

*Mde.*

*Mde. de Villiers.* Je me doutois que vous y seriez trompées. J'ai d'abord eu la même idée que vous. Je ne fais pourquoi je me figurois que c'étoit votre maman.

*Henriette.* Oh, c'est bien elle aussi. Mon cœur me le dit autant que mes yeux.

*Sophie.* M'as-tu apporté quelque chose ?

*Caroline.* Eh bien, ma grande poupée, où est-elle ? Donne-la-moi, que je la fasse rouler.

*Mde. Lambert.* Mes chères Demoiselles, je suis fâchée de vous voir dans cette erreur. Je ne suis pas votre mère. Vous savez qu'elle est fort loin d'ici ?

*Henriette.* Non, non, c'est bien vous. Nous ne nous laissons pas tromper. Vous n'avez pas ces belles robes, mais vous avez sa figure, sa taille, & aussi sa douce voix.

*Mde. Lambert.* Il est possible que j'aie avec elle toutes ces ressemblances ; & j'en suis charmée pour vous & pour moi. Nous en serons meilleurs amies. N'est-il pas vrai que vous commencez déjà à m'aimer un peu ?

*Sophie.* Oh, beaucoup, beaucoup, maman.

*Caroline.* Et moi donc. Si tu savais ?

*Henriette (en pleurant.)* Que vous avons-nous fait pour nous désoler ainsi ? pour ne vouloir plus être notre mère ? Ah ! nous sommes bien vos filles toujours.

*Mde. de Villiers.* Allons, Madame, il faut céder à leur fantaisie. Puisqu'elles s'obstinent à vous appeler leur mère, au lieu de leur gouvernante, prenez ce nom pour leur faire plaisir. Vous le trouverez plus doux. S'il ne tient qu'à cela, je le prendrai moi-même.

*Henriette.* Nous ne voulons pas vous fâcher ; mais vous ne serez jamais comme elle notre maman.

*Mde. Lambert.* Eh bien, mes chères filles, si vous desirez que je sois votre mère, je le veux aussi. J'en aurai pour vous toute la tendresse. Ma chère Henriette ! ma chère Sophie ! ma chère Caroline ! (*Elle les embrasse avec transport.*)

*Henriette.* Que nous sommes heureuses de retrouver enfin notre maman ! Ah ! nous avons bien pensées à vous ; nous avons bien pleurées, depuis que vous nous avez quittée.

*Mde. Lambert (bas à Mde. de Villiers.)* J'avois prévue qu'Henriette sauroit me découvrir. Il faut la mettre dans notre confidence. Tâchez d'emmener avec vous ses sœurs pour un moment.

*Mde. de Villiers (bas à Mde. Lambert.)* Il suffit. Laissez-moi faire. (*À Sophie & à Caroline.*) Venez, mes petites amies, je veux vous donner des joujoux que Mde. Lambert vous a apportée. (*Elle sort avec elles.*)

*Mde. Lambert, Henriette.*

*Mde. Lambert.* Nous sommes seules, ma chère Henriette. Je puis me livrer au plaisir de te presser contre mon cœur.

*Henriette (en se jettant dans ses bras.)* O ma bonne maman ! vous revoilà donc toute entière ! Ne vous cachez plus avec moi, je vous en supplie.

*Mde. Lambert.* Soit, je le veux. Mais j'exige une chose à mon tour.

*Henriette.* Oh, tout, tout ce que vous voudrez.

*Mde. Lambert.* Eh bien, si tu m'aimes, Henriette, ne dis à personne que je suis ta mère. Appelle-moi tout simplement Mde. Lambert. Entends-tu ? Il est pour moi de la plus grande importance de rester inconnue.

*Henriette.* Eh, comment voulez-vous que je ne vous appelle pas du nom le plus tendre, vous que j'aime tant ?

*Mde. Lambert.* Crois-tu qu'il en coûte moins à mon amour de m'interdire le seul nom qui puisse aujourd'hui me rendre heureuse ?

*Henriette.* Eh bien, il faut vous obéir ; mais toutes les fois qu'il ne sortira pas de ma bouche, puissiez-vous me l'entendre prononcer dans mon cœur !

*Lettre d'Henriette de Tercy, à M. de Tercy.*

MON CHER PAPA,

J'AI tant de choses à vous écrire, que je ne fais guère par où je dois commencer ma lettre. Nous ne sommes plus chez Mde. de Villiers, nous voilà chez Mde. Lambert, notre chère gouvernante, rue Ganterie. Vous ne sauriez jamais croire combien nous sommes heureuses auprès de cette excellente femme. Elle est aussi douce, aussi bonne que notre maman. Elle nous aime comme ses filles, & nous l'aimons comme notre mère. Il n'est pas besoin de faire venir des maîtres pour nous donner des leçons.



leçons. Elle est en état de nous montrer tout ce que nous devons apprendre. On diroit qu'elle fait son bonheur de nous instruire; & elle s'y prend si bien, que nous y trouvons tout notre plaisir. Sophie & Caroline lisent déjà passablement, graces à ses soins. Pour moi, j'ai commencée avec elle un cours de géographie & d'histoire qui nous occupe toute la matinée, avec un peu de calcul, & des morceaux choisis en vers & en prose, que nous apprenons par cœur. L'après-midi, pour nous délasser, nous avons la musique, le dessin & la danse; & le soir, nous faisons de petits ouvrages à l'aiguille pour lesquels elle a une adresse singulière. A fin de me perfectionner dans mon arithmétique, & me faire connoître en même-tems les petits détails du ménage, elle me donne à régler tous les comptes de la maison, que je lui présente de trois jours en trois jours, ainsi que l'état de la dépense, dont je suis chargée. De cette manière, je commence à savoir le prix de chaque chose; & je pourrois fort bien être votre économe à mon retour. Avec tant de choses à faire dans la journée, vous croiriez peut-être que je suis fatiguée le soir. Point du tout, mon papa. Je me trouve heureuse d'avoir si bien remplie mon tems; & je me croirois fort à plaindre, si l'on m'enlevoit quelque-une de mes occupations.

Je viens de faire à Mde. Lambert une petite tricherie que je veux vous raconter. Elle étoit allée l'autre jour voir Mde. de Villiers avec Caroline. J'étois restée seule auprès de Sophie. Afin de l'amuser, je pris le *Théâtre d'Education*, & je lus tout haut *l'Aveugle de Spa*. Je pleurois à chaudes larmes. Sophie ne pleuroit point. J'en étois indignée. Je la pinçai pour qu'elle pleurât aussi. Le pauvre enfant se prit alors à pleurer plus que je ne l'aurois voulu. Je parvins bientôt à l'appaiser par mes caresses; mais je me reprochai ensuite ma vivacité. Je sentis qu'elle avoit pu être distraite pendant ma lecture, & qu'elle seroit touchée bien plus vivement, lorsqu'elle seroit en état de lire elle-même. Là dessus je formai le projet de la faire étudier en cachette dans cette charmante pièce, jusqu'à ce qu'elle la fût lire parfaitement. Mde. Lambert ne pouvoit hier revenir de sa surprise, en voyant les progrès de Sophie. Nous nous sommes bien gardées de lui dire notre secret; & nous nous proposons de l'attraper encore pour Caroline. Je suis bien-aise de trouver cette occasion de la soulager de ses

travaux, & de la payer des soins qu'elle se donne pour moi.

Voilà, mon cher papa, quelles sont nos études & nos amusemens. Ajoutez-y des promenades aux environs de la ville, des visites que nous faisons à de pauvres gens pour les soulager, quelques travaux dans un petit jardin, où nous cultivons des fleurs, & vous saurez exactement toute notre histoire. Nous ne nous sommés jamais si bien portées; jamais nous n'avons été si heureuses. Il ne nous manque que le bonheur de vous voir. Oh, si vous vouliez faire un petit voyage à Rouen! Je donnerois tout au monde pour que vous pussiez connoître Mde. Lambert. Je suis sûre qu'aucune femme sur la terre ne vous paroîtroit plus digne de votre amitié. Oh, venez, venez, mon papa.

Mais voici Caroline qui me demande si c'est à vous que j'écris. Elle est si fière de faire, depuis quelques jours de grandes lettres sur son cahier, qu'elle veut vous griffonner quelques lignes. Ce sera joliment peint, je crois, & d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la satisfaire, & vous donner ce plaisir. Elle vient déjà de s'armer de sa plume, & ses petits doigts son tout barbouillés d'encre. Elle me tireille par mon tablier pour que je finisse, & que je lui cede la place. Adieu donc, mon cher papa. Mde. Lambert vous assure de ses respects. Sophie vous aime de tout son cœur; & moi, j'ai l'honneur d'être avec le respect & toute la tendresse que je vous dois,

MON PAPA,

Votre très-affectionnée fille,

HENR. DE TERCY.

*mon s<sup>be</sup> papa*

*ie neu o si uou et<sup>r</sup>ir p<sup>is</sup>q an<sup>riet</sup> uou e<sup>q</sup>i ie m<sup>a</sup>piq bin afe  
t<sup>ou</sup> sa<sup>d</sup> s<sup>a</sup> ua jou de tra<sup>u</sup>er e i a un go pare adie pot<sup>e</sup> uou  
bin*

*uot p<sup>t</sup>i<sup>t</sup> Kr<sup>o</sup>lin*

*Lettre*

*Lettre de Mde. de Villiers à M. de Tercy.*

VOUS n'avez pas oublié sans doute les engagements que vous avez pris envers moi, si je parvenois à trouver, pour vos filles, une gouvernante selon nos desirs. J'ai réussie dans ce choix au-delà de nos espérances. Vous voilà donc à la merci de mes caprices, & il ne tiendrait qu'à moi, lié comme vous l'êtes par votre parole, de vous envoyer faire une promenade au bout de l'univers. Mais ne craignez rien. Je veux vous montrer autant de générosité que vous m'avez accordé de confiance. Je n'exige de vous qu'une chose, & seulement à titre d'amitié. C'est de vous rendre ici le plutôt qu'il vous sera possible. Ne me demandez point les raisons de cet empressement. Vous les apprendrez à votre arrivée. Il faut seulement que vous veniez, & tout de suite, si vous ne voulez me donner des regrets d'avoir prise tant d'intérêt à votre situation.

Votre bonne amie,

DE VILLIERS.

P. S. Henriette veut que je renferme ma lettre dans la sienne, pour arriver la première auprès de vous.

*Réponse de M. de Tercy à la Lettre précédente.*

MA DIGNE ET CHÈRE AMIE,

JE pars dans un moment pour me rendre à vos ordres ; & cette lettre ne me devancera que de quelques heures. J'ai voulu qu'elle me précédât, pour me sauver la confusion de vous dire de bouche ce qu'elle va vous apprendre. Hélas ! aurai-je même la force de vous le tracer ? Mais il le faut. Ah ! je ne l'ai que trop mérité cette dure humiliation. Eh bien, je suis le plus injuste & le plus cruel des hommes. J'ai osé flétrir de mes lâches soupçons la vertu de l'épouse la plus respectable, d'une femme dont je suis indigne de supporter les regards. C'est lorsque je l'outrageois, qu'elle sauvoit mon nom de l'ignominie. Un de mes parens étoit prêt à être chassé de son corps pour une étourderie de jeunesse qu'il n'osoit me révéler, d'après l'emportement de mon caractère. C'est elle qui,

des fruits de son économie, l'a délivré de l'opprobre où il alloit m'entraîner avec lui. Elle a eu le courage de supporter mes indignes traitemens, plutôt que de l'exposer à mon indignation, en me découvrant sa faute. J'ai reconnu le sujet de ses entrevues secrètes, qui avoient troublé mon esprit. Que je maudis ma détestable jalousie ! Mais comment soutenir sa présence ! Ah ! c'est à ses pieds, & sans oser lever les yeux sur elle, que j'implorerai mon pardon. Je vole vers son séjour. Je vous verrai en passant, mes filles & vous. Adieu. Je n'ose signer un nom que je sens si coupable.

*Mde. de Villiers, M. de Tercy, Henriette, Sophie, Caroline.*

*Henriette.* Eh bien, mon papa, êtes-vous content de nos progrès ?

*Sophie.* Ne me trouves-tu pas bien plus avancée ?

*M. de Tercy.* Oui, oui, mes enfans, je suis enchanté de tout ce que je vois.

*Caroline.* Et la petite lettre que je t'ai écrite, elle étoit jolie, n'est-ce pas ?

*M. de Tercy.* Charmante comme toi, ma chere Caroline. Mais je suis obligé de presser mon départ ; où est votre digne gouvernante ? que je puisse la voir & la remercier.

*Mde. de Villiers.* Je la vois qui s'avance : nous vous laissons avec elle. Venez, mes petites amies, suivez-moi. (*Elle sort avec Henriette, Sophie & Caroline.*)

*M. de Tercy, Mde. Lambert, ou plutôt Mde. de Tercy.*

(*Elle entre d'un pas incertain & tremblant. M. de Tercy va à sa rencontre.*)

*M. de Tercy.* Permettez, Madame, que je vous fasse les remerciemens d'un pere. . . . Mais Dieu que vois-je ? Quels traits !

*Mde. de Tercy.* D'où naît ce trouble, Monsieur ?

*M. de Tercy.* Auprès de mes enfans ! Ah ! rien ne devoit m'étonner de ta part, si j'étois digne de te connoître ! Amélie ! mon incomparable Amélie !

*Mde.*



*Mde. de Tercy.* Pourquoi me donner ce nom? Je ne le porte plus.

*M. de Tercy.* Oui, c'est à tes pieds que je dois implorer la permission de te le rendre. *(Il tombe à ses genoux.)*

*Mde. de Tercy.* Que faites-vous, Monsieur?

*M. de Tercy.* Si tu ne veux pas que j'y meure, un mot, un seul mot! Une de ces douces paroles, qui faisoient autrefois ma félicité!

*Mde. de Tercy.* Eh bien, cher époux, viens dans les bras de ton Amélie. Elle t'aime toujours.

*M. de Tercy.* Oh, c'est trop, c'est trop, dis-moi seulement que tu as cessé de me haïr.

*Mde. de Tercy.* Ce seroit à moi à te demander grace, si ce sentiment étoit entré un moment dans mon âme. Ne me parle que de mon bonheur, & je ne sentirai que le tien. Allons trouver nos enfans.

*Billet de M. de Tercy à Mde. de Villiers.*

JE pars, ma digne amie, pénétré de la plus vive reconnaissance pour les services que j'ai reçus de votre amitié. Je vole à Paris monter une nouvelle maison pour mon Amélie. Elle doit m'y venir joindre dans quelques jours, suivie de nos enfans. J'espère que vous viendrez avec elle jouir du spectacle du bonheur que vous nous avez rendu.

DE TERCY.

*Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.*

CHER EPOUX.

AU lieu de nos enfans & de moi, tu ne recevras ici qu'une lettre pleine de larmes & de désolation. Le lendemain de ton départ, Henriette & Sophie se plaignirent en se levant de frissons de fièvre, & d'une pesanteur de tête accablante. Il fallut bientôt les remettre au lit. Vers le soir, Caroline éprouva les mêmes symptômes. Toutes les trois sont aujourd'hui couvertes de petite-vérole, d'une espèce que l'on juge très-maligne. Il faut que j'oublie que je n'ai jamais eu cette maladie cruelle. Le jour & la nuit, je suis assise auprès du lit de mes enfans, & je tremble,

ble, à chaque minute, qu'une suffocation ne les étouffe. J'ai déjà ressenti moi-même des lassitudes & des chaleurs dans tout mon corps ; mais j'ai appris à me faire plus forte que je ne le suis. La tendresse de mes enfans soutient mon courage. Je vois qu'au milieu de leurs souffrances, elles contraignent leurs plaintes, de peur de m'affliger. Dans le délire de la fièvre, elles ne prononçoient que ton nom & le mien, avec les expressions d'amour les plus touchantes. Ce matin, Caroline demandoit instamment à te voir. Je lui ai dit que je ne voulois pas te faire venir, de peur qu'elle ne te donnât son *bobo*.—Oh, non, non, maman, n'ayez pas peur, je le garderai tout pour moi.—Ma fille, il en prendroit sans que tu perdisSES le tien.—Ah ! tant pis, a-t-elle répondu, en retombant de foiblesse. Un moment après, elle m'a appelée : Maman, tu as à ton cou le portrait de mon papa, tu as le tien. Donne-les-moi tous les deux, que je les caresse. Ils ne prendront pas mon *bobo*. . . Cheres enfans, si j'allois vous perdre ! si moi-même peut-être. . . Je ne vois autour de moi que des séparations douloureuses de mort. Cher époux, arme-toi de courage. La vie de la terre n'est que d'un moment. Henriette a peur que je ne t'afflige. Elle me demande avec des larmes la permission de t'écrire pour te consoler. Je crains que cet effort ne la fatigue, & plus encore de la désoler par un refus. Je vais sui porter ma lettre pour qu'elle y ajoute quelques mots.

MON CHER PAPA,

— *NOUS sommes bien malades ; mais ce n'est rien. N'allez pas vous tourmenter. J'espère. . . .*

Elle ne peut pas en écrire davantage. Je sens aussi mes forces qui m'abandonnent. Je suis dans des transes mortelles. J'entends Sophie gémir. Il faut que j'aie à son secours. Adieu, cher époux ; prends quelque espérance, tu de la force d'âme au besoin : sur-tout ne te fais aucun reproche, & aime toujours.

Ta fidelle & tendre

AMELIE.

*Lettre*

*Lettre de Mde. de Villiers à M. de Tercy.*

MON CHER ET MALHEUREUX AMI,

Comment vous apprendre les tristes nouvelles dont il faut cependant que vous soyez instruit ? Tâchez de présenter dans votre cœur ce que ma main tremblante hésite à vous tracer. Caroline vit encore, & n'a plus rien à craindre. Mais pour Henriette & Sophie. . . . Helas ! elles ne sont plus. Votre épouse, ainsi que vous le jugez aisément, a été accablée de cette double perte. Les veilles & la douleur avoient tellement abbatues ses forces, que le mal contagieux quelle a pris de ses enfans, l'a bientôt réduite à la dernière extrémité. Croyez, mon ami, que je voudrois racheter sa vie au prix de la moitié de la mienne. Mais à quoi servent ces vœux superflus ? Je ne puis vous cacher plus long-tems ce funeste secret. Dans ce moment on sonne ses funérailles. Oui, malheureux époux, ton Amélie est morte : elle est morte ; & lorsque vous recevrez cette lettre, son corps sera enseveli sous la terre. Ne vous fâchez pas contre moi, de ne vous avoir pas informé de sa maladie. Elle n'a pu survivre que de quelques heures à la mort de ses filles. Quand vous vous seriez mis sur les ailes des vents pour la voir encore, vous ne l'auriez pas reconnue, tant la violence du mal l'avoit défigurée. Je ne l'ai pas quittée un moment. J'ai reçu ses derniers soubpirs, & j'ai fermé ses paupières. C'est une scène qui restera long-tems gravée dans ma mémoire. Il me seroit difficile de vous peindre sa résignation & son courage. Ce n'est pas sur elle que portoient ses regrets. Ses dernières paroles ont été une prière fervente au Ciel pour Caroline & pour vous. Quelles consolations pourrois-je vous adresser sur sa perte, dont mon cœur n'ait autant de besoin que le vôtre ? C'est elle seule qui peut adoucir votre douleur. Lisez ces lignes, dont elle a tracé elle-même la première partie, & dont elle m'a dicté l'autre d'une voix défaillante. Je joins ma voix à la sienne de toute la force de l'amitié, pour vous rappeler dans votre désespoir que vous avez encore une fille à qui vous êtes plus que jamais redevable des sons & de la tendresse d'un père. Conservez-vous pour elle. Je l'enverrai aussi-tôt qu'elle sera parfaitement rétablie. Ses caresses aimables soulageront

bientôt votre cœur ; & son éducation pourra vous distraire d'un souvenir douloureux. Adieu. Je regrette de n'avoir plus à vous offrir qu'un triste sentiment de condoléance.

Votre bonne amie

DE VILLIERS.

*Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.*

*(Incluse dans la précédente.)*

CHER E'POUX,

JE sens que je me meurs. Je vais à mes enfans qui me tendent les bras pour les suivre, & nous reposerons dans le même tombeau. Tes jours m'appartenoient ; je les donne à ma fille. Caroline te reste pour me remplacer auprès de toi. Réunis toute ta tendresse sur elle. Sois son soutien, & qu'elle soit ta consolation. La vie est courte. Tous deux bientôt vous viendrez nous rejoindre, & ce sera pour toujours. Ne pense pas tant à ma perte qu'aux lieux de délices où je t'attends. Ce que j'étois pour toi dans cette vie, je le ferai encore dans une autre :

Ton AMÉLIE.

## LE PETIT PRISONNIER.

*Première Lettre de Dorothee de Joigny à Honorine de Castel.*

MA CHÈRE HONORINE,

TU ne devinerois jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur & la sage conduite lui faisoient des amis de tous ceux qui le connoissoient. Tu fais cette bourse de deux louis d'or dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence, le jour de sa fête. Eh bien, ces deux louis s'en sont allés ; & le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme l'on pense que c'est par obstination qu'il en fait un mystère, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre, où il ne voit personne, & dont il ne sortira qu'en disant son secret. Que je le plains de cette punition !



punition ! L'opiniâtreté n'a jamais été son défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile, & un cœur plein de franchise. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée. Je suis pourtant bien sûre qu'il n'a rien de condamnable à se reprocher. Viens me voir cet auprès-midi, si tu es libre, pour me consoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend aussi triste que s'il m'étoit personnellement arrivé. Adieu. J'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie

DOROTHE'E.

*Réponse d'Honorine de Castel à Dorothee de Joigny.*

MA CHERE DOROTHE'E,

JE plains ton *brave* Daniel ; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guère embarrasser sa reconnoissance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment, je l'aurois rabroué d'une belle manière : mais je vois fort bien à sa mine que je lui parois étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que fais-je ? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croiroit que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avoient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connoître. Je parierois qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable. De plus, c'est un dissipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de son père, il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il avoit encore dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode, ou en d'autres choses essentielles, on pourroit l'excuser ; que dis-je ? faire même son éloge. Cependant, je ne laisse pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir. Le tems est beau pour la promenade ; & j'essaie

j'essaie une robe d'un goût ravissant. Adieu, crois-moi toujours ta plus sincère amie.

HONORINE.

*Seconde Lettre de Dorothee de Joigny à Honorine de Castel.*

MADemoisELLE,

JE suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurais souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère avec un peu plus de respect, & à le traiter lui-même avec plus d'égards, sur-tout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi de lui appartenir de si près. J'en fais mon plaisir & ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire, & que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, & vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade.

DOROTHEE.

*Lettre de Daniel de Joigny à Dorothee sa sœur.*

*(Incluse dans la précédente.)*

JE sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort ; & je t'écris cette lettre pour te prier en grace de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en de bonnes mains, & beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu ? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre qu'on dissimule, puisque tu leur refuses la confiance que tu leur dois ? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur ; & je ne fais que répondre. J'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude j'ai tout le tems qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude  
bien

bien plus que de ma prison. Adieu, ma chere sœur.  
Conserve ton amitié au pauvre reclus

DANIEL.

*Troisième Lettre de Dorothee de Joigny à Honorine de Castel.*

JE t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chere Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venois de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, & de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras grâce en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, & il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cet après-midi pour aller prendre des éclaircissements. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique ? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il fait où elle est, & qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère ? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte ; & j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu, je t'embrasse pour notre accommodement, & suis toujours

Ta bonne amie

DOROTHÉE.

*Réponse d'Honorine de Castel à la Lettre précédente.*

ME voilà, ma chere Dorothee, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, & aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà dans sa retraite qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche ; & la correction sévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, & la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est assésiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur.

gueur. Comment donc, monsieur l'hypocrite ! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte, & vous le mangez tout seul en confitures ! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret. Il lui ferait honneur. Opiniâtre, fourbe & gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiseur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'est assez bien raisonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien. Je brûle d'impatience de savoir comment ton héros se tirera de cette grande aventure. J'y prends assez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle. J'espère que tu ne refuseras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

HONORINE.

*Quatrième Lettre de Dorothee de Joigny à Honorine de Castel.*

MADemoisELLE,

JE m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans : ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire, avec tous ses détails.

Mon frère étoit hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuroient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendoit si tristes. Le vieillard honteux n'osoit répondre. L'aîné des trois enfans lui dit, à travers les sanglots, qu'ils n'avoient rien mangé de la journée. " Ah ! mon petit Monsieur, ajouta-t-il, nous sommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits & une belle maison ; nous ne les avons plus. Notre papa & notre maman sont morts de chagrin. Il ne nous reste plus que notre grandpapa qui n'a plus de forces pour nous gagner de quoi vivre." Le vieillard, à ces mots, cacha sa tête dans ses mains, & poussa des gémissemens pitoyables, sans pouvoir proférer une parole. Daniel trop vivement ému par ce spectacle, n'eut pas le tems de penser à venir consulter mon papa. Il courut chercher



chercher la bourse où étoient ses deux louis, & présenta le tout ensemble au vieillard. Celui-ci versoit des larmes d'attendrissement & de joie, mais ne vouloit pas prendre l'argent. Daniel se mit en colère, & ne s'appaîsa que lorsque le vieillard parut céder à ses instances. Il reçut en effet la bourse ; mais comme il jugeoit ce présent trop considérable de la part d'un enfant tel que mon frère, il réolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet la déposer aussi-tôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une piece de vingt-quatre sols, pour en acheter du pain à sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis ; mais il y a un quart-d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurois voulu, Mademoiselle, que vous eussiez été témoin de cette scène, vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice, & la délicatesse de l'honnête du vieillard ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse : & mon frère a été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder par modestie sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, & m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de cérémonie,

MADemoisELLE,  
Votre très-humble & très-obéissante servante,  
DOROTHE'E DE JOIGNY.

## LE VIEUX LAURENT.

*Lettre de George de Valliere à Camille sa sœur.*

MA CHERE CAMILLE,

J'AI de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il étoit, comme tu le fais, indisposé depuis cet automne ; & il y a quinze jours

jours pu'il ne sortoit plus de sa chambre. Avant hier au soir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il étoit mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avoit fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employois mes heures de récréation a lui rendre tous les soins dont j'étois capable. Ah! je lui devois bien plus que je n'ai pu faire. C'étoit l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondoit : au contraire, on le voyoit toujours gai, doux & complaisant. Comme il étoit joyeux quand il nous avoit procuré quelque nouveau plaisir ! Je crois que sa plus grande peine en mourant étoit de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il étoit plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avoit une espèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa dernière maladie, il ne venoit personne nous rendre visite, sans demander aussitôt : Et le pauvre Laurent, comment va-t-il ? Je voyois que cette question flattoit mon papa, qui le regardoit comme son ami le plus fidèle. Aussi ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours ; & il lui a procuré tous les secours dont il avoit besoin. Un homme bien riche n'auroit pu en avoir davantage. Hier au soir on fit ses funérailles, je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine a me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression. Mais il vit que j'aurois été bien plus triste s'il m'avoit refusé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvroit le cercueil. Il me sembloit que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, & que je le retenois sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'étoit roidie ; elle ne pouvoit plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, & sur-tout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvois en détacher mes regards. Jusques-là je n'avois pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyois son cercueil, il me restoit quelque chose de lui ; mais lorsque ce dernier reste m'eut échappé c'est alors que je sentis qu'il étoit réellement & à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit j'ai crû le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il sembloit me sourire, & je trouvois du plaisir a le caresser. J'ai passé toute

toute la matinée dans ma chambre tout seul, & occupé à t'écrire. Je croyois ne pouvoir te dire que deux mots, & ma lettre s'est allongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avoit donné pour moi une petite histoire en Anglois, d'une servante qui avoit nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante, que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disois : Voilà ce que Laurent auroit fait pour nous, si nous avions été à la place de Mde. Macdowell. Ah, mon pauvre Laurent ! mon ami Laurent ! Adieu, ma chère sœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle & à ma tante, & donne-leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons faite une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère & d'ami,

GEORGE DE VALLIERE.

## ELSPY CAMPBELL.

*(Cette Pièce étoit incluse dans la Lettre précédente.)*

**M**ADAME MACDOWELL, veuve Ecoissoise, d'une haute naissance, après avoir jouie jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout-à-coup dépouillée, & réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avoit point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains ; & le reste de sa famille se trouvoit enveloppée dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendoit le long du jour un abri pour la nuit, & un morceau de pain.

Elspy Campbell qui l'avoit servie pendant plusieurs années, & qui en avoit toujours été traitée avec beaucoup d'égards

d'égards & de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivoit éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussi-tôt, & la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, & lui dit : Ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, & je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins, & des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière. Elle est saine & bien close. Avec cela j'ai un demi arpent de jardin qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter, si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi, si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étois chez vous une fière travailleuse ; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il y en perce sur la terre ; & s'il n'y en perce pas, je creuserai audeffous pour vous en chercher.

O Elspy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié. Je veux vivre & mourir avec vous. Je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera partout où vous êtes. Elles se mirent aussi-tôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumière étoit petite, mais bien située. L'ordre & la propreté faisoient toute sa décoration. Un trou pratique dans la muraille servoit de passage à la lumière, lorsque le vent ne souffloit pas de ce côté. Lorsqu'il y souffloit, cette ouverture étoit bouchée par un petit paquet de roseaux, & Elspy se contentoit de la sombre clarté qui pénétrait par la cheminée. Le lit qu'on ne voyoit point en entrant, étoit défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il étoit composé d'une pailleasse, d'un matelas assez mince avec des draps fort blancs, & une couverture de laine grossière. Il n'y avoit point de rideaux ; mais aussi-tôt qu'Elspy se vit honorée de la société d'un hôte si respectable, elle en tissut de natte, meilleur abri contre le froid que le damas le plus foyeux. C'est dans ce lit que Madame Macdowall goûtoit le repos, les pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui se courboit comme un cercle autour de ses jambes pour les réchauffer.



réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côté de sa maîtresse. Plus elle la voyoit déchué de son ancien état, plus elle lui montrait de respect & d'obéissance, pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille bible, les aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion & de morale, fournissoient une ample matière à leurs entretiens. Quant à leurs repas, elles avoient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre ; & les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait se trouvoient constamment placés devant Mde. Macdowell.

On fera sans doute curieux de savoir comment s'y prenoit Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'étoit au moyen de son filage en hiver, & de ses travaux dans les champs au tems de la moisson. Il est vrai qu'elle avoit un avantage marqué sur de plus jeunes femmes, moins encore par son activité naturelle, que par un angle obtus formé dans sa taille, qui portoit ses yeux & ses mains beaucoup plus près de la terre, ou de son rouet. Lorsque les denrées étoient montées à un prix trop haut, pour que ses moyens pussent y atteindre, elle n'avoit qu'à se baisser pour les recueillir dans son voisinage. Elle avoit imaginé, pour cet effet, une méthode très-efficace. Elle alloit devant la demeure des plus riches fermiers seulement, & là, s'arrêtant sur la porte les bras élevés, elle disoit : Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout mais pour ma maîtresse, femme noble, fille du Lord James, petite-fille du Lord Archibald. Si les fermiers la secouroient selon ses prétentions bien modérées, elle ajoutoit : Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtresse, & d'Elspy Campbell se répande sur cette maison, & sur tous ceux qui l'habitent. Mais s'ils refusoient de la secourir, elle terminoit d'une autre manière sa harangue, & s'écrioit : Que la malédiction de Dieu, de ma maîtresse & d'Elspy Campbell tombe soudain sur cette maison & sur les habitans. Il est aisé d'imaginer quel succès opéroit la différence de ces deux formules dans un pays naturellement hospitalier, & très-attaché à sa Noblesse. Elle recueilloit des vivres, du linge, & quelques petites pièces de monnoie, qu'elle mettoit soigneusement en réserve pour acheter

acheter à sa maîtresse des souliers & des bas, qui lui servoient, lorsqu'ils étoient à demi-usés.

C'est ainsi qu'elles vivoient heureuses toutes les deux, l'une de ses soins, l'autre de sa reconnoissance. Elspy avoit des principes très-sévères sur les devoirs qu'elle s'étoit imposés. Mde. Macdowell étoit noble; & quoique nourrie par Elspy, elle devoit toujours conserver sa noblesse, c'est-à-dire, ne jamais travailler, jusqu'à ne pas se laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portoit une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse étoit sortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, & s'en retournoit furtivement après en avoir puisé. Elspy l'aperçut laissa tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, & en alla puiser de nouvelle. Comme elle rentroit à la maison, elle dit d'une voix respectueuse : Pardonnez fille du Lord James, petite-fille du Lord Archibald ; mais vous ne puiserez jamais une goutte d'eau tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passer les secours que ma fortune me permettoit de lui donner. Aussi long-tems qu'elle vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus instruit de son histoire, toutes les fois que dans un repas on me portoit une santé, je donnois toujours le nom d'Elspy Campbell à joindre au mien. Un nom si vulgaire excitoit ordinairement la curiosité sur l'objet de mon affection. On m'interrogeoit, & je repondois : Elspy est une vieille femme mendicante. . . . Une vieille femme mendicante, s'écrioit on ? — Oui ; mais écoutez jusqu'au bout ; & alors suivoit en substance le récit que je viens de faire. Je ne l'avois pas achevé, que les demi-couronnes & les demi-guinées pleuvoient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes qu'elle recevoit assez fréquemment, lui donnerent occasion de dire un jour à mon messager : Quel est donc celui qui vous envoie ? Un ami de Dieu sans doute ! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Mde. Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se souvenoit que des anciennes bontés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avoit fait à son tour pour y répondre.

La

La glorieuse servilité de cette femme ne fut pas une étincelle de reconnaissance, qui pétilla un moment, & s'éteint aussitôt. Ce fut une flamme ardente qui brûla pendant vingt années, jusqu'à ce que la mort vint l'enfouir sous les cendres de sa tombe, d'où elle se ranimera avec un nouvel éclat dans le matin de ce jour qui n'aura jamais de fin.

*Réponse de Camille de Vallière à la Lettre de George.*

O Mon frère, quel malheur tu viens de m'annoncer ! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent ! Hélas ! le pauvre homme ! il sembloit le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, Mlle. Camille : au moins pensez un peu à moi. Ah ! j'y ai toujours bien pensé. Je me faisois une joie de l'en convaincre à mon retour. Je lui tricotois une bonne paire de bas de laine pour cet hiver. J'y travaillois encore au moment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée ! Oh, oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, & je le tiendrai dans mon armoire, pour me rappeler chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parloit souvent de moi. Je suis bien sûre qu'il ne m'avoit pas oublié. Mais c'est que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. — Je crois que le plaisir de recevoir nos soins auroit prolongé ses jours. Je te fais bon gré de l'avoir accompagné dans ses funérailles. Je n'en aurois pas eu la force ; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage & de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étois, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent auroit fait tout comme elle, s'il avoit été à sa place, & nous à la place de Mde. Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent & des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté ; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres



d'autres sentimens que ceux de la crainte ? Puisqu'ils sont placés par le hazard dans un rang inferieur, n'est-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds, de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, & nous concilier leur attachement ? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage, pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée ? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans ? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuse Elipy a fait pour sa maîtresse ? Mon oncle m'a dit que l'Académie Françoisé venoit de couronner cette année un trait exactement semblable. Je suis bien-aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour : & les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zèle & de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avoit emmenée hier avec lui dans les champs, pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout-à-coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes. C'étoient des recrues levées dans le pays qui alloient partir. Il y avoit au milieu des soldats plusieurs paysannes assemblées, qui avoient sans doute leurs maris, ou leurs enfans dans la troupe, car ils ne faisoient que s'embrasser & verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent sur une femme en habits de deuil, qui, sans être de la première jeunesse, avoit une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras étoit un jeune homme qu'on voyoit se mordre les levres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentoit un flacon de vin, & quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fit pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, & lui demanda si c'étoit son fils.—Oui, monsieur, c'est mon seul garçon, & un si bon fils, que le monde entier ne pourroit en produire



duire de pareil. Mon mari est mort depuis fix mois, & m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette, il s'étoit endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort; & j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre prêt à leur être abandonné. On levoit des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'étoit laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village vouloit prendre sa place, il lui donneroit cent francs. Mon fils lui a proposé de porter la somme jusqu'à cinquante écus, & qu'il seroit son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurois prié mon fils de nous laisser, mes filles & moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout à monde, car il a travaillé nuit & jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent; toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrois vivre avec mes filles au-dessus des besoins. Tranquillisez-vous, me disoit-il, je serai quelque tems en quartier dans le voisinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de fix ans, & ensuite j'aurai mon congé. . . . Hélas, s'écria-t-elle, tout alloit si bien. Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, & satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, & je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demande ce qu'elle lui présentait dans le morceau de linge. C'est, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une Dame, pour avoir sevré son enfant. C'est tout l'argent que je possède; & je le tenois en réserve pour les dernières extrémités. Ah! si mon Julien vouloit au moins le prendre! Mais j'aurois dû le connoître. Il n'a jamais voulu rien recevoir de moi, depuis qu'il peut travailler; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, & lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté; & j'en fus aussi bien

touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étoient baignés de larmes pendant ses plaintes. Mais je crois que je plains encore plus son fils ; car on voyoit la violence que se faisoit le pauvre garçon, pour cacher sa douleur à sa mère & ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère vouloit l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, & nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi par de douces paroles, & mon oncle par des secours utiles. Ecoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser, en me donnant une belle robe : je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa. Je fais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, & nous en achèterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée ; & il saura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet, & nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il fera sûrement bien-aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu. Je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, & qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIERE.

FAVORI.

## FAVORI.

*Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette sa sœur.*

MA CHÈRE SOEUR,

COMME je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre, lorsque je viens à peine de franchir le seuil du logis ! Cependant ne sois pas si fière de cet honneur. L'Épître n'est pas proprement écrite à cause de toi, mais à cause de mon joli félin. J'avois oublié de te le recommander en partant ; & je fais de petites Demoiselles qui, ayant les objets continuellement sous les yeux, les oublieroient mille fois, si l'on n'intéressoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache donc que de ma pleine puissance je te nomme gouverneur de FAVORI, & t'accorde la surintendance générale de sa Maison. Prends bien garde à ne pas le négliger, si tu ne veux que je te révoque. Il est bon de te présenter une réflexion toute simple. C'est qu'il ne se nourrit pas plus que nous de l'air du tems ; que sans manger & sans boire, il ne peut pas vivre ; que s'il ne vit pas, il ne pourra point chanter ; & que s'il ne chante plus, ni toi, ni moi, nous ne pourrons l'entendre : ce qui feroit bien dommage. Je crois aussi devoir te rappeler le service qu'il te rendit l'autre jour, lorsque tu brouillois tous les pas de ton menuet, en suivant ses cadences, au lieu de suivre celles de la Pochette de M. Dupré. Le petit coquin se mit à faire un tel tintamarre, que M. Dupré tourna toute sa colère contre lui, oubliant de te faire les reproches que tu méritois pour ton étourderie. Voilà, je pense, des raisons assez fortes pour t'engager à lui donner toutes sortes d'attentions. Mais si la musique & la reconnaissance ne peuvent rien sur ton cœur de bronze, je n'ai plus que le grand coup d'éloquence à frapper.... Tremble, tremble, ma sœur ! Regarde-le déjà comme mort. Oui, mort. Comment soutenir cette affreuse image ? Vois ses jolies petites pattes levées en l'air, ses aîles immobiles, ses yeux & son petit bec fermés pour toujours. Vois le couché sur le dos dans la petite boîte qui lui sert de cercueil, couvert de fleurs de Soucis & de Belles-de-nuit, avec des branches

de Cyprès. Tout le monde vient pleurer autour de sa tombe. On demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix se fait entendre : C'est moi, c'est moi, barbare que je suis ! & tu te jettes toute échevelée sur son cadavre. . . . Tu pleures, n'est-il pas vrai ? Triomphe ! Triomphe ! Je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, ni pour le repos de ton esprit. Outre sa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biscuit & de sucre. Tu feras fort bien aussi de couvrir sa cage de verdure, pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon absence. Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'envverrai, pour te récompenser de ton zèle, un journal de mon petit voyage. Tu y verras des événemens dignes de passer à la postérité. Adieu, ma chère sœur, je quitte le ton du badinage pour t'embrasser de toutes mes forces, & t'assurer des tendres sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

*Réponse de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.*

MON CHER DIDIER,

VRAIMENT il faut avoir un petit orgueil aussi plaissant que le tien, pour imaginer qu'une sœur doive se trouver si fière de recevoir une lettre de son frère. Il me semble que toute la gloriole devrait être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir sans te faire tirer l'oreille ; quoique tu en perdes aussi-tôt le mérite, en disant que c'est à cause de ton petit criaillleur que tu m'écris. Tu n'avois pas besoin de me faire à son sujet des recommandations si pressantes, ni d'employer de si belles figures de rhétorique, pour m'émouvoir en sa faveur. Il inspire assez d'intérêt par lui-même. Ainsi, sois tranquille sur le soin que je vais prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il est vrai, sa mangeoire par-dessus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoissance, pour l'exposer à crever de gogaille, s'il étoit, comme eux, sur sa bouche, & aussi peu réléchi. Peut-être voudroient-ils encore nous faire croire que c'est par excès de tendresse qu'ils l'accablent ainsi de provisions, lorsqu'ils n'ont pensé qu'à



qu'à se débarrasser tout d'un coup pour huit à dix jours d'une attention qui les importune. Non, non, je lui rendrai des soins plus assidus. Je veux qu'il ait des provisions fraîches tous les matins. Lorsque j'ai nettoyé son buffet, j'y ai trouvé du grain au moins pour trois mois, sans compter celui qui étoit répandu à dix pas à la ronde. Il faut convenir que le petit drôle est un si franc dissipateur, qu'il en jette plus de côté & d'autre avec son bec dans une heure, qu'il n'en goberoit dans un jour. Pour le fond de sa cage, grâces à ton adresse, ou à ta prodigalité paresseuse, c'étoit comme un étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'osoit y descendre, tant il avoit peur de s'y noyer ! Comme il a paru joyeux, en revoyant la terre-ferme ! Il trembloit encore de s'y hasarder à la légère. Ce n'est qu'après l'avoir bien éprouvée d'une patte, en se tenant de l'autre aux barreaux, qu'il y a pris une entière confiance. De cette manière, sans aucuns frais, j'ai agrandi son logement d'un rez-de-chaussée ; car il ne se tenoit plus que sur les deux perchoirs, crainte de salir ses jambes & sa queue. J'ai répandu sur le fond de la cage une couche de fable fin, & je l'ai garnie tout-au-tour de mûron ; en sorte qu'il ne tient plus qu'à lui de se croire dans un joli bosquet. Ecoute, mon frère, à l'avenir tu prendras ton parti ; mais c'est moi qui me charge de son entretien. Je veux que son palais te serve de modèle d'ordre & de propreté pour ton appartement. En voilà, je crois, assez pour calmer les inquiétudes que tu m'as témoignées : j'en ai d'autres de mon côté, dont je vais te faire part. Tu es un peu étourdi, & nous avons pour voisin un chat noir fort avisé. Prends-y garde à ton retour. J'ai observé qu'il avoit pris pour Favori une tendresse qui m'épouvante. Hier au matin, j'avois, en entrant, laissé la porte ouverte ; il se glissa tout doucement à ma suite. Après avoir rendu mes devoirs à l'oiseau, je me mis à feuilleter un peu tes livres. Tout-à-coup j'entendis derrière moi un tendre *miaou*. Je me retournai. J'aperçus le scélérat juché sur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favori d'un œil caressant, mais hypocrite. Il tortilloit moëlleusement sa queue, & sembloit lui dire : " O mon cher petit oiseau ! viens te percher ici à mon côté : ou bien, attends-moi, je vais sauter légèrement sur ta cage. Vois les douces pattes de velours que j'ai pour

te caresser. (Remarque bien qu'à ces mots il cachoit soigneusement ses griffes :) Je te dorloterai tout le long de la journée, en te pressant contre mon tendre cœur. Ne t'effraie pas de mes longues moustaches, elles ne piquent point. Il y a par-dessous une petite bouche, avec laquelle je baiseraï si joliment ton petit bec ! Viens, viens, mon ami."—Que penses-tu que FAVORI répondoit à tous ces beaux discours ? Rien. Mais on voyoit clairement à sa mine que le petit matois n'en étoit pas la dupe ; & j'imagine qu'à la place du chat, il pourroit fort bien être un aussi grand fripon. Est-ce que tu lui aurois donné de tes leçons de coquinerie ? Il baïssoit, il relevoit sa tête ; il secouoit ses plumes ; il jettoit un œil de méfiance sur l'Orateur, & de confiance vers moi, comme s'il eût voulu dire : " Je te connois, méchant. Tes Paroles mielleuses, tes pattes de velours, ta petite bouche cachée sous tes moustaches, sont aussi perfides que ton tendre cœur de chat. Tu peux tromper une pauvre souris. Mais moi ? oh, que non ! Je me moque de tes ruses, & je ne crains pas ta malice. J'ai ici une amie pour me secourir." Et soudain il se mit à crier à plein gosier : Cuic, cuic, cuic, cuic ! Je le compris à merveille. Sans faire semblant de rien, j'allai vers une cuvette pleine d'eau ; & je fis au tendre matou une si bonne asperision, que j'éteignis tout d'un coup le feu de son amitié ; car en deux sauts il fut à bas du fauteuil ; & il secouoit son poil humide, comme s'il avoit eu des frissons de fièvre. Profite de cette observation, s'il venoit te faire *incognito* sa visite, lorsque tu feras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant de personnes ressemblent dans le monde, me rappelle une ariette de notre ami dans une petite comédie manuscrite qu'il tient au fond de son porte-feuille. Je te l'envois pour te prier de la faire mettre en musique, si tu connois quelque bon compositeur dans le pays.

De ces gens aux airs chatemites  
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.  
Toutes ces mines hypocrites  
Cachent un cœur fripon.

Je crois voir autour d'une table  
 Un chat roder légèrement ;  
 D'un ragoût l'odeur agréable  
 A frappé mon gourmand.  
 Le voilà, d'un air de simplesse,  
 Qui vient à vous :  
 Sur vos genoux  
 Il saute avec souplesse.  
 Puis de sa queue il vous caresse,  
 Puis il fait le gros dos, puis miaule tout doux.  
 Puis de sa patte  
 Il vous flatte.  
 Eh, qui croiroit qu'il pense à mal,  
 Le Pauvre animal !  
 Sur le morceau qu'en son cœur il dévore,  
 L'adroit Caffard !  
 Il n'ose encore  
 Qu'en dessous jeter un regard ;  
 Mais un moment tournez la tête,  
 Zeste ! l'agile bête  
 A déjà fait sa part.

De ces gens aux airs chatemites  
 Jamais, jamais n'attendez rien de bon.  
 Toutes ces mines hypocrites  
 Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman. S'il nous arrive quelque chose d'intéressant sur la route, je m'engage à t'en faire le récit. Puisque tu vas à la postérité, je serai charmée de partager avec toi l'admiration de nos derniers neveux. En attendant, je veux que tu saches en particulier que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta sœur.

JULIETTE DE LORMEUIL.

*Seconde Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette sa sœur.*

JE te remercie, ma chère sœur, de la jolie lettre que tu m'as écrite, pour me tirer de mes inquiétudes. La scène du chat noir & de mon serin m'a beaucoup amusé, J'ai trouvé le discours du Matou assez adroit, mais le cuice

*cuic* de Favori bien plus éloquent, puisqu'il a produit la déroute de son ennemi, grâce à ta valeur incroyable. Tu mériterois, pour cet exploit, d'avoir une cuvette dans ton écusson.

J'ai travaillé pendant trois jours au journal de mon voyage, que je t'ai fait espérer pour récompense de tes soins. Mon papa trouve fort bonne l'idée de nous communiquer nos aventures. Il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec aisance, & de réfléchir sur tout ce qui frappe nos regards. Ma relation lui a paru très-fidèle ; & il desire vivement de voir celle que tu m'as promise de ton dîner à la campagne avec maman. Frédéric & Louise auront été sûrement de la partie. Que de folies vous aurez fait ensemble ! Mais quand tu ne me parlerois que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre assez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vite, je vais me hâter de rassembler les morceaux de mon histoire de grand chemin, épars sur vingt chiffons de papier. Tu la recevras dans quelques jours. Adieu, je t'embrasse en attendant, & suis pour toute ma vie,

Ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

*Réponse de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.*

A QUOI penses-tu, mon cher Didier, de me faire si long-tems attendre le Journal de ton expédition ? Est-ce que tu serois allé comme Gulliver, dans quelque île inconnue, pour avoir tant de choses à me raconter ? J'ai bien reconnu l'ordre admirable dont tu te piques, à tes vingt chiffons de papier, épars sans doute dans tous les coins de ta chambre. Heureux encore si le petit chat de la maison ne s'est pas diverti des plus belles parties de ton ouvrage ! Je ne serois point étonnée d'y trouver de larges lacunes, ou de te le voir entamer par la fin, avec la précaution de mettre la queue tout au commencement ce qui vaudroit bien le grand chapitre de mes folies. Je ne fais si la cuvette figureroit bien dans mon écusson ; mais je crois que les feuilles de la Sybille, dont tu m'entretenois l'autre jour, pourroient te composer des armoiries assez parlantes. Puisque mon papa semble desirer de voir ma relation, je m'empresse de te la faire passer, sans attendre



tendre la tienne ; car je serois fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme le dit le bon La Fontaine. Embrasse-le bien respectueusement de ma part ; & tu le prieras ensuite de te rendre tendrement tous les baisers que tu lui auras donnés pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. *Tu trouveras ci-inclus mon Journal.*

## JOURNAL DE MON VOYAGE.

ON n'a pas besoin de faire une route si longue que la tienne, pour avoir aussi des aventures. Nous venions à peine de passer les premières barrières, lorsque nous rencontrâmes sur le chemin un berger qui conduisoit ses moutons. Notre cocher, croyant son honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, poussa sa voiture tout au travers de la foule. Les pauvres moutons qui passent pour avoir un cœur fort honnête, mais un esprit assez borné, ne sachant quel parti prendre, se jetoient entre les jambes de chevaux, & jusques dans les rayons de la roue. Le berger crioit à pleine tête au cocher d'arrêter ; & le cocher, sourd à tous ses cris, ne ralentissoit point son grand trot. Comme le vent étoit assez frais, notre voiture étoit fermée de toutes parts. Frédéric voulut savoir comment les moutons se tireroient de cet embarras. Malheureusement il avoit oublié que pour regarder par une portière, il faut d'abord en baisser la glace. Il alla donner du front contre le crystal fragile, qui se rompit aussi-tôt en mille pièces. En retirant sa tête de la fenêtre qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de verre le blessa légèrement à la joue. Il y porta la main ; & de quelques gouttes de sang qui couloient de sa blessure, il se barbouilla si bien tout le visage, qu'il avoit l'air d'un de ces petits garçons qui courent les rues en mascarade à la fin du carnaval. La tendre Louise, à cette vue, ne doute pas que son frère n'eût laissé tomber son nez au milieu du troupeau, & se mit à crier : Ah, mon pauvre Frédéric, mon pauvre Frédéric ! jusqu'à ce que maman, avec un

peu d'eau de mélisse qu'elle répandit sur son mouchoir, eût nettoyé son barbouillage, & rendu à sa petite mine cet air espiègle que tu lui connois. Eh bien, mon cher Didier, qu'en dis-tu ? Il me semble que l'esprit d'étourderie ne dégénère point dans les garçons de notre famille ; & voilà ton frère qui soutient déjà dignement ta réputation.

Il ne se passa rien de mémorable depuis cet événement, jusqu'à notre arrivée dans la maison de notre chère nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ses tendres caresses, nous allâmes nous promener dans les champs. En passant toute seule le long d'une haye, j'aperçus de pauvres oiseaux dont la patte se trouvoit prise dans un perfide lacet. Ils agitoient pitoyablement leurs aîles, & sembloient me demander leur liberté. Tu penses bien que je ne fûs pas insensible à leurs tristes prières. Je rompis leurs chaînes, & j'eus le plaisir de jouir de leur reconnoissance dans les transports de joie qu'ils faisoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit payfan du voisinage, qui avoit fondé d'avidés espérances sur la vente de ses prisonniers ; & leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter assez cher.

Le soleil, vers l'heure de midi, avoit dissipé les brouillards. La journée se trouvoit si belle, que maman voulut nous faire goûter toutes les délices d'un repas champêtre. Le dîner fût servi dans le jardin. Marguerite nous avoit régälée d'une excellente soupe au lait. Au moment où Frederic, suivant la liberté des manières de la campagne, portoit son assiette à la bouche, pour s'épargner la peine de l'exercice de sa cuillier, voilà tout-à-coup une grosse pierre qui, l'atteignant sur le bord, la renverse sur la table, & en faite rejaillir une rosée blanche qui nous écla-bouffe à la ronde. Il auroit fallu nous voir jetter les uns sur les autres, tout palpitans de frayeur, comme si Jupiter eût laissé tomber au milieu de nous un de ses foudres. Le mari de Marguerite, qui n'est pas homme à s'effrayer du bruit, courut à la porte du jardin pour attraper le Dieu du tonnerre, & lui renvoyer son carreau. Mais le Dieu semblable à ceux de la fable, qui se jouoient si bien des pauvres mortels, s'étoit rendu invisible. Notre hôte eut beau rester à la porte en sentinelle, il n'y gagna rien que de nous garantir du péril d'être foudroyés une seconde fois.

Notre

Notre dîner venoit de finir, je me disposois à rendre une visite d'humanité à toutes les hayes du canton, lorsque maman nous avertit qu'il falloit songer à la retraite. Nous remontâmes à regret dans notre voiture après avoir fait à la chère Marguerite nos petits cadeaux. Il ne fut jamais si une belle soirée. Du haut d'une montagne où nos courriers fumans s'étoient arrêtés pour reprendre haleine, nous eûmes le plaisir de voir un vaste horizon couvert de nuages des plus brillantes couleurs. Le soleil qui sembloit se réjouir de l'accès que Frédéric lui avoit ouvert pour arriver immédiatement jusqu'à nous, coloroit, par reconnaissance, son front & celui de Louise de toute la pourpre de ses rayons. On auroit cru voir ces belles faces dorées de Chérubins qui parent les autels.

Les moutons de la matinée avoient apparemment donné l'alarme à leurs camarades, car nous n'en trouvâmes point à notre retour. Il ne se présenta sur notre passage qu'une troupe d'ânesses, avec quelques ânon de la figure la plus ingénue que tu puisses te représenter. Nos chevaux qui crurent apparemment y reconnoître un air de famille voulurent à toute force leur céder le haut du pavé, & firent mille soubresauts & mille courbettes en leur honneur. Mais notre fier cocher soutint à merveille la gloire de son siège. Il leur persuada du bout de son fouet qu'ils étoient des personnages d'une plus haute importance; & qu'ayant le pas sur eux dans tous les livres d'histoire naturelle, ils devoient le conserver sur les grands chemins. Il fallut bien se rendre à des raisons si frappantes; & ils nous conduisirent sans autre malencontre au logis.

*Troisième Lettre de Didier de Lormueil à Juliette.*

IL n'est pas étonnant, ma chère sœur, qu'on se tire si lestement du récit d'un voyage où l'on n'a eu à faire qu'à des bêtes à petites cornes, ou à longues oreilles, à un étourdi qui casse les vitres, & a un polisson qui vous jette des pierres. Si tu appelles cela des aventures, je ne fais quel titre assez magnifique tu trouveras pour les miennes. D'après ce qui m'est arrivé pour n'avoir traversé qu'un village, tu peux juger aisément de ce que j'aurois eu à te raconter dans une plus longue expédition. Je commence à croire que du tems des Chevaliers errans, j'aurois pu faire une brillante figure sur ce globe, & chanter moi-



même mes hauts faits, de peur que personne ne s'avîsât de les célébrer à ma fantaisie.

En voici un petit échantillon que je soumets intrépidement à ta censure : ou plutôt, je t'engage, pour tes plaisirs, à le lire avec soin, pour ne perdre aucune de ses rares beautés.

## JOURNAL DE MON VOYAGE.

**N**OUS roulions depuis un quart d'heure en silence dans notre voiture, avec la même vitesse que les nuages qui couroient sur nos têtes. Je bénissois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette manière agréable de nous transporter d'un endroit à l'autre sans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs dans un bateau volant, ou sur des ballons. L'aspect de la campagne surprit ensuite ma pensée. Tous les arbres étoient dépouillés de leur parure. A peine y restoit-il quelques feuilles jaunes, ou rougeâtres, qui n'attendoient que le moindre souffle du vent pour devenir son jouet. Les tendres accens du Rossignol, le concert joyeux des Pinçons & des fauvettes ne remplissoient plus les bocages : on n'entendoit que les cris glapissans des Corbeaux & des Corneilles qui fuyoient à tire d'aile, effrayés par le bruit de la cognée du bucheron. Au lieu de ce grand rideau de verdure qui présentait de toutes parts la richesse & la gaîté, on ne découvroit à travers les têtes chauves des arbres, que des chaumières à demi-ruinées, & des villages enveloppés de fumée & de brouillards. Des femmes occupées à ramasser des branches de bois mort, quelques laboureurs traînant la herse sur leurs guerets, des ramiers sauvages qui cherchoient dans l'épaisseur du chaume les grains échappés aux glaneuses, étoient les seules créatures vivantes qu'on aperçût de loin en loin sur les champs. Rien ne consolait nos regards attristés que les jeunes semences déjà verdoyantes, qui s'élevoient de la terre pour annoncer l'espoir d'une heureuse moisson.

Nous



Nous fûmes tirés de la rêverie où nous plongeait ce spectacle mélancolique par les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire soudain à notre cocher. Sa redingotte étoit glissée de son siège sur l'une des petites roues qu'il emportoit autour de son effieu, comme des ailes d'un moulin à vent. Après bien des tours, il vint à bout d'en saisir une manche, & la tiroit à lui de toutes ses forces, en criant d'une voix enrouée : O ma redingotte ! ma redingotte ! Je me jettai précipitamment à la portière pour regarder ; mon chapeau tomba, & je me mis à crier : O mon chapeau, mon chapeau ! Géoſſroi de son poste entend nos lamentations, & se penche ; son bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point : O mon bonnet ! mon bonnet ! mais en voulant le rattraper dans sa chute, il se renverse lui-même à terre de toute sa longueur. Heureusement pour le malheureux que ce fut dans un large & profond bourbier bien douillet ; car autrement je ne fais ce qui seroit arrivé de sa vie, au moins de son nez, de ses dents & de son menton. Il n'avoit fallu qu'une minute pour toutes ces catastrophes. Mon papa étoit le seul qui, dans toute cette bagarre, n'eut pas perdu l'esprit. Il baissa la glace de devant ; & saisissant les rênes dans les mains du cocher, il arrêta les chevaux. Le cocher descendit, & dégagea de l'effieu sa redingotte. Mais quelles furent ses tristes doléances lorsqu'il vit au milieu de la taille un grand trou, par où sa tête énorme auroit pu passer, avec toute la frisure d'un petit-maître. Géoſſroi de son côté avoit la bouche si empâtée, qu'il ne pouvoit articuler un seul mot. O ma sœur, si tu l'avois vu sous ce masque essayer de rire pour me tranquilliser sur sa culbute ! Il ne faisoit qu'éternuer, cracher, & se frotter avec les mains les genoux & les coudes. Son habit, autrefois tout verd, ne l'étoit plus que par derrière : il avoit l'air d'une perruche grise, à demi-doublée de perroquet. Il retourna quelques pas en arrière, pour chercher son bonnet de peau de renard. Par bonheur qu'on y avoit laissé tenir la queue de l'animal, pour figurer en forme de panache. C'est elle qui le fit découvrir, & qui servit à le repêcher de l'ornière profonde où il s'étoit englouti. Il fallut le tordre & le retordre, pour qu'il pût l'emporter sous son bras. On rattrapa aussi mon chapeau, à qui le vent faisoit faire mille sauts périlleux en avant & en arrière. Mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles ; au contraire,

contraire, il y gagna une épaisse calotte, qu'il a su conserver en partie, à la barbe de toutes les broffes de la maison.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, & que tout fut rétabli dans son premier ordre autour de nous, il fut d'abord question de faire de la philosophie sur toutes ces disgrâces. Mais après en avoir essayé de la plus sérieuse, il nous vint dans l'esprit que le parti le plus sage étoit peut-être de prendre la chose gaiement, mon papa tira de sa bourse des consolations pour le cocher. De mon côté, je vis bien que Geoffroi n'étoit en peine que de son bonnet, parceque l'habit étoit de la livrée de la maison. Je lui fis un signe qui le remit en belle humeur ; & tout le monde continua la route, comme si rien ne fût arrivé.

Nous étions près d'entrer dans un village, lorsque nous aperçûmes un vieux soldat assis sur une pierre au bord du chemin. Il avoit une de ses jambes pliée en arrière sous lui, & l'autre, qui étoit de bois, toute roide, & tendue en avant. A sa gauche étoit une longue béquille, à sa droite un grand chien noir. Mon papa qui fait profession d'aimer les soldats les mieux estropiés, le salua d'un air de bienveillance, & me donna une pièce de vingt-quatre sols, pour la jeter en passant dans son chapeau : ce que je fis, sans me vanter, avec assez d'adresse. La voix de sa reconnoissance fut si haute, qu'elle réveilla une femme, de très-mauvaise mine, qui dormoit tout près delà sur un tas de paille. Elle se mit à courir après notre voiture, & l'atteignit au moment où nous en descendions pour entrer dans l'auberge. Ah, Monsieur, dit-elle à mon papa, vous placez bien mal vos charités ! si vous donnez de si belles aumônes à un vieux ivrogne, que ferez-vous pour une brave femme, comme je le suis, qu'i n'a pas bue de vin depuis dix ans ? Mon papa, dont l'esprit s'étoit occupé de bien des choses dans cet intervalle, ne songeoit plus à l'invalidé, & la regardoit d'un air étonné. Oui, oui, Monsieur, reprit-elle c'est de ce vieux ivrogne de soldat que je parle. J'ai bien entendu comme il vous remercioit pour une pièce de vingt-quatre sols que le petit Monsieur lui a jetté de votre part ; je gagerois qu'avant la nuit il l'aura toute bue en eau-de-vie. Et puis n'avez-vous pas vu ce grand chien noir qu'il a toujours à son côté ? Un mendiant nourrir un chien ! N'est ce pas voler d'autres malheureux ? Finissez, lui répondit mon papa, d'un ton

ton sévère. Pourquoi me dire du mal d'un homme qui a besoin comme vous de ma pitié! S'il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne à un vieux soldat. Tandis que nous sommes assis à notre aise au coin du feu, il faut que ces braves gens supportent le vent, la neige, la pluie, toutes les rigueurs de l'hiver. Il n'est pas surprenant qu'ils aient recours à une boisson qui les réchauffe, & qu'ils s'y accoutument. Pour son chien, c'est peut-être l'unique attachement qu'il ait dans le monde; c'est son compagnon fidèle, le seul ami qui prenne part à ses bonnes ou mauvaises journées. En achevant ces mots, il lui donna, sans la regarder, une pièce de deux sols. Elle la reçut d'un air dédaigneux, & s'en retourna en grognant tout le long du chemin. Cette vilaine femme m'avoit donné de l'humeur. Je suis bien fâché, dis-je à mon papa, que vous l'ayez secourue de la moindre chose. Dire des injures à ce pauvre soldat, & lui envier votre aumône! il faut être bien méchant! Tu as raison, mon fils, me répondit-il. Celui qui veut émouvoir ma pitié envers lui aux dépens d'un autre, ne fait qu'exciter mon indignation. Cependant je la vois dans le besoin, & j'oublie son mauvais naturel. Elle en est assez punie par elle-même. Sans la méchanceté de sa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui.

Pendant ce dialogue, l'aubergiste nous avoit conduit dans une chambre, dont une croisée s'ouvroit sur le chemin que nous avions parcouru, & l'autre, sur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'aperçus, fut la vieille femme qui venoit de s'asseoir au pied d'un ormeau, tout près de la maison. Elle tiroit de sa poche une petite bouteille de vin, dont elle se mit à boire d'un grand courage. J'appellai mon papa, & je la lui fis remarquer. Il m'imposa silence, de peur qu'elle pût nous entendre. Au même instant, nous vîmes au loin le vieux soldat qui venoit vers nous, appuyé sur sa béquille, & suivi de son chien noir. Aussi-tôt que la vieille femme l'aperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans sa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mère! lui dit l'homme à moustache en l'abordant, est-ce que vous voulez coucher là sans dîner? Vous n'avez donc pas faim d'aujourd'hui? Oh, ce n'est pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton

pleureur,



pleureur, c'est de quoi manger. Bon, s'il ne tient qu'à cela, repliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors s'étant assis auprès d'elle, il fit glisser de dessus son dos un vieux havresac, & en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelat bien enveloppé dans du papier, qu'il lui présenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain & de fromage; encore à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à son chien, qui s'étoit mis par-derrière, & qui tenoit sa tête appuyé sur son épaule, de l'air de la plus intime familiarité.

Pendant leur repas, la méchante vieille tourna la conversation sur la dureté des voyageurs, & dit que ce Monsieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier. Il m'a l'air d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui restoit dans sa bourse que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jetter par son fils. Une pièce de vingt-quatre sols. La voilà. Il n'en tombe pas souvent de ce calibre dans mon chapeau. Mais ne soyez pas en peine, vous en profiterez comme moi. Je ne fais pas être heureux tout seul. Un bon repas demande un coup de vin. Je n'en ai pas fait couler aujourd'hui une goutte dans mon estomac, malgré le froid salé qu'il fait. Mais ma pauvre bourse étoit si plate, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à présent; & je suis en état de dépenser aujourd'hui six sols, trois pour vous, trois pour moi. Le reste sera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mère, donnez-moi la main.

Il se leva d'un air jovial, en disant ces mots. La méchante vieille se mit à faire le bon valet. Elle lui présenta officieusement sa béquille, & caressa son chien. Je crois que je l'aurois battue pour cette noire fausseté. Ils s'acheminèrent ensemble vers l'auberge, tandis que nous allions nous poster à la fenêtre qui donnoit sur la cour. Nous vîmes bientôt le soldat se faire donner une rquille de vin, & deux petits verres, dont il remplit l'un pour sa convive. Elle l'avalait tout d'un trait. Mon papa ne put contenir plus long-tems son indignation. Fi! la détestable créature, cria-t-il à haute voix. Ils levèrent tous deux la tête. La femme poussa un cri en nous reconnoissant; mais le soldat n'en parut point déconcerté. Mon bon Monsieur, cria-t-il à mon papa, vous voyez  
comme



comme nous nous régalaons à votre santé. Permettez que je vous la porte, continua-t-il, en ôtant son chapeau, celle de Monsieur votre fils aussi. Je n'oublie personne, si petit qu'on soit, quand c'est d'honnêtes gens. Grand bien vous fasse l'ami ! lui répondit mon papa. Vous avez un cœur tel que je les aime. Tout pauvre que vous êtes, vous savez obliger. Voici de quoi vous souvenir encore de nous (en lui jettant un écu sur la table ; ) mais pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent de calomnier lâchement. . . . La méchante femme n'en attendit pas davantage, elle se retire la tête baissée, dans une extrême confusion.

Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave soldat, nommé Thierry, avoit servi trente ans ; qu'il n'avoit quitté les armes que par une suite du malheur arrivé à sa jambe, & qu'il avoit les certificats les plus honorables de tous ses Officiers. C'est lui, continua-t-il, qui maintient le bon ordre & le paix dans le village. Ses moustaches grises en imposent encore aux vagabonds. Tout le monde se feroit un plaisir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre ; mais il n'en reçoit point qu'il ne l'ait mérité par quelques services, comme des messages d'une paroisse à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colère, si j'avois refusé de prendre son argent pour le verre de vin qu'il vient de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits de mon état ; & que si je lui donnois quelque chose, je serois obligé de le porter sur le compte d'un autre ; ce qui ne seroit pas juste. Tous les matins il va de bonne heure avec une hotte de cailloux sur les épaules, remplir les ornières faites la veille sur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il est bien entretenu. Il ne demande jamais rien ; mais il n'est guère de voyageurs habitués sur la route, qui ne lui donnent quelque chose au passage ; & il le prend en conscience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hiver, quand le froid est trop rude, il vient faire des sabots d'enfans au coin de ma cheminée ; & il les donne pour rien à ceux qui ne sont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danser devant lui pour sa peine.

Eh bien, ma sœur, que dis-tu de ce bon Thierry ? Ce dernier trait de son histoire m'a fait tant de plaisir, que je lui ai commandé pour toi une paire de sabots, que je prendrai

prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuse, & d'ailleurs trop loin de lui, pour le payer en gambades, je me charge, à ton intention de le folder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner fix francs, afin que le cadeau soit plus digne de t'être présenté. Ils ne te feront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon Journal n'eût déjà fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres histoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faisant, je mis à fin une grande aventure, par un moyen dont le Seigneur Don Quichotte, malgré toute sa bravoure, n'auroit jamais eu l'esprit de s'aviser. Tu vas croire, peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un Enchanteur, ou tout au moins un Géant dans la querelle, & qu'il s'agissoit de la destinée de quelque illustre Princesse, & d'un grand Royaume à reconquerir. Eh bien non, ma chere Juliette, ce n'étoit qu'une petite Dindonière aux prises avec un petit Chevrier, pour défendre une petite pomme quelle venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cause de ce duel, je pris, comme tu le devines sans peine, la défense du foible, mais en paroles ; car heureusement pour le fort, je n'avois ni lance, ni rondache ; d'ailleurs, il faut aussi te dire qu'il étoit de tournure à rosser, malgré toutes ces armes, le pauvre Chevalier. Je vis tout de suite que le personnage d'un Salomon, ou d'un Titus, alloit beaucoup mieux à ma taille, je terminai le combat au grand contentement des deux champions, en partageant entre eux les derniers restes du pâté que maman nous avoit donné pour la route.

Je pourrois encore te représenter la détresse d'un malheureux lièvre que nous vîmes courir à travers les champs, poursuivi par une meute de chiens & de chasseurs.

Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ses crochets dans la plaine, étoit grimpé sur la pointe d'une roche pendante tout-à-pic sur des précipices. Un chien furieux l'aperçut dans cette dernière retraite, & eut l'audace de le forcer. Je les vis se précipiter l'un & l'autre, & rouler ensemble tout déchirés. . . . mais cette peinture est trop cruelle, n'est-ce pas ? J'aime mieux t'offrir des images plus douces, en te parlant de la joie que notre arrivée inattendue a fait naître ici dans toute la maison. Si tes plaisanteries malignes ne m'avoient pour jamais détrompé de l'idée que j'ai voulu prendre quelque-  
fois

fois de mon mérite, je me croirois un homme important à la maniere dont je suis fêté. Il est plus modeste de croire que je suis redevable des ces égards au souvenir que l'on a conservé de ta visite de l'année dernière ; & je mets tout mon orgueil à te devoir ma considération.

Voilà, ma chere sœur, le récit peut-être un peu trop détaillé de mes diverses aventures. La plus périlleuse est celle où je me suis engagé pour te plaire, en essayant de te les décrire. Je n'aurois jamais cru en venir à bout. Je ne veux point te faire valoir mon travail. Je me flatte cependant que tu m'en ferois quelque gré, si je te disois que l'on me sonne depuis un quart-d'heure pour goûter des beignets qui se refroidissent à m'attendre. Je ne crois pas que l'héroïsme de l'amitié fraternelle puisse aller guère plus loin.

Adieu, ma chere Juliette, je vais me divertir ici le mieux qu'il me sera possible, pour que tu me retrouve plus gai, quand je retournerai près de toi. C'est une attention délicate dont tu dois sentir tout le prix, & qui te prouve le tendre attachement avec lequel je suis pour toujours ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

*Dernière réponse de Juliette de Lormeuil à son frère.*

J'AVOIS toujours oui dire que rien ne servoît comme les voyages à former l'esprit. Ta relation vient de m'en donner une preuve, à laquelle j'étois loin de m'attendre. Qui jamais eût pensé qu'un petit écolier de rhétorique, comme toi, se crût déjà Philosophe pour avoir fait fix lieues ? Tu me disois dans ta première lettre que tu destinois le récit de ton voyage à la postérité. Lorsque tu voudras l'envoyer à son adresse, je me charge de faire le dessin de quelques estampes pour l'accompagner. Ta description de la compagne, dans cette triste saison, me fournira le sujet d'un paysage d'automne très-pittoresque. L'opiniâtre cocher qui, sans bouger de son siège, tiraille par la manche sa malheureuse redingotte, le pauvre Géofroi se relevant tout confus de son boursier, mon petit étouffi de frère, tête nue à la portiere, suivant des yeux son chapeau dans ses pirouettes, voilà trois drôles de figures à peindre, tandis que mon papa toujours fidèle à son



son caractère de prudence, fera le contraste de mes originaux, en saisissant les rênes, & arrêtant l'attelage. Tu penses bien que je n'oublierai pas le dîner sous l'orme de la méchante femme, & du vieux soldat. Quelle bonne physionomie je veux donner à ce brave Thierry, & à son chien noir, mangeant amicalement sur son épaule ! Enfin, je terminerai ma galerie par la scène de la Dindonière & du Chevrier. Mon frère sera peint, comme tu te représentes toi-même, jugeant gravement leur querelle, & les mettant d'accord avec des bribes de pâté. Il est vrai que je ne mettrai au-dessous ni le nom de Salomon, ni celui de Titus, que tu ne fais pas la moindre façon à te donner avec ta modestie ordinaire, mais bien celui du nouveaux **SANCHO PANÇA**. Ce qui ne laissera pas de te faire également honneur ; car je n'ai guère vu dans ma vie de personnage d'un plus grand sens.

Comme je me flatte que tu ne voudras jamais être en reste avec moi, je t'abandonne aussi mon voyage, pour en tirer tels sujets de dessin qu'il te plaira d'y trouver. Je crois qu'ils pourroient faire très-naturellement le pendant des miens.

N'allois-je pas oublier de te faire mes remerciemens pour les jolis sabots de la façon de Thierry ? Comme je ne me sens pas en état de répondre à un cadeau si magnifique, tu permettras que je te paie à ton retour, comme il se fait payer des pauvres enfans du village. Je répète à cet effet un nouveau pas de rigodon.

Je suis infiniment touchée du soin généreux que tu prends pour me conserver ta gaîté. Je te prie de croire que je suis capable de la même délicatesse.

Adieu, mon cher Didier, nous sommes, je pense, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter sur toi que par les sentimens d'une plus tendre amitié.

JULIETTE DE LORMEUIL

6 MA 65

F I N.



*For the Instruction and Entertainment of Youth.*

THE Childrens Friend, translated from the French of M. Berquin; printed on a fine paper and large letter, in six volumes, and illustrated with 44 beautiful engravings, price 1l 1s bound.

The Friend of Youth, translated from the French of M. Berquin, complete in two volumes, and ornamented with beautiful frontispieces, price only 6s

The History of Sandford and Merton, a new edition, embellished with beautiful frontispieces, in three volumes, price 10s 6d bound.

An Abridgment of Sandford and Merton, in one volume, 12mo. 3s 6d bound.

Sandford et Merton, traduction libre de L'Anglois, par M. Berquin, embelli d'un frontispice,—in two volumes, price 7s bound.

The Childrens Miscellany; in which is included the History of Little Jack, by Thomas Day, Esq. 3s 6d

---

*Books printed for and sold by B. Law and Son,  
in Ave-Mary Lane.*

1. A Grammar of the French Language, 2s

2. La Bonne Mère, contenant de petites Pièces Dramatiques, chacune précédée de la Définition & suivie de la Morale entre la Bonne Mère & ses deux Filles, avec des Traits Historiques & des Anecdotes convenables, 3s 6d

3. Practice of the French Pronunciation, Alphabetically exhibited, &c. price 1s

4. Entertaining and Instructive Exercises, with the Rules of the French Syntax; the seventh Edition, price 2s

5. Le Guide du Traducteur, or the Entertaining and Instructive Exercises, rendered into French, price 2s

6. Neatly engraved on a whole sheet, the French Verbs, Regular and Irregular, alphabetically conjugated, with Figures and Preliminary Observations, in an entire new, plain, and easy manner. Principally designed for those who are taught privately, to avoid the tedious Learning of the Verbs, price 1s 6d

7. Fables Amusantes, avec une table générale & particulière des Mots, & de leur Signification en Anglois,

selon l'Ordre des Fables, pour en rendre la Traduction plus facile à l'Ecolier. Dedicated, by permission, to the Prince of Wales, the seventh edition, price 2s bound.

8. The French Student's Vade Mecum, or a View of the French Personal Pronouns, shewing at sight their different order in a sentence used affirmatively, both with and without an Interrogation, price 6d

9. The particular and common Terminations of all the Tenses of the French Verbs, neatly engraved, price 6d

10. Elements of French Conversation, price 1s 6d

11. A Short Account of French Poetry, with Directions about the Manner of Reading French Verses, price 6d

12. Lettres sur l'Origine & l'Antiquité des Langues, price 2s 6d sewed.

13. Brevis ad Artem cogitandi introductio, ad instituendum Judicium, ornandumque ingenium Studioſæ Juventutis accommodata, price 2s 6d sewed.

14. Elements de la Langue Angloise, contenant ce qui est renfermé d'essentiel & de nécessaire dans des Ouvrages plus volumineux, & renfermant ce qui n'est pas contenu dans les derniers, les Prepositions Inséparables, avec leur Signification, la Dérivation des Mots, les Proverbes François & Anglois, &c. Price 2s 6d

15. The New Pocket Dictionary of the French and English Languages; in two parts — 1. French and English: — 2. English and French; containing all the words in general use, and authorised by the best writers; as also distinguishing the several Parts of Speech, with the Gender of Nouns of the French Language, by Thomas Nugent, L. L. D. To which is added, Mr. Charrier's Supplement of Naval and Military Terms, 12mo. 4s bound.

---

*Books printed for J. Johnson, St. Paul's  
Church Yard.*

1. THE Calendar of Nature, by Dr. Aikin, price 1s

2. The Catechism of Nature, by Dr. Martinett, price 1s

3. An easy Introduction to the Knowledge of Nature and Reading the Holy Scriptures, by Mrs. Trimmer; second edition, price 2s bound.

4. Fabulous Histories; teaching the proper Treatment of Animals; by the same, price 2s bound.

5. Original Stories, from Real Life; with Conversations calculated to regulate the Affections, and form the Mind to Truth and Goodness, price 2s bound.

6. Elements of Morality, in three vol. with 50 Copperplates, price 10s 6d bound.

7. The Natural History of Birds, in three vol. with upwards of 100 Copperplates, price 15s bound; or with the Plates, both plain and coloured, 11 7s bound.

8. A Father's Instructions; consisting of Moral Tales, Fables, and Reflections, designed to promote a Love of Truth, a Taste for Knowledge, and an early Acquaintance with the Works of Nature, by Thomas Percival, M. D. F. R. and A. S. S. price 4s

9. Moral and Literary Dissertations on, 1. Truth and Faithfulness; 2. On Habit and Association; 3. On Inconsistency of Expectation in Literary Pursuits; 4. On a Taste for the General Beauties of Nature; 5. On a Taste for the Fine Arts, &c. by the same; chiefly intended as the Sequel to a Father's Instructions, price 5s

10. The Speaker; or Miscellaneous Pieces, selected from the best English Writers, and disposed under proper Heads, with a view to facilitate the Improvement of Youth in reading and speaking; to which is prefixed an Essay on Elocution, by W. Enfield, L. L. D. F. R. S. price 3s 6d

---

*Books printed for H. Murray, Fleet-Street.*

1. Questions to be Resolved, or a new Method of Exercising the Attention of Young People, interspersed with various Pieces calculated for Instruction and Amusement; translated from the French of Mde. de la Fête, 2 vol. 12mo. price 5s sewed.

2. Eighty-nine Fugitive Fables, in Verse; Moral, Prudential, and Allegorical; Original and Selected, small 8vo. price 4s bound.

3. Letters from Baron Haller to his Daughter, on the Truths of the Christian Religion; translated from the German, the second edition corrected, small 8vo. price 4s 6d bound.



4. *The Lady's Encyclopedia, or a concise Analysis of the Belles Lettres, the Fine Arts, and Sciences, illustrated with 50 engraved Heads, and 17 Maps, &c. by the Reverend J. Scally, L. L. D. Member of the Roman Academy, 3 vol. 12mo. price 15s bound.*

5. *Essays on Rhetoric; abridged chiefly from Dr. Blair's Lectures on that Science; the third edition, with additions and improvements, 12mo. price 4s bound.*

6. *The Historian's Pocket Dictionary, annexing Dates to the Memorable Occurrences, from the Earliest Period of History to the Present Time, 12mo. price 3s bound.*

7. *Popular Tales of the Germans, translated from the German, 2 vol. 12mo. price 7s bound.*

---

*Books printed for C. Dilly, Poultry.*

Sous Presse, trois petits volumes en 12mo.

1. *Abrégé de L'Histoire Ancienne, en particulier de L'Histoire Grecque, suivie d'un Abrégé de la Fable.*

2. *Abrégé de L'Histoire Romaine.*

3. *Extraits de L'Histoire Universelle de M. de Bossuet. Faisant partie du Cours d'Etudes, rédigé & imprimé originairement en France, par ordre de Louis XVI.*

Auxquels on a ajouté la date des Evénemens les plus remarquables.

Le titre de ces trois petits volumes, que l'on vendra séparément, suffiroit pour en annoncer le mérite. On dira seulement que cet Ouvrage, par le moyen d'une table de demandes, réunit l'avantage, d'une Histoire suivie & détaillée.

y a à la fin de chaque volume une Table Géographique.

Il sembloit ne manquer à ce Cours d'Histoires, qu'une Table Chronologique; on l'a ajoutée.

Outre ces trois Tables, on trouvera en marge dans le corps de l'Ouvrage des notes qui y correspondent.

L'Editeur a cru devoir donner cet Ouvrage au Public parce qu'il n'y a pas en Angleterre de Cours d'Histoires qui réunisse aussi parfaitement la Chronologie & la Géographie: ces deux yeux de l'Histoire, qui devoient toujours l'accompagner.

6 MA 65



the  
with  
rend  
my,

air's  
ions

es to  
od of

n the

er de

ssuet.  
origi-

s plus

endra  
On  
e table  
vie &

éogra-

qu'une

dans le

u Pub-  
d'Hif-  
gie & la  
evroient

65